



5 Janvier 1918.

Mes chers Amis,

Le Supérieur, les Professeurs et les Elèves de « Saint-Vincent » vous adressent leurs meilleurs souhaits de Bonne Année. Ces souhaits, ils les tirent du plus profond de leur cœur et ils y joignent l'assurance de tout leur dévouement et de toute leur affection.

Ils continueront à se souvenir de vous et à prier pour vous comme ils l'ont fait jusqu'ici. Plaise à l'Enfant-Dieu, par l'intercession de sa sainte Mère à qui nous confions nos vœux, de vous accorder bonne santé, bon courage, force et résignation dans vos peines et vos tribulations, en attendant le jour — que nous nous obstinons à croire prochain — de la victoire et de la paix.

Citations et Promotions.

Eugène Marec, sergent de renseignement au 3^e bat. du 71^e : « Sous-officier intelligent et brave. A secondé utilement le commandement pendant les journées du 18 au 21 Septembre 1917, en parcourant fréquemment les lignes pour recueillir des renseignements et assurer la liaison. » — (Ordre de la Division.) — 3^e citation.

Jean-Louis D'Hervé : « Excellent fusilier-mitrailleur, très brave au feu, a été blessé à l'attaque du 20 Août. » — (Ordre du Régiment.)

Jean-Louis Tanneau : « Brancardier très courageux. S'est fait remarquer par son dévouement dans la relève des blessés, le 18 et le 19 Juillet 1917. » — 2^e citation.

Yves Le Pennec, au 8^e zouaves : « S'est fait remarquer par son beau courage et un entrain exceptionnel, au cours de l'attaque du 20 Août, contribuant par son exemple à entraîner ses camarades. »

Jean Le Dœuff et *Jean Le Dréau* (infanterie, Ecole de Saint-Cyr) ; *Jean Le Moal* (artillerie, Ecole de Fontainebleau) ont été promus aspirants.

La Messe du Souvenir.

La Messe du Souvenir sera dite le *lundi 28 Janvier*. Si les soldats du front de France s'étonnent qu'elle soit reportée si loin dans le mois, qu'ils sachent que c'est pour satisfaire leurs amis de Salonique, d'Egypte et de Palestine. « Remarquez, je vous prie, nous écrit M. Pouliquen, la date à laquelle j'ai reçu le *Bulletin*. A moins que vous ne vouliez nous exclure du rendez-vous, il faudra fixer la messe à plus tard. Pitié pour les pauvres poilus de l'A. O. ! eux aussi se feront une joie de prier avec vous plus particulièrement ce jour-là pour les morts et les combattants de l'avant et de l'arrière. »

Il y aurait un moyen d'accorder l'Occident et l'Orient : ce serait de dire deux messes par mois. C'était le désir de M. L'Hostis. Nous sommes heureux de lui annoncer que seules les cotisations qui nous sont déjà parvenues (et je ne compte pas celles de nos élèves) assurent la célébration des deux messes par mois durant toute l'année 1918. Cela fera deux « journées » au lieu d'une, deux journées de piété plus ardente, de travail plus intense, de mortification plus volontaire et plus joyeuse. Cela vaudra pour nos morts, cela vaudra pour nous-

mêmes, et cela vaudra aussi pour la France.... Allons-y donc pour deux messes par mois.

Nous fixons la première messe de *Février* au *samedi 2*, jour de la fête de la Purification. Que la Bonne Vierge veuille bien recueillir nos intentions et nos prières, et les faire agréer à son divin Fils...

Une fois de plus, nous nous excusons de ne répondre à vos lettres — de plus en plus nombreuses chaque mois —, que par l'envoi du *Bulletin*. Nous devrions peut-être, pour stimuler les indolents et les timides, dresser tous les mois le tableau des correspondants fidèles. Attendons. Mais au moins il « est vraiment digne et juste » que nous nommions, pour leur dire merci, ceux d'entre vous qui nous ont fait parvenir, sous une forme ou sous une autre, leur cotisation pour la Messe du Souvenir : M. L'Hostis, M. Abgrall, doyen du Chapitre, M^{me} Salaün, de Bohars, M. Bossus, M. Foll, M. Thiec, Joseph Le Gall, F. Riou, M. Nenez, J. Guilcher, P. Le Grannec, J.-L. Toulemont, C. Pellet, F. Brieu, J. Corbin, Y. Scao, M. Le Garrec, F. Corre, Aug. Seité, J. Brenniel, les trois frères Tirilly, F. Quinquis, J. Le Corre, F. Galès, F. Frabolot, J. Lamballe, C. Larnicol, J. Le Dœuff, M. Pape, Maurice Le Meur, Noël Hamon, P. Kerboul, J.-M. Le Bot.

La Visite de Monseigneur l'Evêque au Petit Séminaire.

Nous sommes encore sous le charme de la délicieuse après-midi que nous venons de passer. Après une petite heure de classe que les professeurs se sont appliqués à faire aussi courte et aussi agréable que possible, nous nous sommes réunis à 3 heures, dans la salle des fêtes, magnifiquement ornée, pour offrir nos souhaits de bonne année à notre vénéré et bien-aimé Evêque. Quand Monseigneur eut pris place sur la scène, avec M. le Supérieur à sa droite, et M. Donnart à sa gauche, la chorale a chanté — à la perfection, cela va sans dire — le cantique breton si charmant, harmonisé par M. Mayet : *Mari, hor mam garantezus*. M. le Supérieur a proclamé les résultats de l'examen trimestriel ; à la satisfaction de tous, les *Très Bien* et les *Bien* revenaient plus souvent que les *Faible* et les *Passable*.

J.-M. Coadou, élève de Philosophie, s'est alors présenté devant Monseigneur, et en notre nom à tous lui a exprimé nos vœux et souhaits de bonne année.

« MONSEIGNEUR,

» A la veille de partir pour les vacances, il nous est bien doux d'offrir à Votre Grandeur nos meilleurs souhaits de bonne année et de vous exprimer les sentiments de profonde vénération et de respectueuse affection dont nous sommes animés pour notre Evêque, pour le premier pasteur de notre diocèse.

» L'an dernier, Monseigneur, vous nous exprimiez, à pareil jour, le regret de ne pas avoir encore reçu la réponse de Notre Saint-Père le Pape à l'adresse des élèves du Petit Séminaire. Elle arriva peu de temps après, et, lorsque, à la rentrée, nous avons eu le bonheur d'en prendre connaissance, elle nous a remplis de fierté et de joie. Oui, nous étions fiers et heureux que le Souverain Pontife, celui qui a la charge de diriger l'Eglise universelle, eût songé aux élèves du Petit Séminaire de Quimper, et daigné leur adresser ses plus paternelles bénédictions.

» Mais aussi, Monseigneur, nous ne saurions oublier les leçons et les encouragements que renfermait la réponse du Pape et nous y trouvons un programme de vie auquel nous nous efforcerons de rester courageusement fidèles.

» Toujours préoccupés de votre vocation sainte, nous disait le Pape, faites nés à la vertu dès vos plus jeunes années, vous travaillerez de toutes vos forces à remplir dignement un jour le ministère sacerdotal. »

» Voilà qui nous indique, en quelques lignes d'une clarté lumineuse, à quoi doivent tendre chaque jour les efforts de petits séminaristes vraiment conscients de leurs obligations. Nous devons développer en nos âmes la vertu, nous débarrasser de nos défauts, mener une vie de sainteté et de pénitence, en songeant à l'avenir. L'avenir c'est le ministère sacerdotal. Cet avenir, nous le préparons maintenant, et il sera d'autant plus beau, plus riche, plus fécond que nous aurons dépensé plus de générosité dans nos jeunes années au service de Dieu.

» Nous sentons, Monseigneur, que, dans les circonstances actuelles, les obli-

gations des petits séminaristes sont plus pressantes qu'elles n'ont jamais été. La guerre se prolonge au delà de toutes les prévisions. La jeunesse de France est fauchée ; les séminaristes, les prêtres tombent nombreux et votre cœur d'Evêque a déjà été bien souvent déchiré par la nouvelle de la mort de vos jeunes prêtres et séminaristes, espoir du diocèse.

» Sans doute leur sacrifice fut héroïque et sublime. Ils sont morts en offrant à Dieu leur jeunesse et leur idéal, pour que la France vive, et avec la conviction que « ce sont des berceaux que les tombeaux de gloire, que c'est par les grands » morts que vivent les vivants ».

» Mais il faudra qu'ils soient remplacés, et qu'il ne manque pas de soldats dans l'armée du Christ. Voilà pourquoi nous devons cultiver avec le plus grand soin notre vocation ; voilà pourquoi nous devons nous appliquer, nous devons nous mortifier, afin de rendre plus tard à notre Evêque tous les services qu'il attendra de nous pour le bien des âmes dans le diocèse.

» C'était le vœu du Pape et c'est le vôtre, Monseigneur, que nous soyons un jour à la hauteur de notre tâche, au milieu des difficultés sans cesse croissantes, et que, par nos actes et nos paroles, nous sachions ranimer et affermir dans les âmes la foi qui chancelle.

» Pour devenir ces ouvriers que vous souhaitez, nous vous promettons, Monseigneur, d'aimer le travail, d'aimer le sacrifice, d'être pieux, obéissants, dociles à accepter la direction de nos maîtres, et d'offrir notre travail, nos prières et nos sacrifices pour le diocèse, pour l'Eglise et pour la France.

» Mais afin que nos volontés ne viennent point à défaillir, nous vous prions, Monseigneur, de nous bénir et d'étendre votre bénédiction à tout « Saint-Vincent », aux élèves pour qu'ils accomplissent toujours mieux leur humble tâche quotidienne, aux maîtres pour qu'ils voient leurs efforts couronnés de succès, et aussi aux absents, à ceux qui sont sur les champs de bataille, afin que Dieu les garde et les ramène bientôt sains et saufs, triomphants et couverts des lauriers de la victoire. »

Monseigneur félicite J.-M. Coadou de son « compliment » si bien composé et si bien dit, et l'embrasse affectueusement en disant : « En embrassant votre condisciple je vous embrasse tous ». Puis avec le laisser-aller d'un père heureux de se trouver au milieu de ses enfants, après nous avoir dit combien il était heureux de voir que la lettre de Notre Saint Père le Pape restait lettre vivante à « Saint-Vincent », il a rappelé la phrase rapportée dans le compliment : « Toujours préoccupés de votre vocation sainte, mes chers enfants, vous travaillerez de toutes vos forces à remplir dignement un jour le ministère sacerdotal », et nous en a fait un commentaire très intéressant, très pratique et tout simple. La sainteté ! c'est ce qu'il faut mettre avant tout ; sans elle, le reste ne vaut rien ou presque rien : c'est plus précieux que toutes les sciences et tous les talents du monde... C'est ce que doivent estimer et rechercher par-dessus tout les petits séminaristes. Or, la condition première de la sainteté, c'est une conscience droite. Ce qui manque aujourd'hui le plus en France, partout, c'est la conscience... il faudra, après la guerre, relever la France de ses ruines. On proposera divers systèmes. Rien ne pourra remplacer la conscience, qui donne à chacun le sentiment clair et juste de ses droits et de ses devoirs. Qu'on donne à la France une conscience éclairée par la Foi catholique : la France alors se dégagera des ténèbres et des ombres mortelles où elle se débat et reprendra le chemin de sa vocation où elle trouvera la lumière, la paix et le bonheur. Pour vous, ici, travaillez à développer en vous chaque jour cette conscience catholique... Vous n'y pourrez pas réussir par vous-mêmes : il vous faut le concours de vos maîtres. Ayez au plus haut point l'esprit de docilité envers vos maîtres ; laissez-vous diriger par eux, ils ont des grâces d'état pour cela, ils vous aiment comme « les fils de leur âme ». Un jour, vous saurez qu'il est plus difficile et plus pénible de commander que d'obéir. Obéissez toujours. En obéissant à vos maîtres, qui vous parlent au nom de Dieu, vous ne risquez jamais de vous égarer et de vous perdre. L'obéissance vous est plus nécessaire à vous encore, parce que seule elle peut sauvegarder vos vocations. Cultivez avec soin votre vocation. Ouvrez-vous avec confiance et simplicité à vos directeurs de conscience. Soyez humbles. Défiiez-vous de l'orgueil : l'orgueil est l'écueil contre lequel vont se briser les vocations...

Vous allez en vacances. Soyez fidèles à vos habitudes de piété. Allez à la messe, allez à la communion : c'est nécessaire. Tous ceux qui habitent à proximité de l'église assisteront à la messe chaque matin. Les autres tâcheront de

venir dans la journée faire une visite au Saint-Sacrement... Restez unis pendant vos vacances, et le meilleur moment pour vous réunir c'est la messe ! Allez à la messe, et pensez les uns aux autres ; pensez aux prêtres et aux soldats sur les divers champs de bataille ; pensez à vos parents, à vos amis, à vos maîtres qui sont en captivité sur la terre étrangère ; pensez surtout à votre prisonnier de Minden, M. Kerhervé, dont un prêtre, qui fut son compagnon de captivité, m'écrivait tout récemment qu'il s'emploie là-bas avec un dévouement admirable à relever et à soutenir le moral des pauvres prisonniers ; pensez à vos morts, à ceux qui sont morts pour que vous viviez... La messe ! si l'on savait bien ce qu'est la messe ! La messe ! mais il y a là le moyen de sauver la France ! (Et Monseigneur nous raconte la gracieuse et touchante légende de la messe de saint Gilles.) La France, hélas ! ni n'avoue ni ne regrette son péché. Il faut donc demander pardon pour elle au bon Dieu... Elle reviendra un jour à Dieu ; il faudra que chacun de vous ait sa part dans l'œuvre de la conversion de votre patrie...

Mais les vacances peuvent être bonnes et... longues en même temps. C'est l'avis de Monseigneur, c'était aussi le nôtre. Restait à connaître celui de M. le Supérieur. Monseigneur lui dit quelques mots à voix basse. Nous attendons avec anxiété, encore que nous n'ayons pas grand doute sur le résultat de la conversation. Nous avons été pour le moins aussi sages et aussi laborieux que l'année dernière : tout le monde est content de nous, nous sommes contents de nous-mêmes. Pourquoi nous punirait-on ? On ne punit que les méchants. C'est bien l'avis de Monseigneur, et nous avons la grande joie de l'entendre proclamer que les vacances dureront cette année, comme l'année dernière, une grosse quinzaine, du samedi 22 Décembre au lundi 7 Janvier... Nous n'attendons pas plus : aussi les applaudissements éclatent vigoureux et nourris... Je mets cependant une condition, reprend Monseigneur, c'est que pendant ces quinze jours, vous fassiez « la chasse aux loups », non pas aux loups dont il est question dans le morceau que vous allez exécuter, mais au Loup qui rôde sans cesse autour des petits enfants et aussi des grands enfants, pour essayer de leur enlever la joie et la paix de l'âme...

Nous promettons de grand cœur.

Nous suivons avec le plus grand intérêt « la Chasse aux Loups » boches, chantée à quatre voix par la chorale. Nous nous mettons à genoux pour recevoir la bénédiction de Monseigneur. Monseigneur a béni toute la famille de « Saint-Vincent », les absents comme les présents. Dieu veuille que, l'année prochaine, il ait la joie de « trouver tout le monde à la maison » !

J. B.

Nouvelles de partout.

21 Décembre 1917. — Décidément, je suis toujours le même paresseux : j'ai honte d'avoir tant tardé à vous écrire. Il est vrai, tous ces temps je n'avais guère le cœur à écrire : un peu de « cafard » et beaucoup d'ennuis de la part des Boches.

L'on vous parlera quelquefois de secteur calme, de secteur « pépère », secteur de repos. Tous ces qualificatifs avaient été donnés au nôtre lorsque nous l'avons pris : il faut s'en méfier, et nous avons vu s'en aller une à une nos illusions sur les charmes de ce bon secteur. Je vous ai parlé des coups de main assez fréquents d'un côté comme de l'autre : cela met déjà beaucoup d'animation dans un secteur. Ajoutez-y la menace d'offensive à la suite de l'attaque anglaise sur Cambrai, et cela coïncidant avec l'armistice du front russe. Nous avons vu en quelques jours les Boches devenir plus hargneux, exécuter sans discontinuer un tir violent et précis de contre-préparation, le tout agrémenté de petites attaques dans le but de nous faire des prisonniers et connaître nos intentions. Si encore notre secteur avait été organisé ! mais il est en pleine voie d'organisation.

Travailler dans de telles conditions est toute une affaire, un problème assez complexe : donner le plus de rendement possible en évitant les pertes. Grâce à Dieu, l'effort accompli est très grand, et les pertes insignifiantes. Je ne compte à ma compagnie, depuis le mois d'octobre, que un tué et deux blessés, quelques intoxications légères par obus asphyxiants. Ce n'est rien assurément ; mais la fatigue est extrême.

Voilà toute la difficulté pour nous : on tient volontiers un secteur mouvementé un mois, deux mois ; mais nous y sommes depuis quatre mois sans un moment de repos. Le repos nous a été promis bien des fois, nous l'attendons toujours.

Heureusement, nous avons affaire à des soldats d'un moral merveilleux ; ils

travaillent, dans des conditions extrêmement pénibles, et lorsque le Boche vient, il trouve à qui parler. Dernièrement, nous avons subi un de ces coups de main, le plus soigné dont les Boches nous aient jusqu'ici gratifiés. Tirs de destruction dans la journée ; la nuit, deux heures avant le coup de main, bombardement violent de nos batteries par obus toxiques, et ce bombardement à peine fini, le coup de main avec son accompagnement habituel de tir d'engagement, marmitage effroyable de la zone entourant les tranchées attaquées. Résultat : deux blessés, et pas un prisonnier. Nos artilleurs, que les Boches croyaient sans doute avoir neutralisés, leur ont servi à temps un barrage soigné. Après l'affaire, nous avons retrouvé dans nos tranchées un casque boche, un fusil, des sacs de grenades, des pistolets ; en un point, des bandes de pansement déroulées, et à côté des taches de sang ; preuve que cela n'avait pas marché tout seul.

Impossible de s'occuper de l'âme des soldats. Quand nous sommes en réserve, travail du matin au soir. C'est à peine si je puis dire la messe six jours sur dix-huit.

Combien j'applaudis à l'idée de la « Messe du Souvenir », et quelle source de grâces pour la famille de « Saint-Vincent » ! Je suis plus confiant que jamais dans l'avenir.

Dans quelques jours, la belle fête de Noël ! Je serai en première ligne, et il me sera impossible même de dire la messe. C'est pénible, mais l'Enfant-Jésus me ravendra cette privation, je l'espère.

J. PAPE.

8 Décembre 1917. — Le cher « petit agent de liaison » m'arrive à l'instant tout parfumé de la bonne odeur de « Saint-Vincent » et du zèle du cher ami Athanase. Puisse-t-il apporter à tous nos amis mobilisés la même joie que je viens de ressentir à la lecture de ses huit modestes pages. Les premiers mots m'ont fort agréablement surpris. Cette « Messe du Souvenir », dont j'ignorais jusqu'à ce moment la fondation, annoncée sans doute dans le précédent *Bulletin* qui ne m'est pas encore parvenu, sera pour notre Institution, une source de bénédictions. Le même jour et à la même heure, le « Tout Saint-Vincent », amis, bienfaiteurs, anciens élèves, dont l'essai immense dispersé aux quatre vents du ciel par la guerre, peine et lutte pour réaliser la belle devise de leur collège : « Par la Croix et la souffrance... à la gloire ! » ; ceux qui, trop jeunes encore, sont restés dans la ruhe et s'y préparent sous le regard du Bon Dieu, pour les futurs labeurs de l'apostolat ; en un mot, l'âme et le corps de « Saint-Vincent » se sentiront plus intimement unis encore dans le Christ qui, sur l'autel, associant leurs souffrances et leurs supplications aux siennes, touchera le cœur de Dieu et attirera les plus précieuses faveurs sur nos martyrs et sur notre Patrie. La journée du Souvenir complètera, de façon très heureuse et bien surnaturelle, la « Messe du Souvenir », et constituera une sorte de petite « retraite du mois » pour « Saint-Vincent » ; pourquoi le sujet d'oraison lu aux élèves le matin de ce grand jour ne traiterait-il pas de cet exercice de piété très fructueux et très en honneur au Grand Séminaire ? Ci-joint, mon offrande pour la « Messe du Souvenir », et à lundi donc notre union spéciale de prières.

En ce jour de l'Immaculée Conception, je me transporte par la pensée et le cœur au milieu de vous tous, de ces chers enfants de « Saint-Vincent » tout à la joie de fêter leur bonne Mère du Ciel. Les ferventes prières dont le parfum très agréable à Marie monte aujourd'hui vers Dieu contribueront à nous procurer la seule aide efficace dans le formidable choc qui bientôt décidera de l'issue de la guerre.

CH. LE GARREC.

14 Décembre 1917. — Figurez-vous que, depuis samedi 8, je ne suis plus l'aumônier du 118^e. Une récente décision ministérielle a supprimé les aumôniers de régiment et exigé que tous les aumôniers résidassent dans les groupes des brancardiers de Corps ou de Division. Donc, lundi (journée du Souvenir), j'ai dû quitter le 118^e, la mort dans l'âme, et rentrer au G. B. D., où M. Bossus m'a offert l'hospitalité de sa chambre.

Par application de la décision ministérielle, nous serons trois aumôniers au G. B. D. 22 (l'aumônier du 62^e et nous deux), plus un pasteur protestant qui vient d'y être nommé. Le médecin divisionnaire a délimité le ministère de chacun de nous : M. Bossus s'occupera du 19^e, du G. B. D. et des deux ambulances. J'ai reçu en partage le 118^e et les compagnies du Génie. Mais si l'on nous oblige à la résidence au G. B. D., notre ministère sera purement illusoire.

Un triste accident est venu, deux heures après mon départ du 118^e, démon-

trer que ma présence effective est nécessaire pour assurer comme il convient les secours de mon ministère aux chers poilus du régiment. Deux braves Bretons, un adjudant et un soldat ont été mortellement blessés dans un exercice de lancement de grenades. On a dépêché un cycliste pour me prévenir à mon nouveau poste, distant de 6 kilomètres. Mais les pauvres gas sont morts au bout d'un quart d'heure.

Et que d'autres malheureux qui mourront ainsi sans le secours du prêtre ! En tout cas, l'application de la circulaire aura eu pour effet de constater que la présence des aumôniers dans les régiments est jugée très utile même par ceux qui ne viennent jamais à l'église. Au 118^e, ils ne parlaient rien moins que de pétitionner pour le maintien de leur aumônier. Naturellement, j'ai conseillé à tous le calme...

Je prévois cependant que les difficultés seront de plus en plus nombreuses et sérieuses pour l'exercice de mon ministère ; aussi me permettrai-je de me recommander d'une façon toute spéciale aux prières de tous mes amis de « Saint-Vincent ». Merci d'avance !

Je crois avoir apporté ma grosse part à la journée du « Souvenir ». J'ai offert à Dieu pour « Saint-Vincent » le gros chagrin que j'ai éprouvé en quittant ce bon régiment dont je partageais les peines, les fatigues, depuis Octobre 1914.

Ah !... J'ai rencontré *Per*, à qui j'ai communiqué le *Bulletin* de « Saint-Vincent » ; il m'a chargé de transmettre ses félicitations à la vaillante et victorieuse E.-S.-V.

J. FOLL.

Le 27 Novembre 1917. — Cette nuit, la neige a fait son apparition pour la première fois. La neige, c'est notre ennemi le plus terrible, plus terrible encore que l'eau. L'eau se supporte encore assez facilement, mais la neige, la neige fondue, que c'est froid ! Oh ! les pieds ! ça vous brûle.

Vous devinez la triste situation du poilu dans son trou d'obus. Le jour est encore plus terrible que la nuit, car la nuit il peut se promener sur le terrain à ses risques et périls ; mais le jour, force lui est de rester dans son trou d'obus, sans bouger.

Si les gens de l'arrière savaient ce que l'on souffre pour eux ! Que nos chers élèves, du moins, n'oublient pas un seul jour les souffrances que nous supportons pour eux, pour qu'ils n'aient pas à endurer les mêmes souffrances que nous ! Qu'au seuil de l'hiver ils renouvellent leur résolution de prier pour les pauvres soldats et que la pensée de nos misères soit un stimulant pour eux. A un élève qui manquerait de courage dans l'accomplissement de ses devoirs d'état, à un jeune homme qui se laisserait gagner par le découragement dans la pratique de la vertu, à cet élève, à ce jeune homme, je montrerai un de ces trous d'obus, poste avancé, rempli d'eau, de boue, de neige, comme cette nuit ; et je lui demanderai si c'est plus facile, plus agréable, de rester là quatorze heures durant dans l'obscurité, ou dix heures de jour, sous les obus qui tombent bien près, sous la mitraille qui fauche tout sur son passage. A cette vue, quel est l'élève qui trouverait un devoir trop difficile, quel est le jeune homme qui trouverait la vertu trop dure à pratiquer, quel est le jeune homme qui ne voudrait pas faire, lui aussi, un petit sacrifice pour le pauvre soldat qui a tant besoin de la grâce d'En-Haut pour accepter avec résignation son martyre ?

Le soir, dans son bon lit bien chaud, ne voudrait-il pas dire quelques *Ave Maria* pour le poilu qui veille dans la tranchée ; ne serait-il pas plus fort, plus énergique, pour dire : « Non » ! au démon qui voudrait le tenter en ce moment ?

Oui, prières et sacrifices offerts à Dieu pour que les jeunes soldats dans la tranchée supportent chrétiennement leurs misères pour la plus grande gloire de Dieu, pour le salut des âmes.

ATHANASE L'HOSTIS.

Hier soir, un 150 tout près de notre mitrailleuse, à deux mètres de deux jeunes de la classe 17 qui font leur premier séjour en ligne. Pas eu mal.

9 Décembre 1917. — C'est avec joie et reconnaissance que j'ai reçu le *Bulletin* de « Saint-Vincent ».

Je pense qu'aucun des membres de la grande famille de « Saint-Vincent » ne se plaindra de me voir me joindre à eux. Pendant quatre mois, la guerre m'a fait professeur de Septième et de Huitième. Cela suffit, n'est-ce pas, pour avoir droit à une petite part aux prières des élèves et des soldats de la Maison.

A. LOZAC'HMEUR.

12 Décembre 1917. — Merci pour la messe dite pour les morts et les vivants absents de « Saint-Vincent ». Nous avons tant besoin de prières. Les morts ont déjà reçu leur récompense. Nous qui avons encore à lutter, à souffrir, nous avons besoin de courage. Qui nous donnera ce courage, si ce n'est la prière ! Prions, prions, et la victoire sera à nous ! Recommandez-moi aux prières de la Congrégation ! — Je ne sais quand je pourrai offrir mon offrande. Nous logeons en pleine forêt.

E. MAREC.

20 Novembre 1917. — Sur le front macédonien il n'y a rien de particulier à signaler. Pour moi, je mène la même vie de bohémien dans ce pays désert. Il fait bon voyager, dit-on ; mais lorsqu'il faut porter le sac pendant une vingtaine de kilomètres, sous une pluie torrentielle, et qu'arrivé au cantonnement on n'a rien pour s'abriter si ce n'est une tente toute mouillée, je crois que cela n'a rien d'amusant. Et pourtant, l'autre jour, lorsque pareil fait s'est produit pour nous, la plupart au lieu de gémir, riaient de leurs misères. Heureusement que la chaleur du lendemain a vivement réparé tous les dégâts occasionnés par cet orage. En ce moment, nous sommes à peu près installés dans notre nouveau camp ; mais la même question se pose toujours : « Combien de temps y resterons-nous ? » Nul ne le sait. J'espère profiter de ce court séjour dans ces parages pour aller rendre visite à M. *Pouliquen*, à l'hôpital temporaire n° 2. Je serais fort heureux de passer une journée en sa compagnie.

J. CROISSANT.

10 Décembre 1917. — J'ai reçu le *Bulletin* de Décembre samedi dernier ; avec quelle joie, vous devinez !

Ce bon M. L'Hostis a encore eu une idée excellente en préconisant la « Messe du Souvenir », qui va créer entre nous un nouveau lien spirituel combien fort et combien doux à nos cœurs !

Je suis sûr que chacun pensait déjà à ce beau projet et que notre dévoué professeur n'a été que le porte-parole de tous les membres de la famille dispersée.

Me voilà heureux, car nos morts vont recueillir une ample moisson de grâces et de bénédictions, dont ils sauront gré, du haut du Ciel, à ceux qui, ici-bas, ont encore à lutter et à souffrir.

Je trouve fort longues les semaines de M. Prigent. Du « samedi » au « samedi » suivant, il y a, je crois, plus de sept jours. Je veux dire que ces Samedis sont si goûtés qu'ils devraient être plus fréquents. Ils font tant de bien à nos âmes !

FRANCIS CORRE.

10 Décembre 1917. — Je suis vraiment inexcusable de ne pas vous écrire plus souvent, afin de vous remercier de l'envoi du *Bulletin* de « Saint-Vincent », qui me donne des nouvelles fraîches des anciens et des jeunes élèves de « Saint-Vincent », où nous avons passé du si bon temps.

Quand je reçois votre intéressant *Bulletin*, c'est comme si je faisais une visite à « Saint-Vincent ».

Hier, M. Le Foll, notre héroïque aumônier, a quitté le régiment pour aller à la Division rejoindre les brancardiers divisionnaires. Tous les poilus du 118^e, croyants ou incroyants, sont attristés de ce départ ; enfin, espérons qu'il nous reviendra encore sans tarder.

Ce serait vraiment drôle qu'on enlève le soutien moral d'un régiment, alors qu'on dit à chaque instant un peu partout qu'il suffit de garder le moral du soldat intact pour avoir la victoire finale.

AUGUSTE SEITÉ.

6 Novembre 1917. — Traversé les Alpes par temps magnifique. « J'ai admiré et me suis tu. »

14 Novembre 1917. — Vous me croyez déjà, sans doute, aux prises avec les Austro-Bosches. La réalité est plus belle : il me semble que je continue en Italie la permission si vite interrompue à Kerviel. Depuis huit jours, nous sommes sur le lac de Garde, près de Dezenzano. Vous dire que nous jouissons d'une température estivale serait sans doute exagéré, mais vraiment on se croirait aux derniers beaux jours de Septembre. Le lac a ses teintes les plus bleues quoique les neiges n'apparaissent plus sur les sommets que estampées de brumes que le soleil colore en ocre sale. Les vignes rougissent à flanc de coteau, rayées d'or par les alignements des mûriers jaunissant. J'excursionne par monts, par vaux et par eau, tout en amassant le plus lourd bagage possible d'italien. Bonnes prières.

R. CHUTO.

PLACES D'EXAMEN ET FORCE RELATIVE

Philosophie. — *Examen* : 1^{er}, J.-M. Coadou ; 2^e, T. Keraudren.

Rang en classe : 1^{er} J.-M. Coadou ; 2^e, T. Keraudren.

Rhétorique. — *Examen* : 1^{er}, L. Pondaven ; 2^e, C. Toscer ; 3^e, M. Larnicol ; 4^e, J.-M. Piton ; 5^e, R. Le Gall.

Rang en classe : 1^{er}, L. Pondaven ; 2^e, C. Toscer ; 3^e, H. Cudennec ; 4^e, M. Larnicol ; 5^e, J.-M. Le Guellec.

Seconde. — *Examen* : 1^{er}, A. Bossard ; 2^e, C. Castrec ; 3^e, M. Hervé ; 4^{es}, Y. Pérennès et F. Philippe.

Rang en classe : 1^{er}, A. Bossard ; 2^e, J. Le Guen ; 3^e, M. Hervé ; 4^e, Y. Pérennès ; 5^e, L. Jaouen.

Troisième. — *Examen* : 1^{er}, C. Parcheminou ; 2^e, F. Merceur ; 3^e, J. Cariou ; 4^e, A. Brélivet ; 5^{es}, J.-P. Le Gall et J. Suignard.

Rang en classe : 1^{er}, C. Parcheminou ; 2^e, J. Cariou ; 3^e, J.-P. Le Gall ; 4^e, N. Bolzer ; 5^e, F. Merceur.

Quatrième. — *Examen* : 1^{er}, E. Queinnec ; 2^e, J. Douguet ; 3^e, Y. Bleuzen ; 4^e, J. Heydon ; 5^{es}, J. Riou et F. Guédès ; 7^e, J. Moreau ; 8^e, P. Heydon.

Rang en classe : 1^{er}, J. Douguet ; 2^e, J. Heydon ; 3^e, Y. Bleuzen ; 4^e, E. Queinnec ; 5^e, F. Guédès ; 6^e, J. Moreau ; 7^e, J. Riou ; 8^e, C. Le Bot.

Cinquième. — *Examen* : 1^{er}, G. Le Bec ; 2^e, G. Boussard ; 3^e, J. Henry ; 4^e, J. Jullien ; 5^e, L. Diquélou ; 6^e, R. Péron ; 7^e, J. Le Breton ; 8^e, L. Chuto ; 9^{es}, J. Le Roux et F. Trébaol.

Rang en classe : 1^{er}, J. Henry ; 2^e, G. Boussard ; 3^e, L. Diquélou ; 4^e, R. Péron ; 5^e, J. Le Roux ; 6^e, J. Jullien ; 7^e, G. Le Bec ; 8^e, F. Trébaol ; 9^e, J. Le Breton ; 10^e, G. Hémon.

Sixième. — 1^{re} SECTION. — *Examen* : 1^{er}, J. Louarn ; 2^e, A. Gargadennec ; 3^e, P. Belbéoc'h ; 4^e, H. Cabon ; 5^e, J. Colin ; 6^e, P. Trellu.

Rang en classe : 1^{er}, P. Trellu ; 2^e, J. Louarn ; 3^e, J. Colin ; 4^e, H. Cabon ; 5^e, P. Belbéoc'h ; 6^e, H. Bernard.

2^e SECTION. — *Examen* : 1^{er}, H. Coathalem ; 2^e, J. Kermorvant ; 3^e, O. Emily ; 4^e, L. Didailler ; 5^e, P. Volant ; 6^e, Y. Quévarec.

Rang en classe : 1^{er}, H. Coathalem ; 2^e, P. Volant ; 3^e, J. Kermorvant ; 4^e, O. Emily ; 5^e, J. Guyader ; 6^e, J. Le Doaré.

Septième. — *Examen* : 1^{er}, P. Le Bars ; 2^e, Y. Daniel ; 3^e, J. Le Séac'h ; 4^e, F. Baraër ; 5^{es}, J. Hémon et F. Quintin ; 7^e, M. Bosser.

Rang en classe : 1^{ers}, P. Le Bars et Y. Daniel ; 3^e, A. Pivert ; 4^e, M. Haslé ; 5^e, J. Hémon ; 6^e, J. Le Séac'h ; 7^e, M. Bosser.

Huitième. — *Examen* : 1^{er}, J. Cariou ; 2^e, J. Le Pemp ; 3^e, P. Morvan ; 4^e, J. Le Rhun ; 5^{es}, F. Le Bras et N. Goalès.

Rang en classe : 1^{er}, P. Morvan ; 2^e, J. Le Pemp ; 3^e, J. Le Rhun ; 4^e, F. Le Bras ; 5^e, J. Cariou ; 6^e, N. Goalès ; 7^e, M. Le Breton.

Adresses nouvelles. — Changements d'adresses.

Andro L., caporal infirmier, aux hôpitaux en construction, secteur 510 ;
Bossennec L., aumônier du Voltaire, bureau naval Marseille ;
Derven M., brancardier au 65^e, 2^e Bat., secteur 65 ;
Guéguénat L., 21^e B. C. P., 2^e Cie, secteur 117 ;
Kerdoncuff J., au 2^e Zouaves, 41^e groupe, au D. I., secteur 517, A. O. ;
Lapous F., hôpital mixte, salle Saint-Laurent, Orléans ;
Le Cann J.-M., brancardier A. L. G. P. n° 73-05, convois Autom., Paris, détachement A. ;
Le Corre Jér., au 42^e colonial, 9^e Bat., 35^e Cie, secteur 487 ;
Le Louet A., cap. infirmier, hôp. 54, Beaudiment, par La Tricherie (Vienne) ;
Léon F., Détachement princ. d'infirmiers d'armée, secteur 181 ;
Lozac'hmeur A., au 132^e, 6^e Cie, secteur 176 ;
Plassard H., au 248^e, 20^e Cie, C. I. D., secteur 105 ;
Poulouen G., G. B. C. 3, secteur 502 ;
Prigent Y., G. B. C. 10, secteur 72 ;
Uguen J., 202^e, 19^e Cie, secteur 105.



INSTITUTION SAINT-VINCENT, QUIMPER

2 Février 1918.

Mes chers Amis,

De tout cœur, merci à vous tous pour vos vœux et souhaits de bonne année ! S'il plaît à Dieu de vous exaucer, l'année sera bonne et heureuse entre toutes, car « elle verra la fin de la dispersion et la grande rentrée ». Ainsi soit-il. N'oublions pas — ni à l'avant, ni à l'arrière — que les souhaits valent surtout par les prières qui les accompagnent et qui les suivent. Prions donc et prions ensemble.

La Messe du Souvenir sera dite le **mardi 26 Février** et le **lundi 4 Mars**.

Adhésions et cotisations : M. et M^{me} Fichoux, M. et M^{me} Georgelin, M. D'Hervais, M. Guivarch, M. F. Breton, M. Le Louët, M. G. Pouliquen, M. Y. Prigent, M. J. Cadiou, R. P. Trébaol, M. L. Floch, M. F. Suignard, M. A. Hervé, MM. C. Cloarec, J. Le Daré, C. Marec, H. Keromnès, A. Le Goff, J.-M. Quélen, B. Courtet, J. Henry, J. Henry, R. Le Bot, E. Favennec, F. Lapous, H. Madéo, H. Lérant, R. Guichaoua, J. Le Moal, M. Kerboul, J. Le Dréau. Les cotisations des Elèves montent à 51 fr. 35.

Citations.

Roudaut Joseph, caporal : « Agent de liaison très courageux et dévoué. Au bois des Caubrières a assuré avec le plus grand mépris du danger la liaison entre le bataillon et la compagnie, quels que fussent la violence du bombardement et l'état du terrain. S'est déjà acquitté parfaitement de plusieurs missions dangereuses. » — (2^e Citation.) — 27 Janvier 1917. — (Ordre de la Brigade.)

Roudaut Joseph, caporal : « Caporal agent de liaison auprès du commandant. De haute valeur morale, a exercé la plus heureuse influence sur tous ses camarades par son courage, son dévouement et sa bonne humeur, pendant toute la période du 30 Avril au 8 Mai 1917. Dans la seule matinée du 5 Mai, au cours de ses difficiles missions pendant l'attaque, n'écoulant que son courage, a trouvé le moyen, malgré le tir des mitrailleuses et malgré le barrage ennemi, de transporter à lui seul sept blessés. » — (3^e Citation.) — 25 Mai 1917. — (Ordre du Régiment.)

Roudaut Joseph : « Excellent sous-officier, qui possède à un degré élevé le sentiment du devoir. Blessé à son poste de combat au cours d'une contre-attaque allemande le 24 Août 1917. » — (4^e Citation.) — Le 15 Septembre 1917. — (Ordre de la Division.)

Gal DAUVIN, C^t la 21^e Division.

Guillaume Tirilly : « A fait preuve en toutes circonstances, de dévouement et de courage. Blessé en se portant, malgré le bombardement, au secours d'un gradé, également blessé. »

Pierre Le Meur : « Soldat d'un allant extraordinaire. Volontaire pour le coup de main du 10 Décembre 1917. S'est élancé avec un véritable enthousiasme à l'assaut de la tranchée allemande. A pénétré jusqu'à la deuxième tranchée au travers d'un tir de mitrailleuses. A gardé un barrage difficile à cette tranchée et a tenu son poste avec le plus grand sang-froid. » — (Ordre de la Division.)

Nouvelles de la Maison.

AU JOUR LE JOUR

12 Janvier. — Nos vacances ont pris fin lundi, 7 Janvier ; malgré le temps glacial, elles ont été excellentes, et n'ont point dépouillé ce caractère tout particulier de gracieuse poésie dont les parent les fêtes aimées de Noël et du Premier de l'An... Depuis la rentrée, la température se maintient très rigoureuse ; le vent, par moments, souffle en bourrasques froides, et il gèle dur. Chaque matin, nous trouvons le sol recouvert de neige et, sous la mince couche blanche, du verglas, qui nous permet de glisser à loisir... En ces jours plus pénibles notre pensée maintes fois se porte vers les pauvres soldats des tranchées, et notre prière, aussi, s'élève vers Dieu, plus fervente, pour qu'il les soutienne et les console dans leurs grandes souffrances.

15 Janvier. — Après le gel, le dégel.

20 Janvier. — Nous jouissons d'un soleil printanier. Nos cours de récréation ont repris leur animation ordinaire, et nous avons pu nous remettre à la préparation militaire.

23 Janvier. — Hier, à 5 heures du soir, Philosophes et Rhétoriciens, accompagnés de M. le Supérieur, de M. l'Econome et d'un petit groupe de professeurs, ont assisté à la conférence organisée par la Société Archéologique, et donnée par M. le chanoine Cornou, à la salle Autrou, à l'occasion du 200^e anniversaire de la naissance d'Elie Fréron. La conférence nous a charmés. Nous en avons rapporté cette impression que Fréron mérite bien mieux que les calomnies injurieuses de Voltaire, qui, si longtemps l'ont fait méconnaître et mépriser ; qu'il fut un critique littéraire de premier ordre, et, de plus, dans sa vie privée, homme de cœur et de haute valeur morale : que Quimper, sa ville natale, peut s'enorgueillir, à juste titre, de le compter au nombre de ses enfants.

28 Janvier. — Ce matin, Messe du Souvenir, pour les défunts. Nous avons chanté le *Dies iræ*, et demandé que Dieu accorde le repos éternel à nos condisciples, à nos parents, à tous ceux de la grande famille de « Saint-Vincent » morts au champ d'honneur. Après l'élévation, C. Toscer, que M. Donnard accompagnait à l'harmonium, a rendu, avec beaucoup d'expression, les strophes du *Languentibus in Purgatorio*. Et ce soir, les Congréganistes ont récité l'Office des Morts pour clore cette journée de prière.

30 Janvier. — M. Le Louët est mis en sursis et a pris la direction de l'Ecole Saint-Yves.

31 Janvier. — Conférence de M. L'Hostis ; il nous a conté le « martyr » du soldat en première ligne, en cet hiver si rigoureux ; le supplice du stationnement prolongé dans des trous d'obus pleins d'eau ou de neige ; les souffrances physiques et morales dans la solitude périlleuse des postes avancés ; les difficultés du ravitaillement par les nuits noires et les terrains verglassés ; mais aussi l'esprit de dévouement qui anime ces martyrs, leur camaraderie, l'affection qu'ils portent à leurs officiers.

M. Le Garrec aurait passé ce matin par « Saint-Vincent », allant à Douar-nenez.

On annonce la prochaine arrivée de MM. Bossus, Prigent, Foll, Cadiou, Pape, et du R. P. Trébaol.

Sont venus nous voir pendant le mois : MM. B. Courtet (qui a fait la Sixième pendant quelques jours), F. Galès, H. Keromnès, R. Le Bot, J. Le Bihan, J. Le Dœuff, J. Le Dréau, F. Le Gall, J. Le Moal, Y. Le Pennec, M. Menez, P. Mérou, H. Perrot, M. Suignard, J. Thomas, J.-L. Toulemont, X. Trellu.

L. G.

Les « Samedis » de M. Prigent.

MES BIEN CHERS AMIS,

« LA PURETÉ »

J'aurais voulu vous développer encore d'autres sujets, vous dire ce que doivent être vos récréations, qu'il faut prendre part aux jeux, éviter les clubs d'où le bon esprit sort diminué ou étouffé, et ne pas négliger les occasions qui vous y sont offertes de rendre service et de faire du bien à vos camarades. — J'aurais désiré vous dire un mot du dortoir, comment, la prière dite, il faut que vous y rendiez, ce qu'il faut éviter et qu'il ne faut pas que l'imagination s'en

aille vagabonder un peu partout ; dans quelles dispositions vous devez vous endormir, et ce qu'il faut que vous fassiez dès votre réveil, avant que vous descendiez à la chapelle, et j'aurais ajouté que tout cela s'appliquait au coucher et au lever en vacances comme au collège et que jamais, soir et matin, vous ne devez omettre d'offrir votre cœur au bon Dieu. — J'aurais désiré aussi vous pousser à la lecture de l'Evangile : il le faut absolument pour que nous connaissions et aimions davantage N. S. ; plusieurs laïcs, en guerre, donc aussi pendant la paix, lisent assidûment l'Evangile (hélas ! plus nombreux sont ceux qui l'ignorent) ; pour nous le besoin de l'Evangile est plus évident encore que pour les laïcs. — D'autres sujets encore méritent votre attention : l'assistance à la messe, — la prière : qu'il faut prier, comment prier et que des laïcs prient aussi bien et mieux que nous ; — la vocation : ce qu'elle est, comment elle se perd, ce qu'il faut faire pour y correspondre ; — l'esprit dans un Petit Séminaire : ce qu'est le bon, le mauvais esprit ; que le bon esprit, c'est sans doute la docilité, mais qu'à mon avis c'est d'abord la droiture, la franchise, l'ouverture, passez-moi l'expression ; que je n'aime pas la sournoiserie, la petite hypocrisie qui aboutit d'ailleurs à de mauvais résultats ; que la franchise, à supposer qu'il y ait de la légèreté et que le tempérament soit remuant, permet de tout espérer ; — l'instruction : qu'il faut la chercher, qu'en sciences et qu'en lettres nul n'est jamais trop instruit ; qu'il faut étudier aussi sa religion, ouvrir largement les fenêtres de son esprit afin que l'air et la lumière y pénètrent ; ne pas craindre les grandes questions sur les origines du monde et les origines de l'Eglise ; qu'il y faut de la prudence, une grande humilité d'esprit, car nous nous heurtons sans cesse aux obscurités et au mystère, auquel les plus savants n'échappent pas ; mais qu'il faut sur ces sujets les idées essentielles, que vous développerez par vos études de plus tard ; que dès 18 à 20 ans vous devez pouvoir supporter une ambiance peu ou pas chrétienne, pour quoi certes, outre l'intelligence, une volonté fortement trempée est nécessaire, et que vous devez être capables de répondre à toutes sortes d'objections qui vous seront lancées ; que votre livre de Moulard est excellent et vous communique les données essentielles ; — l'éducation : ce qu'elle est et qu'elle est au moins, aussi importante que l'instruction ; je vous en ai dit un mot dans la lettre que je vous ai adressée sur la délicatesse.

Voilà des sujets — d'autres encore — que j'aurais voulu développer avec vous. Le collège chrétien de Mgr Baunard devra aussi être lu de vous. Aujourd'hui, j'ai voulu vous parler, brièvement, d'une vertu que j'estime par-dessus toutes les autres et dont j'aimais autrefois à entretenir vos aînés, de la pureté.

La pureté est la base de la vie surnaturelle. Sans elle nous rampons à terre, et sommes collés, rivés à la terre ; avec elle nous montons, nous nous élevons vers les hauteurs où Dieu habite et où il veut que nous habitions avec lui. Lisez les Méditations de Bossuet : la pureté est la colombe qui sur ses ailes blanches monte dans le ciel ; c'est le cristal, c'est la lumière brillante ; c'est la source fraîche qu'aucun limon n'a souillée ; c'est la vertu des enfants de Dieu, que Jésus a chérie, qu'il a exigée de ceux qui l'ont approché, de nous, par conséquent, qui sommes ses intimes et qui, maintenant ou plus tard, à l'autel sommes plus près de lui que les anges mêmes.

Certes, les tentations sont et seront nombreuses, à 17, 18 ans et plus tard encore : vous le constaterez sous peu ; elles ne cesseront qu'avec la vie, d'ailleurs. Et comme on y succombe vite ! Vous, il ne faut pas que vous y succombiez. Vous avez à votre disposition des forces surnaturelles ; par-dessus tout le bon Dieu, prenant possession de vos âmes par la communion, les rend moins terrestres, les divinise et les maintient ainsi sur les sommets. Aujourd'hui, j'insisterai sur les moyens naturels que vous ne devez pas écarter. — D'abord, ne cherchez pas les images sensuelles : vous seriez coupables, si vous le faisiez. — En second lieu, ne flattez pas celles qui se sont présentées à votre esprit, en dehors de vous, c'est-à-dire ne vous arrêtez pas là-dessus, n'y prenez pas plaisir, mais à l'instant détournez votre attention, et que d'autres idées retiennent cette attention et ainsi étouffent les images mauvaises. — Parfois nous raisonnons ainsi : voici une image, une rêverie à laquelle je ne consentirai jamais ; pourtant nous nous représentons le plaisir, un peu sensuel, qui l'accompagne. Ainsi Oreste revoyait et revivait le plaisir de jadis, et se disait : Je ne veux plus d'Hermione, c'est une chose décidée ! Il se trompait lui-même et enflammait sa passion. De même, en imitant Oreste, nous nous tromperions nous-mêmes : en rêvant sur une image, bien que nous nous disions « Je n'en veux pas », nous ne nous en écarterions pas, une velléité n'est pas du tout une décision, au con-

crare nous fixerions notre attention sur l'image et nous nous y attacherions davantage.

Que faut-il que vous fassiez ? Je ne parle pas de la prière et de la communion. — Il vous faudra de l'énergie : ayez une volonté trempée qui soit maîtresse de vos passions. Par conséquent, habituez-vous, dans les menus détails de la vie ordinaire, à vous dominer : c'est ainsi que la volonté se forme. — Aimez le travail et soyez toujours occupés : c'est le grand préventif contre les tentations mauvaises. Puissiez-vous être occupés toujours, à la caserne, plus tard, dans votre vie entière : l'image mauvaise trouve les portes fermées et ne pénètre pas dans l'esprit. — N'ayez pas un tempérament sombre ou triste : je suis convaincu que, toutes choses égales d'ailleurs, plus on est gai, moins on souffre des mauvaises tentations. Habituez-vous à une gaieté franche, qui d'ailleurs vous est recommandée si souvent. — Une rêverie mauvaise se présente-t-elle pendant la classe, l'étude ? Tranquillement mettez-vous à votre version, à votre leçon, la rêverie s'en ira. Est-ce dans un moment de loisir et de repos ? Transportez votre esprit à l'instant dans un autre domaine. Est-ce au dortoir ? Alors, une pensée pour Dieu et la Sainte Vierge ; si vous le voulez, évoquez quelque souvenir, et endormez-vous. — Parfois, assez rarement, l'image ne vous quittera pas immédiatement, mais vous suivra et s'attachera assez longuement à votre esprit : cela arrivera peut-être au dortoir. Jamais ne vous laissez énerver, car alors l'image gagnerait en puissance : jetez-vous dans le cœur de notre N. S. et endormez-vous sans trouble. — Parfois, si la tentation dure, c'est par suite de fatigue : reposez-vous. Parfois, c'est suite de dépression ou de mauvaise santé, car vous savez l'influence fort grande du physique sur le moral. Développez votre corps par l'hygiène, par les exercices et tout ce qu'on vous recommande : il est bon, pour être pur, d'avoir un corps sain. — Par-dessus tout, évitez les occasions de tentations : il est des choses dont la vue excite des images ou mouvements sensuels : écarter-en vos yeux. Si vous êtes forcés de les voir, que ce soit fait gaiement, bonnement, bravement. Il y a des poses qui éveillent les mauvais desirs : surveillez-vous et évitez-les. Comme toujours, si vous n'évitez pas les occasions, il est probable que vous succumberez.

Or, il ne faut pas que vous succumbiez. Il faut que vous conserviez intacte votre pureté : c'est l'ordre que N. S. nous adresse à tous, à nous spécialement qui sommes ou serons ses ministres. Ceux-là accompagneront le Seigneur, et le suivront partout où il ira, qui auront conservé la blancheur de leur vêtement et se présenteront avec l'habit nuptial au festin éternel auxquels tous nous sommes conviés dans le ciel.

YVES PRIGENT.

Nouvelles de partout.

De Minden, 17 Décembre 1917. — La santé est bonne toujours. En ce moment, nous préparons la fête de Noël, la quatrième fête de Noël en captivité. Combien elle eût été plus belle et plus consolante la messe de minuit dans la chapelle de « Saint-Vincent » ! Et cependant, nous aurons « de la belle musique ». Voilà de longs jours qu'on se prépare. Tout le monde veut en être, pratiquants et non pratiquants : c'est vous dire que « l'union sacrée » existe, au moins, à Minden. Que Dieu bénisse toutes ces bonnes volontés.

26 Décembre. — Un mot seulement, pour vous dire que la santé est toujours bonne. Je reviens d'un long voyage de deux jours, « pour service divin », dans un détachement, voyage pénible à cause du froid, mais agréable quand même en raison du plaisir causé aux amis qui nous appelaient. Je n'ai pas assisté, cette fois encore, à la fête au camp. On m'a dit qu'elle a été superbe. Il n'y manquait rien, pas même la « couche de neige ».

G. KERHERVÉ.

DE CI DE LA

Jean Join s'excuse de ne pas écrire assez souvent, mais il ne veut ni ne peut laisser passer le premier de l'An, sans envoyer à toute la Maison « ses souhaits de bonne année ». — *Hilarion Perrot* adresse aussi ses « meilleurs vœux de bonne et sainte année à tous les professeurs et élèves du « sweet home » et signe « un scribe qui n'a pas d'exploits à narrer ». — *F. Galès* vit du souvenir de sa dernière permission et de « Saint-Vincent » où il fait si bon vivre, même en passant. — *Jean Bescond* a quitté avec plaisir son camp monotone et triste pour se porter par la pensée à « Saint-Vincent ». Il a la nostalgie de son « tank ».

Il se plaint de « faire la guerre dans un camp. Ce n'est pas dur, mais hélas ! c'est aussi tout ce qu'il y a de moins intéressant. Mais les beaux jours reviendront, et nous comptons bien racheter notre longue inactivité. » — *Yves Heurté* finit de se rétablir à l'hôpital de Primel, en Plougasnou. « Je suis si bien guéri, que, dans deux ou trois mois, je serai probablement au front pour la quatrième fois. J'attends la décision du médecin-chef pour me présenter devant la commission de convalescence. C'est vous dire que j'aurai bientôt le bonheur de revoir « Saint-Vincent ». — *R. Chuto*, après avoir voué aux Furies l'Anastasia italienne qu'il accuse (à tort) d'intercepter toutes ses lettres, se risque encore « à confier au matériel roulant italien » ses vœux de nouvel An ! « Puissent-ils vous parvenir à travers pannes, déraillements et catastrophes ! Je compte les suivre de près, car j'espère pouvoir rattraper bientôt la permission qu'on m'a si brusquement enlevée fin d'Octobre. » Les vœux nous sont arrivés en parfait état de conservation... et lui-même aussi. — *Y. Branquec* ose, dit-il, malgré un trop long silence qui a dû amasser du courroux sur sa tête, et bien que l'année nouvelle soit déjà bien entamée, offrir ses souhaits les meilleurs et les plus affectueux à son vieux et toujours cher « Saint-Vincent ». Il doit se résigner à rester « estro... bras » jusqu'à la fin de la guerre. C'est dur, car « la vie d'un commandant de détachement de P. G. dans la morne solitude de la plate Beauce est plutôt lugubre... Vous voudrez bien prier et faire prier pour moi à la Congrégation. Ce serait une erreur de croire qu'il faut surtout et uniquement penser à ceux de l'avant. En retour, je demanderai que 1918 vous rende « Saint-Vincent » au grand complet. » — *J. Cornec* a reçu le *Bulletin* tardivement, parce que sa « compagnie vient d'être détachée du régiment pour faire le service de gare à V.-T. « Le service est pénible, mais on s'y plaît tout de même plus qu'aux tranchées. Merci à la Maison, pour les bonnes prières qui s'y disent sans cesse pour les pauvres soldats. En retour, j'offre chaque jour à Dieu mes souffrances et mes peines pour que « Saint-Vincent » prospère toujours en science et en piété. » — *Mathieu Bescond* écrivait, le 6 Décembre : « Je suis embarqué à bord de la *Gloire*, depuis le 14 Novembre. Après onze jours de mer, nous sommes arrivés aux Iles Bermudes, où nous avons passé trois jours. Nous nous dirigeons sur New-York, où nous resterons 15 jours, pour redescendre ensuite à la Martinique. Je vais apprendre la géographie... Nous avons un aumônier à bord... Le commandant est un excellent homme... Bonjour à tout « Saint-Vincent ». — *H. Plasard*, qui a été « très heureux de recevoir le *Bulletin* par l'intermédiaire d'Emile Bosson », est guéri de sa troisième blessure, et va bientôt remonter en ligne. — *F. Léon* a changé de secteur, de lit, de paillasse. « Une baraque dans une prairie ! on y gèle par ce temps froid ; heureusement que je sais danser comme un Quimperlois, et courir comme un élève de « Saint-Vincent ». C'est une distraction qui en vaut bien d'autres... *Bloavez mat !* » — *M. Le Gall*, le vaillant aumônier du 408^e, nous assure que tout va très bien. « Rien à signaler sur notre front, puisque vous avez la neige comme nous, le froid comme nous, la faim plus que nous. Nous mangeons du pain chloré ; grâce aux gaz qui ont émoussé l'organe de l'odorat, nous ne le remarquons même pas, et nous sommes tout fiers de manger du pain blanc. Ici, on ne connaît encore aucune restriction ; même, les chevaux touchent un supplément de ration... en sciure de bois..., le moindre picotin d'avoine ferait mieux leur affaire. » — *M. Foll* laisse un instant son bâton de voyage pour nous adresser ses vœux et nous dire qu'il a pu passer quelques bons moments dans son cher 118^e... « Les Boches sont assez calmes, dit-il ; ils font même des essais de fraternisation auxquels les poilus se gardent bien de répondre. La nuit, il faut ouvrir l'œil : ils se couvrent d'un voile blanc pour être moins visibles quand ils viennent, en rampant dans la neige, essayer de surprendre nos petits postes. » — *René Abguillem* a eu le bonheur de passer la Noël dans un petit village d'Italie. « Rien de plus agréable et de plus suave qu'une messe de minuit chantée en Italie. Par nos chants français : *Minuit, chrétiens ; les Anges dans nos campagnes*, nous avons émerveillé les Italiens, qui sont d'ailleurs très enthousiastes de la belle France catholique, des soldats français, qu'ils regardent comme les premiers soldats du monde. » — *J. Le Daré*, fait le cantonnier à l'arrière-front, et ramasse la neige sur les routes, pour que le ravitaillement puisse se faire régulièrement. Sans tarder, il devra, sans doute, pousser plus avant. « A la grâce de Dieu, dit-il, je me résigne complètement à sa sainte volonté : il ne m'arrivera que ce qu'il voudra. » — *Yves Le Scao* cantonne dans un village où M. L'Hostis et M. Cadiou ont fait un long séjour : les habitants demandent que l'un ou l'autre devienne leur curé, après la

guerre. — *C. Pellet* compte venir au pays, au commencement de Février, avec M. Bossus. — *Léon Toulemon* écrit « tout de bleu vêtu, casqué, botté à neuf », qu'il est versé au 105^e d'Artillerie lourde, et qu'il prend le chemin du front. — *M. Prigent* annonce qu'il viendra bientôt en permission. « En attendant, même vie, même métier, dans une péniche, sur le canal qui fut longtemps gelé. Il y a eu des jours d'un froid intense : 20 degrés au-dessous de zéro. Ça piquait dur... » Il trouve que « Francis Corre distribue les choux avec la plus grande cuiller possible ». Son avis ne sera guère partagé. — *Y. Le Toux* sera en première ligne le 28 Janvier, mais de corps seulement ; par la pensée il sera dans la chapelle de « Saint-Vincent » avec tous ses anciens maîtres et condisciples. — *J.-M. Le Bot*, après un séjour à l'hôpital, et une bonne permission à Dirinon, a rejoint son R. A. C. et assure le service téléphonique « dans un P. C. en compagnie d'un excellent camarade. C'est encore le filon. » — *Jean Le Moal*, en nous expédiant pour sa cotisation la solde de ses deux premières journées d'aspirant, nous annonce qu'il est arrivé « enfin au front ! Où ? Dame Anastasie ne veut pas qu'on le dise. Le temps reste brumeux et ne m'a pas encore permis de voir le soleil se lever derrière la cathédrale martyre, qui n'est qu'à une dizaine de kilomètres d'ici. Je suis dans une batterie de 155 long, donc les trois quarts des hommes sont de vieux territoriaux parmi lesquels quelques Bretons. Ils en ont vu de bien durs, nos braves servants ! Il y a neuf mois, en une seule journée, sur 70 hommes il y eut 42 hors de combat (12 tués, 30 blessés) et, aux pièces qui pouvaient encore tirer, le tir continuait comme à la manœuvre. L'esprit des hommes est on ne peut meilleur, grâce à la grande intimité qui existe entre eux et les officiers. Ceux-ci, un élève de l'Ecole Centrale et un employé des Postes — tous deux croyants et pratiquants — ont su se mettre à la hauteur de la tâche. Entre hommes et officiers, c'est la confiance aveugle les uns dans les autres... Quant à moi, je suis l'enfant gâté de tous... » — *Jean Le Dœuff* fait un stage d'un mois aux mitrailleuses, aux Sables-d'Olonne. « Nous sommes ici 45 aspirants, cantonnés dans un ancien séminaire. Je vous écris dans une salle du presbytère de la paroisse de Saint-Michel, que M. le Curé a gentiment mise à notre disposition. Nous sommes trois Séminaristes ; l'un de mes confrères est de Paris, l'autre de Nantes. Nous sortons toujours ensemble et nous nous suffisons. » — *Jean Croissant* fait la même remarque que M. Pouliquen, et demande s'il est possible de renvoyer la Messe du Souvenir à la fin du mois, afin qu'il puisse y prendre part. Le *Bulletin* de Janvier lui aura donné toute satisfaction et double satisfaction. Il attend sa permission, qui, dit-il, ne tardera guère, puisqu'il a actuellement douze mois de présence en Orient. Il a un gros chagrin, cependant. « Dans le courant de Décembre, j'ai eu l'insupportable bonheur de rencontrer M. Pouliquen, par deux fois. Nous avons causé et causé, tout heureux de nous rencontrer dans cette triste Macédoine. Hélas ! M. Pouliquen a quitté l'ambulance pour rejoindre le G. B. C. et il est probable que, d'ici longtemps, je ne verrai plus personne de « Saint-Vincent » dans ce désert. » — *H. Lérans* écrit, le 13 Janvier : « Enfin nous le tenons, le cher petit *Bulletin*. Si vous saviez comme on l'attend avec impatience !... Nous sommes descendus hier des lignes. Cela va me permettre de remettre mon carnet à jour avec le bon Dieu et de retremper mon moral dans la Sainte Eucharistie. Dix-huit jours de ligne sans messe aucune ! c'est pénible, allez !... Les deux « S.-V. » du 116^e se portent à merveille, malgré les rigueurs de la température. Ils sont fiers du succès de Jean Le Dréau, Jean Le Dœuff, Jean Le Moal, et très heureux de l'institution des Messes du Souvenir. C'est une nouvelle preuve de l'intérêt que porte la Maison aux âmes des absents. » — *F. Lapous* nous annonce qu'il est à Saint-Thégonnec, en convalescence d'un mois. Il espère que ce long séjour au pays natal mettra « le physique à la hauteur du moral ». — *Noël Hamon* respire. « Nous sommes enfin relevés ! Il était temps ! Depuis le mois d'Avril, le régiment n'a quitté les tranchées que quinze jours, pour se reformer après l'offensive du printemps. Nous passerons une quarantaine de jours en arrière ; nous ferons des manœuvres avec des tanks ; puis nous donnerons encore un coup... Toujours à la grâce de Dieu ! » — *G. Tirilly* se résigne à nous communiquer une petite citation. « ... Il est juste, ajoute-t-il, que vous sachiez que vos élèves ont gardé dans leur cœur les sentiments, et dans leur esprit les principes que vous leur avez inculqués... Je traîne toujours dans les hôpitaux une main à moitié ankylosée avec une plaie fistuleuse qui persiste à supprimer depuis six mois que je suis blessé. Mais j'accepte joyeusement mon sort ; malgré tout, je ne suis pas trop à plaindre, et si Dieu veut que je sois à

moitié estropié pour le reste de mes jours, que sa volonté se fasse ! Je Lui ai fait, là-haut, plus d'une fois, le sacrifice de ma vie : il n'en a pas voulu, qu'il soit béni !... » — *F. Riou*, au repos depuis quelques semaines, va reprendre bientôt la direction de l'avant. « Je ne sais au juste à quel endroit. On dit que c'est où il y a de beaux plateaux, de belles routes pour les demoiselles et les dames, de beaux feux d'artifice le soir... un tas de belles choses. Peut-être, nous conduira-t-on en automobiles, car nous, nous n'avons pas plus la carte d'essence que la carte de pain et de sucre : on ne veut pas que les chers poilus fassent la moindre restriction. Si le temps devient froid, on nous enverra peut-être en Italie : un changement d'air leur ferait tant de bien ! S'il fait trop chaud ou trop sec, il y aura la Belgique avec ses bains... En attendant, nous aurons ce soir théâtre, et hier il y avait cinéma. Je vous dis que, vraiment, on nous gâte. J'ajoute, très vite, que malgré tout cela, je n'ai aucune envie de rengager... En allant vers de nouveaux dangers, je me confie entièrement à la divine Providence. Voilà trois ans qu'elle me garde bien des coups de l'ennemi. » — *E. Chavet* a adopté définitivement pour sa correspondance l'alphabet Morse. C'est pour jouer de bons tours à la censure ou pour faire payer à ses correspondants le plaisir qu'ils ont à le lire. Toujours loustic, Emile ! — *J.-L. Jacq* est à l'arrière-front depuis plus d'un mois ; séparé de ses camarades Favennec et Le Bot, qui se trouvent au fort de l'Est, à Saint-Denis, mais a trouvé un camarade de « Saint-Vincent », Y. Hamon ; a eu la visite, inattendue, de Jérôme Le Corre. — *L. Andro*, parti pour Salonique en Novembre dernier, est maintenant dans la brousse, attaché à un hôpital d'évacuation en pleine campagne, à 180 kilomètres de Salonique, à Exissou, dans une plaine entourée de hautes montagnes couvertes de neiges éternelles. Les loups viennent la nuit jusqu'à 50 mètres de l'hôpital manger les détrit. On en a tué un qui pesait 52 kilos. — *C. Cloarec* travaille activement, à Fréjus, à préparer ses soldats noirs pour les prochains combats. — *Jean Le Dréau* est à Brignoles, où « il n'y a rien d'intéressant, que le beau temps. On se croirait au mois de Mai : tous les jours, un soleil radieux dans un ciel d'azur ! Je dois rester ici jusqu'au 15 Février, puis j'irai voir de nouveaux horizons sur le mont Tomba ou sur les bords de la Piave. » — *M. Cadiou* est « dans le secteur rêvé. De mémoire de soldat, le régiment n'a jamais connu pareil calme. L'ennemi nous a d'abord tâtés, et par deux fois il a essayé de forcer la consigne et la... porte. Mal lui en a pris... Il y a quinze jours, « Fritz » est venu, pendant la nuit, planter devant nos réseaux deux fanions rouges avec pancartes et journaux portant les déclarations des Soviets de Russie. « Camarades prussiens à camarades français », avaient-ils écrit sur la bande du journal. En fait de camaraderie, une de nos sentinelles a descendu deux Boches qui se promenaient sur la route, pipe en bouche et mains en poche. » Au régiment, le moral est excellent ; nous sentons devant nous un ennemi qui « en a marre » et qui demande presque grâce. » — *M. Bossus* arrive « porteur du gros lot : un superbe ballon ! « Je pense, en effet, dit-il, que le zèle des gosses pour la boule est toujours le même... Peut-être, cependant, ajoute-t-il, aurais-je mieux fait, vu les circonstances, de leur apporter une boule de pain. » — *P. Le Meur* nous communique le texte d'une citation vieille de deux mois ; il a couru bien des dangers, il a toujours échappé, et il compte sur les prières de ses amis pour être préservé jusqu'à la fin. — *R. Guichaoua* a passé par « Saint-Vincent » en venant en permission ; il devait « repasser au retour », mais il a dû se contenter « en guise de kenavo, de jeter un long regard par la portière vers la colline escarpée sur laquelle se dresse « Saint-Vincent ». Je suis enchanté, ajoute-t-il, que l'idée de la Messe et de la Journée du Souvenir ait fait si bon chemin ! Il n'est rien qui nous aide mieux à supporter les petites misères du métier que la pensée de souffrir en communion avec toute la grande famille. » — *X. Trellu* est guéri. « Il ne me reste plus, comme souvenir de ma maladie, qu'une cicatrice assez grande au-dessus de la rotule qui va s'affermissant de jour en jour. Je suis maintenant à l'école des Fourriers, où M. Bescond et M. Ménéz ont passé avant moi. Je pense embarquer au commencement d'Avril. » — *M. Ménéz* a laissé Brest pour Rochefort. — *M. Y. Perrot*. « ... Je pratique de mon mieux « la Journée du Souvenir ». Ne suis-je pas toujours un peu de la grande famille de « Saint-Vincent », où j'ai passé six bonnes années ? Un peu ? — Beaucoup ! — *F. Eliès* mène « une vie tout à fait régulière : les séjours en ligne et à l'arrière sont de même durée, et comme le secteur est tranquille, personne ne se plaint d'y rester plus longtemps qu'on ne pensait. On parle beaucoup de la prochaine colossale offensive. Je crois que les Boches nous ont « bourré le crâne » et

qu'ils n'ont guère d'enthousiasme pour une réédition de Verdun. Inutile de vous dire qu'on prend toutes les dispositions pour les éconduire, s'ils viennent. » — *C. Larnicol* et son inséparable *J. Lamballe* mènent « depuis quelque temps une vie errante, de creute en creute. Le confortable s'établit de plus en plus dans ces creutes : partout l'on trouve lumière électrique, couchettes en fil de fer... Les coopératives ne se comptent plus, et elles sont abondamment fournies. Nous ne connaissons aucune crise ici, pas même celle du tabac et des allumettes. Bientôt, c'est l'avant qui ravitaillera l'arrière. »

COMPOSITIONS DU MOIS

Rhétorique. — *Version latine* : 1^{ers}, M. Larnicol et F. Mévellec ; *Thème latin* : 1^{er}, L. Pondaven ; 2^e, J.-M. Piton ; — *Version grecque* : 1^{er}, L. Pondaven ; 2^e, M. Messenger.

Seconde. — *Version latine* : 1^{er}, Y. Nèvez ; 2^e, L. Jaouen ; 3^e, Y. Gourmelen ; — *Thème latin* : 1^{er}, L. Jaouen ; 2^e, F. Philippe ; 3^e, L. Le Pape ; — *Version grecque* : 1^{er}, Y. Hénaff ; 2^e, F. Philippe ; 3^e, J. Le Page.

Troisième. — *Version latine* : 1^{er}, A. Guiziou ; 2^e, L. Tuarze ; — *Narration* : 1^{er}, C. Parcheminou ; 2^e, A. Guiziou ; — *Thème latin* : 1^{er}, J.-P. Le Gall ; 2^e, C. Parcheminou ; — *Géographie* : 1^{er}, C. Parcheminou ; 2^e, F. Uguen.

Quatrième. — *Version latine* : 1^{er}, J. Douguet ; 2^e, H. Barré ; 3^e, C. Le Burgue ; 4^e, J. Nirma ; — *Thème latin* : 1^{er}, Y. Bleuzen ; 2^e, E. Queindec ; 3^e, J.-M. Le Pape ; 4^e, J.-F. Raguénès ; — *Narration* : 1^{er}, O. Kervella ; 2^e, F. Guédès ; 3^e, J. Douguet ; 4^e, J. Riou.

Cinquième. — *Thème latin* : 1^{er}, J. Henry ; 2^e, J. Le Roux ; 3^e, G. Bousard ; 4^{es}, J. Le Breton et R. Péron ; — *Narration* : 1^{er}, F. Fraval ; 2^e, J. Julien ; 3^e, G. Boussard ; 4^e, L. Nédélec ; — *Version latine* : 1^{er}, R. Péron ; 2^e, J. Le Roux ; 3^e, L. Hémon ; 4^e, C. Nédélec.

Sixième. — *Dictée* : 1^{er}, P. Orvoën ; 2^e, J. Louarn ; 3^e, H. Coathalem ; 4^e, Y. Crenn ; 5^e, L. Le Doze ; — *Version latine* : 1^{er}, J. Le Doaré ; 2^e, H. Coathalem ; 3^e, P. Trellu ; 4^e, O. Emily ; 5^e, Y. Paul ; — *Narration* : 1^{er}, M. Denis ; 2^e, Y. Crenn ; 3^e, P. Orvoën ; 4^e, J. Le Doaré ; 5^e, L. Le Doze.

Septième. — *Dictée* : 1^{er}, Y. Daniel ; — 2^e, P. Le Bars ; 3^e, A. Pivert ; — *Rédaction* : 1^{er}, Y. Daniel ; 2^e, J. Le Séac'h ; 3^e, M. Haslé ; — *Analyse* : 1^{er}, J. Hémon ; 2^e, A. Pivert ; 3^e, P. Le Bars.

Huitième. — *Dictée* : 1^{er}, P. Morvan ; 2^e, J. Le Pemp ; — *Rédaction* : 1^{er}, P. Morvan ; 2^e, J. Le Rhun ; — *Analyse* : 1^{er}, N. Goalès ; 2^e, J. Carion.

Adresses nouvelles. — Changements d'adresses.

Andro L., caporal, H. O. E. n° 2, secteur 502, A. O. ;
Bescond M., matelot fourrier, à bord de la *Gloire*, Paris-Etranger ;
Branquec Y., s.-lieut., command. le détachem. P. G., à Auneau (Eure-et-Loir) ;
Chavet E., Dépôt divisionnaire, 8^e Cie, C. I. D., secteur 203 ;
Christien T., au 6^e Génie, 104^e Cie, secteur 181 ;
Croissant J., caporal au 2^e bis de Zouaves, C. M. 3, secteur 502 ;
Hamon N., au 8^e Cuirassiers, 7^e Cie, 3^e section, secteur 196 ;
Hanras P., 3^e Cie de formation, 7^e section, 2^e Dépôt, Brest ;
Jacq J.-L., au 129^e, 9^e bataillon, 34^e Cie, 1^{re} section, secteur 187 ;
Kerboul M., au 235^e, 13^e Cie, secteur 217 ;
Kerboul P., aspirant au 124^e, 8^e Cie, C. I. D., peloton d'élite du 2^e bat., sect. 38 ;
Le Bihan P., hôpital Sénégalais 66, Fréjus (Var) ;
Le Bot J.-M., au 251^e d'Art., téléph., 24^e batterie, secteur 87 ;
Le Clec'h Y., G. B. D. 16, H. T. 11, secteur 510 ;
Le Corre J.-M., caporal, 11^e C. O. A., subsistances militaires, Brest ;
Le Dœuff J., C. I. M., groupe des aspirants, série N', Sables-d'Olonne ;
Le Dréau J., aspirant au 203^e, C. R. I. M., à Brignoles (Var) ;
Le Moal J., aspirant au 3^e R. A. P., 6^e batterie, secteur 42 ;
Ménez M., matelot fourrier, solde 2, au 4^e Dépôt, Rochefort ;
Messenger F., au 54^e R. I. C., 6^e Cie, secteur 505, A. O. ;
Toulemont L., C. O. A. L., 105^e Art. lourde, 66^e Bie, 40^e pièce, sect. 29^{bis} ;
Trellu X., fourrier à l'Aub. intérieure du 2^e Dépôt, Brest.



4 Mars 1918.

Mes chers Amis,

La Messe du Souvenir sera dite le mercredi 20 Mars et le lundi 22 Avril.

Adhésions et cotisations : M. le chanoine A. Le Roy, M. Blanchard, M^{me}, Guilcher (en souvenir de son frère Félix Milliner), M. Cadiou, M. Bodénès, M. Lozachmeur, J. Le Dœuff, F. Frabolot, J.-L. Tanneau, J.-M. Jugeau, Y. Le Scao, J. Prémel-Cabic, A. Poupon, P. Brénéol, F. Riou, E. Marec, J. Cornic, J. Guillou.

Nous avons donné, dans le dernier *Bulletin*, le montant des cotisations des Elèves pour la Messe du Souvenir. On n'est pas riche à « Saint-Vincent », mais on est généreux. M. Donnart a recueilli pour la Propagation de la Foi : 838 fr. 50, et M. Boézennec pour la Sainte-Enfance : 612 fr. ; Total : 1.450 fr. 50.

Nos Morts.

Pierre Le Meur, de Bannalec. — Entré en Sixième en Octobre 1910 ; sorti en Juillet 1916 ; entré à la caserne en Août 1916 ; mort le 11 Février 1918.

Depuis longtemps, nous n'avons eu à déplorer la perte d'aucun ancien de « Saint-Vincent » ; nous nous prenions à espérer que notre nécrologe se terminerait avec les noms de *J. D'Hervais* et *S. Dagorn*, Hélas !...

C'est Jean-Marie Jugeau qui nous a appris la triste nouvelle, par une lettre écrite le 12 Février : « ...Encore un nom à ajouter à la liste déjà longue des glorieux morts de notre cher « Saint-Vincent ». *Pierre Le Meur* est tombé, la nuit dernière, frappé d'une balle en pleine poitrine. Il fut surpris, dans le boyau de communication, par le tir indirect d'une mitrailleuse ennemie, au moment où il allait prendre la faction au poste d'écoute. Des camarades, qui se trouvaient dans un gourbi voisin, l'entendirent tomber, et se portèrent immédiatement à son secours, mais déjà il expirait. Je ne me trouvais pas sur les lieux, et ce sont tous les renseignements que j'ai pu obtenir. J'avais passé moi-même toute la journée au petit poste, et c'est à la pointe du jour seulement, en rentrant dans ma sape, que j'ai appris le malheur.

» J'ai pleuré, et je pleure encore en vous écrivant ces lignes. Car nous vivions non seulement en vrais amis, mais comme deux frères. Nous étions du même cours, vous le savez, à « Saint-Vincent », où nous avons vécu plusieurs années de la même vie paisible et heureuse. Au début de Septembre 1917, nous eûmes le bonheur de nous rencontrer au 332^e ; nous nous arrangeâmes de façon à être versés dans la même compagnie ; et depuis, nous ne nous sommes point quittés. Je ne pouvais trouver un meilleur ami ; toujours gai, toujours content, aimable avec tout le monde, il était prêt à rendre service à qui que ce fût. A cela il joignait une bravoure magnifique ; y avait-il une patrouille, une embuscade, une reconnaissance à faire ? il était toujours là, et toujours il se proposait comme volontaire. C'est ainsi qu'en Décembre, il participa très activement à un heureux coup de main et obtint la belle citation à l'ordre de la Division qui a paru dans le dernier *Bulletin*. Aussi était-il aimé et estimé de tous, et tous, chefs et camarades, le regrettaient vivement... La mort l'a frappé brusquement, mais il était prêt. Ame pieuse et généreuse, le Seigneur l'aura certainement bien accueilli et lui aura donné dans son Ciel la place promise aux braves et vaillants serviteurs.

« Je n'ai pas vu le corps. Il sera enterré sans doute dans un village de l'arrière. J'irai m'agenouiller et prier sur sa tombe, dès que je descendrai au repos... Je vous fournirai d'autres renseignements plus tard, si possible. »

Cette lettre nous est parvenue le samedi 16. Le soir, à la prière, nous avons récit ensemble le *De profundis* pour le repos de l'âme de P. Le Meur. Le lendemain, dimanche, on a dit pour lui une messe demandée par J.-M. Jugeau. Le surlendemain, la messe de règle a été dite encore à son intention, et tous les élèves ont été invités à offrir à Dieu leur communion pour lui. Espérons que toutes ces prières ont hâté l'entrée de son âme dans le repos éternel.

Nouvelles de la Maison.

LA LOTERIE DU MARDI-GRAS

Quel ancien élève de « Saint-Vincent » ne garde le doux et joyeux souvenir de cette fameuse loterie du Mardi-Gras ? Tous, j'en suis sûr, aiment à se remémorer l'impatience et la fièvre de l'attente, plusieurs semaines à l'avance, dès que « l'affaire est lancée », et que maîtres d'étude chez les petits, philosophes chez les grands, animés d'un zèle aussi infatigable qu'irrésistible, commencent à recueillir les billets individuels et collectifs ; l'espérance invincible que chacun, jusqu'au bout, conserve de décrocher l'un des gros lots ; les intermèdes musicaux, chansons et monologues, où se révèlent les futurs prix de Conservatoire ; et, le lendemain, après la cérémonie des Cendres, les loteries de classe, moins brillantes peut-être, mais guère moins passionnantes.

La guerre n'a rien fait disparaître de tout cela. D'année en année, depuis sa fondation, le *Bulletin* vous a renseignés sur ce grand événement de notre vie scolaire. Point n'est donc besoin de refaire la description de la salle de fêtes, qui est ornée comme aux plus beaux jours, de la scène éclairée à giorno, et de l'étalage où le bon goût le dispute à l'opulence ; inutile de m'essayer à la psychologie des foules pour vous expliquer cette « chaleur communicative » qui s'intensifie de minute en minute, et qui deviendrait facilement tumultueuse, sans l'opportune intervention de la clochette, dont le drelin percant à la vertu magique de calmer les joies trop bruyantes ainsi que les gros dépôts chargés de colère. Vous ne comprendriez pas davantage que je m'attarde à vous faire l'énumération des lots, plus variés et plus nombreux que jamais : magnifiques Christis montés sur ébène et chêne blanc d'Amérique, tableaux de maîtres et statues de marque, trois montres, véritables chronomètres garantis, deux « foot-ball » dont un *Tunmer* et un *Meb champion*, etc., etc. ; il y avait aussi, cela va sans dire, l'illustre « traditionnelle ». Quel scandale ce serait le jour où ce « clou » serait relégué au rang de souvenir historique ! Il faut vous dire, cependant, que MM. Boëzennec et Labbé qui, cette année, ont dirigé les opérations, et se sont acquittés à merveille, ce n'est que justice de le dire, de leurs délicates fonctions, ont introduit quelques nouveautés : deux poupées ! n'est-ce pas, je vous le demande, se moquer un peu de grands garçons comme nous ? la tête du Kronprinz (une tête de veau tout apprêtée), et surtout « un lapin très ordinaire, grandeur naturelle ». Enfoncée, la traditionnelle ! C'est le lapin vivant qui a été le « clou » de la soirée. Quand il parut, d'abord dans sa... cage, puis tenu par les oreilles, agitant désespérément les pattes, ce fut dans l'assistance, surtout chez les tout petits, plus que de l'enthousiasme... du délire. M. Labbé agitait éperdument sa sonnette, en vain. Mais voici qu'instantanément le silence se rétablit. « Trois-mille... quatre-cent... quatre-vingt... sept », 3.487. Ah ! mes amis, je vous plains de tout mon cœur de n'avoir pas vécu ces quelques secondes et la minute qui suivit. « 3.487 : Monsieur Donnart, professeur ! » La salle des fêtes n'a pas croulé sous les applaudissements qui accueillirent la proclamation du nom de l'heureux gagnant : elle ne croulera jamais. Nul doute que le souvenir du lapin gracieusement offert par le T. C. F. Crescentien et si heureusement dévolu par le sort ne passe à la postérité, immortalisant la bonne soirée du 12 Février 1918.

J. B.

AU JOUR LE JOUR

2 Février. — M. L'Hostis a chanté la Messe du Souvenir.

3 Février. — M. Bossus a promis, cette fois, une conférence. Ceux qui ont des « tuyaux » croient qu'il a choisi cette étude pour nous conter ses aventures. Aussi, les regards se tournent-ils, impatients, vers la porte. Elle s'ouvre. C'est

lui. Respectueusement, toute l'étude se lève. La porte se referme. Personne n'entre. Le vaillant et modeste aumônier refuse l'hommage que, spontanément et suivant la coutume, nous rendons aux grands personnages qui nous font l'honneur de leur visite. Nous nous asseyons, non sans manifester notre dépit... par un franc éclat de rire. Alors seulement, M. Bossus entre et prend place en chaire. Vous dire que la conférence fut intéressante, qu'elle fut fréquemment coupée par les rires qu'excitait la verve humoristique du conférencier, est inutile... Que va-t-il bien pouvoir nous dire ? Pour bien parler de la guerre, il faut avoir été en première ligne. Justement, il a eu l'impression d'y être, tout dernièrement, la nuit où les Boches sont venus bombarder Paris, car cette nuit-là, précisément, coïncidence curieuse, il s'est trouvé être de passage à la capitale... Tout de même, ce n'est pas là la première ligne, et si une invasion de Gothas peut servir d'introduction, cela ne peut fournir la matière de toute une conférence. M. Bossus nous fait alors le récit de l'attaque du 23 Octobre... Préparation monstre... canons partout... Enthousiasme des soldats... M. Bossus se trouve au poste de secours, qui est copieusement arrosé de gaz boches. Ces gaz, personne ne les trouve bons, mais les pauvres Bicots les trouvent mauvais avant même de les avoir sentis. Ils envahissent le poste de secours et courent vers M. Bossus, en criant d'une voix lamentable : « Marabout ! les gaz ! les gaz ! »... Attaque brillante. Victoire. Prisonniers. — Après l'opération il est arrivé que M. S. Pengam est venu prendre la place de M. Bossus au poste, et que M. Bossus a eu la bonne fortune d'être véhiculé dans l'automobile du général de Maud'huy, en compagnie du général lui-même. Le 19^e a reçu, des mains du général Pétaïn, la fourragère, et le 118^e la croix de guerre, cérémonie splendide et très émouvante à laquelle l'aumônier divisionnaire a eu le bonheur d'assister... Pour terminer, ce qu'il pense de la paix : la paix par la victoire, et la victoire par la prière. Quand ? il l'ignore. Ce dont il peut nous assurer, c'est que, n'importe quand elle viendra, la paix fera au moins un homme heureux : Monsieur Bossus...

7 Février. — Conférence de M. Prigent. L'H. O. E 32 est bien loin ! Après y avoir fait tous les métiers possibles, certes M. Prigent ne s'attendait pas à voir s'ajouter une nouvelle spécialité à la collection déjà si nombreuse dont il peut faire état ; il avait, sur la Somme, soigné les blessés, fait le peintre, le menuisier, et autre chose... Maintenant, le voici devenu... marin ! Mais marin d'eau douce, à bord d'une paisible péniche amarrée depuis le début de la guerre sur les rives du canal latéral à la Meuse. Et là, il soigne des... galeux. Et cela, sans doute, en vertu du principe de l'utilisation des compétences qui fait, que dans le voisinage, un agrégé de l'Université et deux prêtres licenciés en mathématiques travaillent, à longueur de journées, à ramasser, à transporter et à cuber du fumier, ce qu'ils font d'ailleurs parfaitement... Et quelle vie mène-t-il sur sa péniche ? Une vie tranquille et relativement douce. Il s'occupe de fournir aux malades les habits et la literie, et de désinfecter habits et lits après usage. Dans sa petite cabine, il lui est possible de célébrer, chaque matin, la messe, et le soir, de lire, d'écrire, voire de corriger quelques copies de « Saint-Vincent ». Et là, il attend patiemment l'offensive boche ou autre, pour aller remplir sur le champ de bataille son rôle de brancardier... car il est brancardier.

17 Février. — Conférence du lieutenant Pape. M. Pape nous parle de la « liaison », et nous explique, en illustrant son explication d'exemples et de faits pris sur le vif, les différentes manières par lesquelles est assurée, au front, la coordination des mouvements entre les troupes. Il expose le rôle des agents de liaison, des signaleurs, le rôle des avions d'infanterie, des pigeons voyageurs, des fusées éclairantes, de la T. P. S. et de la T. S. F... L'offensive boche ? Il n'y croit guère. Toujours est-il que, s'ils viennent, ils seront bien reçus. Nos soldats, si parfois, aux cantonnements de l'arrière-front, ils tiennent à rappeler qu'ils sont les dignes descendants des vieux grognards de l'Empire, font preuve, aux tranchées, surtout au moment du combat, d'un courage et d'un enthousiasme magnifiques... Et certes, dans ce fait que l'enthousiasme demeure ainsi vibrant, après plus de trois ans de guerre, il faut voir la main de Dieu. Et cela doit nous faire espérer la victoire prochaine. Les combats décisifs seront très durs. Aussi prions, puisqu'aussi bien, entre l'arrière et le front, il n'est pas de meilleur agent de liaison que la prière.

28 Février. — Il pleut, il grêle, il neige, il vente. De vraies giboulées, en Février. Les allées du jardin et la cour (la cou-ar, comme disent les petits Quimpérois), sont toutes détrempées : on y patauge.

L. G.

Jeudi, 7 Février. — Continuation des matches par classes. M. Pape, qui, au front, fait du « sport » et forme une équipe de foot-ball, nous a accompagnés à Parc-Olier n° 2, afin d'étudier quelques procédés scientifiques : glissements ou « headings » style Derrien. — La ligne d'attaque des Secondes a les ailes rognées, Billant et Salatin étant absents. Les Premières l'emportent par 2 buts contre 1.

Dimanche, 10 Février. — Entraînement contre le S. Q. — L'E. S. V. est fortement handicapée : quatre joueurs font défaut. L'absence de Mévellec, surtout, est sensible : lui seul aurait pu donner de la vigueur à la défense anémiée, et permettre aux avants de disposer de la balle. Les Stadistes, au complet, stimulés par le bruyant Bloch, enregistrent quatre buts, et empêchent les Grenats de marquer.

Dimanche, 17 Février. — L'équipe de Seconde, très en forme, prend une éclatante revanche. Durand, leader émérite, entraîne ses lignes à l'assaut des « bois » ennemis ; et ses « forwards », avec un brio remarquable, bottent coup sur coup cinq buts imparables. Les Premières ne peuvent leur opposer que deux points.

Jeudi, 21 Février. — Soleil et azur : splendide journée printanière. Hélas ! nous ne pourrions jouer cet après-midi. Les ballons ont déclaré forfait, et, malgré les objurgations des sportifs, s'obstinent à vouloir passer la journée dans l'échoppe du cordonnier.

L. P.

Nouvelles de partout.

16 Février. — La dernière parole de M. l'Administrateur du *Bulletin* de « Saint-Vincent » fut : « Tu n'oublieras pas d'écrire tes impressions de permissionnaire ! » Et voilà pourquoi vous serez condamnés, chers lecteurs, à lire ma prose.

Que vous dire, cependant, que vous ne sachiez déjà ? Que j'ai passé une bonne permission ; que les meilleures journées furent celles que j'ai vécues à « Saint-Vincent » ; que j'ai été heureux de revoir vieux et jeunes également vaillants à la tâche, si pénible, à laquelle je m'attelais bien volontiers !

J'avais arrangé mon voyage pour me trouver à Quimper le 2 Février, Journée du Souvenir. M. L'Hostis avait eu la même pensée, et c'est lui qui a célébré la messe officielle qu'il a eu l'heureuse idée de fonder.

J'espérais rencontrer aussi M. Garrec. Il a préféré rester au pays de Douarnenez, où il a dû s'amuser à recueillir les messages des télégraphistes de la ville d'Is.

J'ai manqué d'un rien M. Prigent, bien que je me sois trouvé là un samedi ! Et vous savez que c'est le jour préféré de M. Prigent !

En revanche j'ai vécu quelques bonnes heures avec mon excellent ami M. Perrot. C'est toujours ça.

J'ai couru jardin et cours, admirant l'entrain de tous au jeu, un peu étonné de voir transformé en champ de tir, l'ancien terrain de la balle au mur.

J'ai chanté la messe le dimanche, d'une voix un peu éteinte. Les gaz, sans doute !

Il a fallu, cette fois, tenir ma promesse et donner une conférence à l'auditoire le plus sympathique qui soit ; dire l'émotion que m'a causée la venue des Gothas sur Paris, dans la première nuit de ma permission ; essayer de donner un petit aperçu de l'attaque brillante de l'Aisne, dire les effets des gaz sur les bicots, et beaucoup d'autres choses encore...

Puis je suis parti, content de m'être retrempé dans l'atmosphère paisible de la maison.

A Paris, j'ai assisté à un match de rugby, où les Français ont triomphé un peu par surprise.

Et me voilà de nouveau au front, attendant... une nouvelle permission, que je souhaite être la dernière.

L'abbé Foll vient de partir à son tour pour le pays. L'abbé Cadiou ne tardera pas à le suivre.

Quand pourrions-nous partir tous ensemble pour ne plus revenir ? Ce sera un beau jour, « crois-je ».

HUBERT BOSSUS.

..... Depuis longtemps, je n'ai pas été si occupé. Ce n'est pas seulement une section de mitrailleuses que j'ai à diriger, mais cinq, dont trois tenues par nos « amis d'outre-mer ». En plus du service de garde ordinaire, il y a eu à cher-

cher des emplacements pour les diverses pièces et à organiser tout le secteur du régiment. Certains jours, mes jambes n'en peuvent plus. Aujourd'hui, on m'appelle encore pour organiser la ligne des réduits : donc une bonne course en perspective. Heureusement que, demain soir, notre bataillon descend en réserve après 18 jours de ligne.

Cette période, si elle a été dure, n'aura pas été cependant sans consolation. Nous trouvons auprès de nos « Breudeur an tu all d'ar mor » tant de bonne volonté, de générosité, de dévouement, d'affection, que l'on oublie aisément ses souffrances ! Ces hommes — j'allais dire ces enfants — sont on ne peut plus charmants. Ce sont tous des volontaires appartenant à l'une des premières divisions formées dès la déclaration de guerre. Il y en a de 17 ans, beaucoup de 18, et tous les autres de 19 et 20. Tous étudiants, n'ayant pas encore achevé leurs études. Il y a parmi eux des rentiers, des millionnaires : ils manient la pelle et la pioche comme le dernier des manœuvres. Mon interprète, agent de liaison, n'a pas 17 ans. Ce sont tous de beaux gâs, bien bâtis et bien sains. Là-bas, les sports sont en honneur, et surtout la race n'est pas abâtardie par l'alcool. Dans les bonnes familles, un jeune homme ne touche pas à l'alcool avant 21 ans. Ici, sur le front, ils n'ont que de l'eau et des boissons chaudes, café au lait et thé. Parmi eux, il y a d'excellents catholiques, qui n'ont pas froid aux yeux, je vous assure. Ils ne savent pas ce que c'est que le respect humain. Tout à l'heure, un d'entre eux, 19 ans, ne sachant pas le français, ouvre devant moi son portefeuille et me montre un grand Crucifix, souvenir de Sainte-Anne-du-Canada, et un scapulaire. « Moi catholique », me dit-il, avec un sourire qui était l'expression de sa franchise et de sa candeur. La nuit, nos hommes ne sentent pas le temps passer, tant la compagnie de ces jeunes Sammies est intéressante.

Hier matin, nous avons participé, eux et nous, à un coup de main qui a pleinement réussi. Capture : 17 hommes et un officier. On connaissait l'emplacement d'un petit poste boche. Deux jours de travail pour le choix de la position de tir, pour l'organisation, le pointage, le jalonnement, le transport des cartouches, etc. Les mitrailleuses avaient pour mission de faire un tir d'encastrement autour de ce petit poste pendant que la patrouille sauterait dessus. L'action a commencé à 3 h. 30. Nous avons tiré 18.000 cartouches, en l'espace de 12 minutes : juste le temps pour la patrouille d'aller et de revenir. L'ennemi, affolé par la mitraille, n'a même pas songé à donner l'alarme, et n'a pu que se laisser cueillir. Les canons de nos mitrailleuses étaient rouges, mais il n'y a pas eu la moindre anicroche. Nos « amis » exultaient de joie et d'admiration....

ATHANASE L'HOSTIS.

... Cette fois, j'ai reçu le *Bulletin* à temps pour que je travaille à la journée de « S.-V. ». Je tâcherai de fournir mes prestations loyalement, généreusement... Ma situation actuelle n'est pas mauvaise. J'aurais presque honte de la comparer à celle des combattants. L'hôpital où je suis en subsistance, est aux trois quarts vide : c'est assez dire que le travail de la salle n'est ni absorbant, ni pénible... Le *Bulletin* m'a fait savoir que J. Kerdoncuff est en Orient. Que ne l'ai-je su plus tôt ? Le trouverai-je ? On va essayer.

GABRIEL POULIQUEN.

27 Février. — Depuis ma rentrée de permission, nous sommes en déplacement. Enfin, nous voilà à destination. Mon régiment est bien dissous, mais mon bataillon reste, bien qu'un peu transformé. Je garde le commandement de ma compagnie... Notre nouvelle situation est intéressante, et un peu privilégiée en ce sens qu'elle nous maintient à l'arrière pour quelque temps. Tant que « Jean Bescond » ne donnera pas, nous serons tranquilles, car nous sommes compagnons de ses engins. Pour l'instant, nous avons encore notre métier à apprendre. Nous cantonnons dans une petite ville, ville d'eau en temps de paix : Je loge dans une villa que les propriétaires n'habitent pas en ce moment ; je suis loin de toute autre habitation, c'est le calme le plus complet autour de moi. Je vais m'arranger une petite vie tranquille en dehors des heures de travail... Au revoir ! Tenez-moi au courant des progrès de vos tireurs d'élite. Je vous rendrai vos bonnes prières puisque j'aurai le bonheur de dire la messe tous les matins.

JOSEPH PAPE.

DE CI DE LA

Jean Le Dœuff : « Je suis de retour au front. Les tranchées sont à une quinzaine de kilomètres. On entend le canon assez distinctement de ce petit

village situé à deux lieues environ à l'Est de Soissons. C'est dimanche aujourd'hui, mais je ne peux pas avoir de messe, ce matin. La privation est d'autant plus dure que je ne l'ai pas sentie depuis six mois. Heureusement, j'ai passé par Paris en venant : j'ai eu le bonheur de communier à Montmartre ; j'ai prié pour la grande famille de « Saint-Vincent ». — *E. Favennec* : « J'ai été débarrassé lundi, et suis arrivé à l'arrière du front avec mon ami *René Le Bot*, dans un nouveau régiment, le 62^e. Le pays est tout ce qu'il y a de plus triste. Les Boches y ont passé en 1914, et le terrain est couvert de tombes allemandes et françaises. » — *Jean Le Daré* : « Toujours au même endroit. Tous les anciens camarades du 118^e se sont retrouvés. *Jacques Le Guen* est ici depuis quelque temps. *G. Méar* est arrivé la semaine dernière de Paris. Seul, *Loaëc* manque : il est parti en renfort au 264^e. Nous avons ici une magnifique église. Le dimanche, il y a messe militaire. L'assistance pourrait être plus nombreuse : beaucoup de nos Bretons sont d'une négligence écœurante... Je fais actuellement un stage de signaleur-téléphoniste. Attendez-vous donc à recevoir, bientôt, une longue lettre en écriture... morse. » — *J. Le Moal* : « Ça marmite... mais pas sur nous. C'est une batterie de 105, ou plutôt une seule pièce détachée de la batterie, qui vient à peine de s'installer derrière nous et qui s'est fait déjà repérer. Ces jours-ci, le secteur est assez agité. Cette nuit même, les Fritz ont été si énervants que nos grosses « pétroires » ont dû intervenir. Les Boches voient que tous leurs coups de main échouent, tandis que tous les nôtres réussissent : on comprend leur fureur. » — *H. Lérat* : « Situation inchangée. Santé bonne. Le moral aussi ; car à présent, la proximité d'un prêtre brancardier me permet de communier sur semaine, tout en étant en ligne... » — *C. Buhanic* : « J'ai reçu, hier, le cher *Bulletin*, toujours attendu avec impatience. Je commençais déjà à désespérer pour ce mois, étant donné que nous sommes le 11. Enfin, je le tiens. Quant à la Messe du Souvenir, quelle bonne idée a eue M. L'Hostis ! » — *J.-L. Tanneau* : « Il y a longtemps que le régiment n'a pris part à aucune opération. Nous sommes actuellement à 5 kilomètres du front. Les hommes de compagnie sont occupés, tous les jours, du matin au soir, à faire des travaux de défense à l'arrière, en prévision de la grande offensive boche qu'on dit imminente... Quant à nous, brancardiers, nous faisons les cantonniers : c'est un métier plus ennuyeux que pénible, et qui me laisse bien des loisirs. Voudriez-vous bien m'adresser le *Novum Testamentum* en usage à « Saint-Vincent ? » — *F. Lapous* : « Me voici de nouveau à Saint-Thégonnec, en permission de sept jours cette fois. Je n'ai passé que 4 jours à Orléans : je suis si bien guéri, que j'ai été reconnu apte immédiatement. Pour m'en revenir, j'ai passé par Quimper. Je pensais pouvoir aller vous voir. Hélas ! la gare était trop bien gardée : impossible de sortir. J'ai dû prendre tout de suite le train de Landerneau, et me contenter, comme *R. Guichaoua*, de considérer par la portière, la colline escarpée où se dresse « Saint-Vincent ». Ce n'est pas sans émotion, soyez-en certain, que j'ai revu ces bâtiments, ces cours, ces jardins, cette chapelle surtout, tous ces lieux familiers auxquels je suis attaché plus que je ne l'aurais cru... »

M. L'Hostis : « 12 Février 18. Aujourd'hui, à Montmartre, je vous ai recommandés tous au Sacré Cœur. *H. Keromnès* m'a servi la messe à l'autel du Saint-Sacrement. » — *M. Foll* : « Un bon point au *Bulletin* pour son « De ci de là », qui nous donne des nouvelles d'un si grand nombre d'amis. Parfaits les « Samedis de M. Prigent », dont ne sont pas seuls à profiter les jeunes gens qui sont encore au nid à l'abri de la tempête et des dangers. Reçu, hier, la visite du sous-lieutenant *Treussard* ; nous sommes voisins. Une petite affaire m'oblige à retarder mon départ de huit jours. Je ne serai donc pas à « Saint-Vincent » avant la fin du mois. Une nouvelle curieuse en terminant : on vient d'arrêter des prisonniers boches évadés d'Etampes, juste au moment où ils allaient franchir nos lignes. Pas de chance ! » — *J.-L. D'Hervé* : J'attends toujours le cher petit *Bulletin*. Il est allé, sans doute, me chercher au 303^e. Ce régiment a été dissous. Je suis venu échouer au 11^e tirailleurs. Je me trouve bien isolé parmi les Arabes de la classe 17, milieu peu intéressant ! Ajoutez à cela que je suis privé de tout secours religieux ; aussi, pour la première fois, j'ai senti la morsure du cafard. Je me recommande tout particulièrement aux prières de la Maison. » — *R. Le Bot* : « Je suis arrivé dans la zone des armées, et je me trouve, en ce moment, dans un petit bourg de Champagne. J'ai trouvé ici *Armand Gourmelen*. Nous sommes donc trois de « Saint-Vincent », et nous sommes tous les trois dans la même compagnie. Ne nous oubliez pas ! » — *Francis Corre* : « Moi non plus, comme le disait un de mes camarades dans le dernier *Bulletin*, je n'ai pas d'exploits à

raconter. Et que peuvent bien vous dire les menus faits de la vie journalière d'un soldat de l'arrière ! A la différence de beaucoup de mes professeurs et amis de « Saint-Vincent », en vigie aux abords du « *no man's land* », j'ai le grand bonheur de vivre près d'une église, de pouvoir y aller assez fréquemment, d'assister à la messe et de profiter des sacrements. Ne croyez pas que, aussi avare que gourmand, je garde tout pour moi. Je fais large part dans mes prières et mes communions, à ceux qui, plus haut, sur la ligne de feu, sont privés de ces consolations, et passent leurs journées et leurs nuits dans les tranchées suintantes et froides, avec, au-dessus de leurs têtes, l'éternel fracas de la mitraille. Mon ami Jugeau m'écrit de « quelque part autour de Verdun », après une terrible journée où le gaz boche a fait des siennes : « J'attends avec impatience le *Bulletin* de « Saint-Vincent » pour me remonter le moral. » — *J. Cornec* : « Voilà plus de cinq semaines que nous assurons le service à la gare régulatrice du front de l'Est. Je compte aller en permission sans tarder. C'est avec plaisir que je reverrai cette chère Maison où j'ai passé de si bons moments. Continuez à prier et à faire prier pour tous vos soldats : vous ne sauriez croire combien cela nous soutient de savoir que, là-bas, on pense sans cesse à nous. » — *M. Menez* : « Après trois jours de mer, nous avons débarqué à Saint-Jean-de-Luz. Le pays est charmant. Dans une heure, nous appareillons pour retourner à Rochefort. J'aime beaucoup plus cette vie que la vie des dépôts. » — *A. Tréguier* : « En revenant de permission, j'ai appris mon affectation à la division comme télégraphiste. C'est bien moins dur qu'à la compagnie, et on est plus libre. De plus, avantage inappréciable, nous ne sommes qu'à deux pas de l'église. » — *J. Croissant* : « Je constate avec plaisir que la réclamation de M. Pouliquen en faveur de l'Orient est arrivée assez tôt pour qu'en ce mois de Janvier, il nous soit possible de prendre part à la Messe du Souvenir. Que le bon Dieu prenne tous nos morts en son paradis, et qu'il garde bien vivante au cœur des vivants la flamme de leur vocation... Nous sommes toujours dans le même camp, et nous continuons à mener la vie tranquille et monotone du poilu au repos. Je commence à soupirer après le retour en France. Encore quelques mois, et j'aurai droit à une cinquantaine de jours de vrai repos, au pays. » — *J. Brenniel* : « Depuis quinze jours, j'ai quitté les tranchées pour venir à Saint-Cyr. Hélas ! alors que la précédente promotion, « la promo Guynemer », comptait deux « S.-V. », *J. Le Dréau*, et *J. Le Dœuff* ; moi je suis seul. Je n'ajoute pas avec le poète : « et seul avec moi-même ». Il y a ici, en effet, quelques séminaristes de commerce très intéressants. Je ferais tout mon possible pour continuer dignement la lignée des aspirants de « S.-V. » — *J.-L. Toulemont* : « Me revoilà à Cherbourg, toujours au même poste où j'ai « moult ouvrage et moult fatigues ». On s'en tire de son mieux pour la plus grande gloire de la papeterie. » — *Eugène Marec* : « Voilà six semaines que j'ai quitté le front pour le premier groupe d'aviation, à Dijon. Depuis mon arrivée, je n'ai fait que courir d'un bureau à un autre. A la fin, j'ai poussé jusqu'à... Lannilis. Fatigué, je me suis reposé pendant six jours, et le septième, j'ai repris le chemin de Dijon, d'où j'espère « m'envoler », sans trop tarder. » — *Y. Le Clech* écrivait de Nice, le 6 Février : « Ne venez pas ici, si vous ne devez pas y rester, ou du moins y revenir, » dit un dicton local. Ma foi ! pour moi je n'y suis pas venu pour y rester, mais avec la perspective de mettre bientôt le cap sur une autre côte, moins belle peut-être mais certainement plus chère. En attendant, je ne me lasse pas d'admirer les beautés de ce pays enchanteur. J'ai fait connaissance avec des bosquets de mimosas, des allées d'œillets ou d'églantiers, des haies d'orangers couverts de fruits d'or, des vergers d'oliviers et des bois de pins géants... Les forces sont revenues, et je n'aspire plus qu'à les employer, car ce *dolce farniente* commence à me peser. Je compte sur deux mois de permission. Après quoi, la lutte encore ; tant qu'à Dieu plaira. » — *H. Keromnès* : « Dans la nuit du 30 au 31 Janvier, après leur raid sur Paris les avions boches ont survolé notre gare régulatrice, et l'un d'eux, ne se trouvant pas sans doute suffisamment délesté, nous a lancé ses deux dernières bombes. Toutes deux sont tombées à côté de la maison du P. Jésuite où je loge. Toutes les vitres ont été brisées. A la place des bombes deux entonnoirs de deux mètres de profondeur sur cinq de diamètre. Nous l'avons échappé belle. Des papiers lancés par les Gothas annoncent leur retour pour la prochaine lune... J'ai passé la matinée de mardi, au Sacré-Cœur en compagnie de M. L'Hostis. D'ailleurs j'ai la grande satisfaction de pouvoir graver de temps en temps la montagne sainte, et de passer la nuit en prière auprès de Notre Seigneur. »



6 Avril 1918.

Bien chers Amis,

Ce *Bulletin* ne contiendra que de « vieilles nouvelles ». L. G. a arrêté sa chronique au 22 Mars, veille du départ en vacances; nous lui avons demandé de nous donner ses impressions de vacances: il a répondu que les vacances sont faites pour se reposer, comme le trimestre pour travailler. Nous sommes obligés de convenir qu'il peut bien avoir raison.

D'autre part, il y a, depuis quinze jours, comme une barrière infranchissable entre le front et « Saint-Vincent ». Ou bien vous n'avez plus le temps de nous écrire, ou plutôt une garde vigilante et soucieuse arrête vos lettres jusqu'à la fin de la grande bataille. C'est un gros sacrifice pour nous; nous l'offrons à Dieu, en même temps que nos prières, qui, soyez-en sûrs, sont plus nombreuses et plus ferventes que jamais, afin qu'il plaise à sa Bonté toute-puissante de « tourner les vains efforts de l'ennemi à sa dérision et à sa perte », et que vous sortiez tous sains et saufs de la mêlée...

L'épreuve est dure, et peut être longue; mais « notre confiance se dilate à la mesure des maux pressentis ». La France ne peut pas être vaincue, car, si elle l'était, il ne resterait aux autres peuples du monde qu'à « se prosterner tous dans l'ordure sous le talon du triomphateur german ». Mais peut-on dire que la France a mérité de vaincre sans avoir beaucoup souffert? La durée de la guerre, a-t-on dit, est une expiation d'erreurs et de crimes dont chacun et tous ont leur part. Voilà bientôt quatre ans que la rédemption s'opère. L'heure vient, il est permis de l'espérer, d'une résurrection glorieuse et d'une vie nouvelle pour le pays des Francs, les amis du Christ. « Dieu est pour nous, c'est manifeste. Un instant, au début de l'attaque, la position paraissait perdue; la présence d'un chef inspiré rétablit soudain notre avantage. Comme aux siècles où les chiens de l'Islam mordaient les flancs de la Chrétienté, c'est encore par le marteau des Francs que le Christ veut briser l'infidèle... » Ces lignes ont été écrites à propos de la bataille de la Marne. Voici qu'elles sont vraies une seconde fois... Attendons avec confiance l'heure de Dieu. L'ennemi brandit de nouveau « sa massue d'airain »; Dieu lui-même va la lui « rembarrer sur sa tête ». Dieu veut qu'on l'aide: vous, vous bataillerez; nous, nous priérons.

Journées du Souvenir.**Lundi 29 Avril. — Jeudi 5 Mai.**

Adhésions et cotisations: M. Goachet, M. Jaffrès, M. Le Cann, M. Gourvenec, M. Léon, M. Andro, M. Le Bris, recteur de Saint-Yvi, M. A. de Kerangal, M^{me} Milliner (en souvenir de son fils, Félix Milliner), E. Le Cœur, L. Guéguénat, J. Nicolas, J.-L. D'Hervé, F. Frablot, C. Buhanic, F. Le Niger.

Entre nous.

Les petites et les grosses contributions apportées jusqu'ici à l'œuvre pieuse établie à « Saint-Vincent », sous l'inspiration de M. L'Hostis, forment une masse imposante qui assure la célébration des « Messes du Souvenir » pour plusieurs années. Si vous le voulez donc, fermons la souscription, après avoir redit un sincère merci à tous les empressés et généreux donateurs.

Mais — car il y a toujours un mais — si vous le voulez aussi, tout de suite

Philosophie. — *Sciences physiques et naturelles*: 1^{er}, T. Keraudren; 2^e, J.-M. Coadou.

Rhétorique. — *Version latine*: 1^{er}, P. Le Roy; 2^e, J. Le Gall; — *Thème grec*: 1^{er}, L. Pondaven; 2^e, J.-M. Piton; — *Dissertation française*: 1^{er}, L. Pondaven; 2^e, J. Morvan.

Seconde. — *Version latine*: 1^{er}, A. Bossard; 2^e, Y. Gourmelen; 3^e, O. Billant; — *Thème grec*: 1^{er}, L. Le Pape; 2^e, R. Caugant; 3^e, Y. Pérennès; — *Littérature latine*: 1^{er}, A. Bossard; 2^e, M. Hervé; 3^e, G. Boléat; — *Dissertation française*: 1^{er}, O. Billant; 2^e, M. Malgorn; 3^e, D. Talec.

Troisième. — *Morale*: 1^{er}, J. Cariou; 2^e, C. Parcheminou; — *Version grecque*: 1^{er}, F. Uguen; 2^e, J.-P. Le Gall; — *Version latine*: 1^{er}, F. Uguen; 2^e, J. Suignard; — *Orthographe*: 1^{er}, C. Parcheminou; 2^e, N. Vézier; — *Vers latins*: 1^{er}, J. Cariou; 2^e, F. Merceur.

Quatrième. — *Thème grec*: 1^{er}, G. Branquéc; 2^e, J. Douguet; 3^e, Y. Bleuzen; 4^e, E. Queinnec; — *Orthographe*: 1^{er}, J. Heydon; 2^e, J. Riou; 3^e, G. Branquéc; 4^e, L. Béchenec; — *Arithmétique*: 1^{er}, J. Heydon et J. Mahé; 3^e, C. Leburgue; 4^e, L. Béchenec.

Cinquième. — *Arithmétique*: 1^{er}, J. Henry et G. Boussard; 3^e, G. Le Bec, J. Jullien et A. Jidé; — *Grec*: 1^{er}, J. Henry; 2^e, J. Le Roux; 3^e, L. Diquérou; 4^e, M. Urvoy; — *Thème latin*: 1^{er}, J. Le Roux; 2^e, J. Henry; 3^e, G. Boussard; 4^e, R. Péron.

Sixième. — *Arithmétique*: 1^{er}, A. Gargadennec et H. Coathalem; 3^e, L. Volant; 4^e, N. Guével, Y. Crenn et L. Kernéis; — *Analyse*: 1^{er}, J. Colin; 2^e, X. Mahé; 3^e, H. Coathalem; 4^e, J. Messenger; 5^e, J. Louarn; — *Géographie*: 1^{er}, L. Didailler; 2^e, P. Belbéoch; 3^e, O. Emily; 4^e, J. Colin; 5^e, H. Coathalem.

Septième. — *Histoire*: 1^{er}, P. Le Bars; 2^e, Y. Daniel; 3^e, F. Quintin; — *Arithmétique*: 1^{er}, J. Mével; 2^e, P. Le Bars; 3^e, M. Bosser; — *Écriture*: 1^{er}, P. Le Bars et Y. Daniel; 3^e, J.-M. Kersual; — *Géographie*: 1^{er}, P. Le Bars; 2^e, M. Bosser; 3^e, J. Le Séac'h et Y. Daniel.

Huitième. — *Histoire*: 1^{er}, J. Le Rhun; 2^e, F. Le Bras; — *Arithmétique*: 1^{er}, J. Le Pemp; 2^e, N. Goalès; — *Écriture*: 1^{er}, P. Kernéis; 2^e, J. Le Pemp; — *Géographie*: 1^{er}, J. Le Rhun; 2^e, F. Le Bras.

Adresses nouvelles. — Changements d'adresses.

Brenniel J., élève-aspirant, 5^e compagnie, à Saint-Cyr (S.-et-O.);
D'Hervé J.-L., 11^e Tirailleur algérien, 6^e compagnie, secteur 94;
Favennec E., 62^e d'Infanterie, 9^e bataillon, 36^e compagnie, secteur 63;
Gourmelen A., 62^e d'Infanterie, 9^e bataillon, 35^e compagnie, secteur 63;
Hénaff Y., T. S. F., D. T., 8^e Génie, secteur 87;
Hervé A., caporal-infirmier, H. C. 39, à Mesgrigny (Aube);
Kerboul M., caporal au 236^e, C. I. D., cours de grenadiers, secteur 217;
Le Bot R., 62^e d'Infanterie, 9^e bataillon, 35^e compagnie, secteur 63;
Le Corre Jérôme, 22^e Colonial, 4^e compagnie, C. I. D., secteur 13;
Le Dœuff, aspirant au 264^e, 20^e Cie, C. I. D., secteur 87;
Le Menn Y., infirmier au 118^e, à Sainte-Anne-d'Auray (Morbihan);
Le Noac'h, 147^e d'Infanterie, 2^e compagnie, secteur 110;
Le Nours C., 38^e R. A. C., 71^e batterie, à Nîmes (Gard);
Marec E., sergent-élève-pilote, 1^{er} groupe d'Aviation, 3^e Cie, Dijon;
Méar G., 151^e d'Infanterie, 9^e bataillon, 33^e compagnie, secteur 187;
Ménez M., matelot-fourrier, canonnière « Espiègle », Rochefort;
Mévellec Al., caporal T. S. F., 2^e Colonial, C. H. R., secteur 173;
Pape J., lieutenant A. S., 262^e, 3^e bataillon, 2^e compagnie, secteur 124;
Riou F., 33^e, 9^e compagnie, secteur 214;
Tréquier A., 8^e Génie, T. S. F., secteur 219;
Treussard P., sous-lieutenant au 264^e, secteur 87.

ouvrons une autre tout à côté, et cette fois en faveur du *Bulletin* lui-même. Le petit *Bulletin* voudrait durer au moins jusqu'à la fin de la guerre, ne serait-ce que pour vous annoncer les jours fixés pour la « Messe du Souvenir ». Hélas ! la vie chère lui fait la vie dure, à lui aussi. La première année, il a grandi sans le moindre souci ; la seconde année, surtout sur la fin, on a cru qu'il allait dépasser. Le voilà entré dans sa troisième année : ira-t-il jusqu'au bout ? Faut-il lui laisser son étendue et sa forme ordinaires ? Faut-il le soumettre au régime des restrictions, je veux dire le réduire à 6, 4 ou 2 pages ? Hélas ! Poser la question, ce n'est pas la résoudre. La question est posée. C'est assez pour aujourd'hui : *Intelligenti pauca*. La solution viendra, et, sans nul doute, favorable au « cher petit *Bulletin* », sous la triple forme classique : « *Salus, honor, et argentum* ».

Nouvelles de la Maison.

AU JOUR LE JOUR

2 Mars. — Qui dit Mars, dit giboulées. En ce moment, une bourrasque, sur les toits, mène autour des cheminées de « Saint-Vincent », son énervant tapage. Le ciel a cette couleur terne et maussade qui le fait ressembler à un vilain couvercle de plomb. La grêle tambourine aux vitres de l'étude. Elles ne datent pas d'aujourd'hui, les giboulées. Il y a belles années qu'on entend, comme le chantait « le couplet » :

Tinter sur la vitre sonore
Le gril léger qui rebondit.

N'est-ce pas Virgile qui a écrit ce joli vers :

Tam multa in tectis crepitans salit horrida grando.

Tandis que je vagabonde dans l'espace et le temps, la bourrasque s'est enfuie avec sa pluie, sa neige et sa grêle, et un rayon de soleil se joue sur mon pupitre et semble se rire de moi...

3 Mars. — Conférence de M. Foll... Depuis sa dernière permission, la Division a tenu le secteur de l'Ailette. Durant les premières semaines de tranchée, les Boches se tinrent tranquilles, et nos soldats, de leur côté, ayant à accomplir d'importants travaux de défense, évitèrent de leur chercher affaire, et n'eurent d'autre exploit à enregistrer qu'un petit coup de main sur une péniche qu'on croyait occupée par l'ennemi, coup de main sans résultat : la péniche était vide... Mais cette période de calme relatif ne dura guère. Un beau jour, comme des Boches essayaient de fraterniser, un gâs de Kerlouan ou de Guissény en expédia quelques-uns « ad patres ». Ce fut, dès lors, la guerre à nouveau déclarée, et la lutte redevint active de part et d'autre. Les Boches s'y mirent encore plus furieusement, quand des Américains arrivèrent dans le secteur et prirent part, mêlés à nos soldats, à des coups de mains fréquents et fructueux... En même temps, les combats d'avions se multipliaient, et presque quotidiennement M. Foll eut le spectacle de ces duels aériens, quand il se rendait aux premières lignes pour exercer son ministère ou inhumer les morts de la bataille d'Octobre.

Le jour même où le Général en chef décorait le 19^e et le 118^e, M. Foll reçut l'ordre de demeurer désormais au groupe des brancardiers divisionnaires. Tout le régiment regretta son départ ; bientôt il apparut manifestement qu'en résidant au poste de brancardiers, il lui était impossible de s'acquitter de ses fonctions d'aumônier, et il ne tarda pas à rentrer au 118^e, à la grande joie et pour le plus grand bien des poilus. Nous prions pour que son apostolat y soit de plus en plus fécond.

10 Mars. — Ont été reconnus « bons pour le service armé » : T. Keraudren (ajourné de la classe 18) ; F. Abarnou, H. Derrien, P. Bideau, G. Lespagnol, H. Le Gall, J.-M. Piton, C. Toscer, R. Manuel. — Ajournés : H. Cudennec, L. Rannou, R. Kérénel, M. Messenger, Jos. Morvan, H. Pérennec.

11 Mars. — Hier et aujourd'hui, examens du C. P. S. M. pour les conscrits de la classe 19. Les résultats sont magnifiques, si, avant les épreuves, les craintes furent vives : 13 reçus sur quinze présentés : Piton (339 points), Kérénel (333), Derrien (265), Lespagnol (263), Messenger (259), Le Gall Hipp. (242), Keraudren (240), Thomas (239), Toscer (228), Rannou (228), Abarnou (194), Manuel (189), Pérennec (132). Cela permet d'espérer, pour l'année prochaine, des résultats encore plus brillants.

19 Mars. — Fête de saint Joseph. Nous jouissons d'un temps merveilleux. Le ciel est immuablement bleu. L'atmosphère est douce et tiède, toute parfumée des senteurs des fleurs qui remplissent déjà les arbres et les parterres de notre incomparable jardinier Raymond. Au bord de l'avenue qui domine la vallée du Stéir et... le chemin des vacances, les marronniers, gonflés de sève, laissent couler au bout des branches leurs bourgeons vernis comme des « gouttes de verdure » qui grossissent à vue d'œil. Nulle part, le printemps ne naît avec plus de grâce qu'en notre cher « Saint-Vincent ».

22 Mars. — Les derniers jours du trimestre auront été fertiles en événements sensationnels.

Jeudi 14, match Nord-Sud, dont une plume plus autorisée vous narrera les péripéties.

Avant le match, nous avons assisté à la représentation de la *Passion*, d'Emile Rochard, jouée par la troupe du « Théâtre de l'Evangile ». C'était émouvant, mais cette reconstitution de la vie du Christ est bien pâle auprès de la réalité telle que l'Evangile nous la révèle !...

Après le théâtre, le cinéma. Hier soir, *Christus*, ce « poème iconographique » universellement vanté, a déroulé à nos yeux ravis ses superbes tableaux : la Nativité, le massacre des Innocents, la fuite en Egypte, l'enfance et la vie publique de Jésus, l'entrée triomphale à Jérusalem, la Cène, la Passion, la Mort, la Résurrection. On a célébré « l'art incomparable avec lequel sont composées les scènes, l'harmonie des groupements, le style souverain en toutes choses... l'émotion salutaire et sainte qui s'en dégage ». Il faudrait être bien exigeant pour ne pas souscrire à ces jugements élogieux. Tous, petits et grands, nous avons admiré et applaudi, et tous aussi nous avons convenu que le trimestre ne se pouvait clore plus magnifiquement... L. G.

Baccalauréats, session extraordinaire de Mars.

Quatre conscrits se sont présentés, trois ont été reçus.

Philosophie : Thomas Kéraudren, de Crozon (mention Assez Bien). Il a été proclamé le premier de sa série.

Rhétorique : Charles Toscer, de Saint-Nazaire (mention Assez Bien), et Jean-Marie Piton, de Ploudiry.

CHRONIQUE SPORTIVE

LE MATCH NORD-SUD

(Equipe Sud.)

Guéguen
Mévellec — Caugant
Guilloux — Derrien — Hénaff
Nénez — Coïc — Durand — Le Pape L. — Olier

(Equipe Nord.)

Salaün P. — Floc'hlay — Le Quéau — Billant — Breton
Uguen — Lespagnol — Le Menn
Piton — Jaouen
Sigay

LA PARTIE CHRONOMÉTRÉE

17^h 15. — Des cieux gris et bas. Sous les ormes séculaires du terrain de la Forêt, des torses nus se vêtent de grenat. Chez les Grands, des clans se sont déjà formés : à voix basse, on compare les « teams », on discute les chances de succès. Sur la vallée pèse un lourd et impressionnant silence — le silence avant-coureur des grandes émotions — que rompt seulement, à intervalles réguliers, le sifflet des trains qui là-bas, sur l'autre rive de l'Odé, emportent vers les centres d'instruction nos Alliés d'Outre-Atlantique.

17^h 22. — Les Petits font leur entrée sous la direction de M. Néa. Quelques trots précipités vers les lignes de touche, mais pas un cri : tant on se rend compte, même dans ces cervelles enfantines, que les minutes qui vont s'écouler sont solennelles et grosses de conséquences...

17^h 30. — Un coup de sifflet, bref et impératif comme l'ultimatum d'un cuirassé, déchire l'air, et les avants nordistes ouvrent le « score ». Le hasard leur a conféré l'honneur de porter les couleurs de l'E. S. V. : le pourpoint grenat étoilé d'azur et bordé de noir au col et aux poignets. Le Sud, en compensation,

obtient la pente, et a pour lui le vent : celui-ci, au début de la partie, est un auxiliaire précieux, mais ses caprices obligeront sans tarder les arrières à obliger leurs shoots.

17^h 31. — Immédiatement, les Grenats essayent une combinaison d'inters, déjouée sans effort par Derrien et ses demis. Le demi-centre accroche au passage l'inter-gauche ennemi, lui enlève la balle, et une distribution à gauche permet à Olier et à Le Pape de mener un dribbling très serré, quoique fréquemment gêné par les harcèlements de Lespagnol et de Jaouen...

17^h 40. — Le but nordiste est sérieusement menacé. Sigay, il n'y a qu'un instant, faisait gaillarde figure entre ses bois ; maintenant, il piétine nerveusement ses sept mètres. Sur les lignes de sortie, les arbitres ont mille difficultés à assurer le service d'ordre. Les bustes se penchent en avant, les cous sont tendus, les yeux demeurent fixes, les poitrines sont oppressées, le souffle devient haletant...

17^h 41. — Le Pape a réussi à doubler l'arrière de garde ; il shoote très bas et rentre le premier but. Tels dix moteurs d'aéroplanes trépidant en même temps, les applaudissements ronflent sur toute la ligne, décongestionnant les galeries. Enfin, on respire ; et, joyeux ou déçus, les commentateurs vont leur train...

17^h 42. — Apparition sur le terrain de M. Jaouen et de M. Le Pemp, apportant l'un ses sympathies au Nord, l'autre ses encouragements au Sud...

17^h 43. — La lutte reprend aussitôt, furieuse, acharnée. En trombe, les cinq avants nordistes, bien alignés, se ruent à l'assaut du but ennemi.

17^h 47. — L'ailier-gauche et l'inter-droite exécutent des passes de haute envergure, mais qui n'avancent guère l'action. D'ailleurs, pourquoi Billant n'est-il pas extrême ? Né pour manœuvrer à l'aile, il ne se meut qu'avec peine entre Breton, régulièrement bouclé par Hénaff, et Le Quéau, qui fournit un jeu sobre, en favorisant dans ses distributions — et cela est fatal chez un droitier — ses collègues de gauche.

17^h 48. — La ligne d'attaque nordiste déclanche deux offensives successives. Deux fois les « halves » méridionaux, superbes de souplesse et de résistance, déjouent les entreprises de leurs adversaires.

17^h 49. — Soudain, au troisième assaut, Floch'lay, après un énergique déboulé, parvient à dribbler les différents échelons de la défense ennemie. Déjà, le goal sudiste pâlit sous la barre, et pour dissimuler son trouble, assujettit fiévreusement ses « peaux de chamois ». Un shoot vigoureux va couronner l'audacieuse randonnée, quand un crochet, qui ne rappelle en rien la barre réglementaire, l'empêche de réaliser son but. Un murmure de désapprobation ronronne parmi les spectateurs...

17^h 50. — L'inter-gauche se relève, se ressaisit, et la balle, solidement botée, va se loger au plus profond des filets de Guéguen. — Cette rentrée amène une nouvelle décompression : les applaudissements crépitent, semblables au feu nourri d'une mitrailleuse.

18^h 4. — « Hand » de Durand. Coup franc pour le Nord, pointé par Le Menn. Le ballon est aussitôt repoussé dans le camp adverse.

18^h 15. — L'arbitre consulte son chronomètre et siffle la mi-temps. Résultat : un à un. Sera-ce un match nul ? C'est le point d'interrogation que l'on se pose pendant les trois minutes de détente.

18^h 18. — A la reprise, les Grenats descendent, bousculant les avants et les demis opposés qui le leur rendent avec usure. Mais leurs efforts viennent échouer devant la redoutable défense des méridionaux : le tandem Caugant-Mévellec. — Fanch a retrouvé ses coups de pied des grands jours : à la vue de ses shoots fantastiques, les tout Petits demeurent bouche bée, saisis d'une muette admiration. Il est activement secondé par Caugant, Caugant qui hier encore s'ignorait, et qui s'est subitement révélé dans une récente rencontre. Le match Nord-Sud le classe définitivement parmi les joueurs de marque. Au début de l'action, ses trajectoires sont hésitantes, incertaines. C'est sans doute l'émotion, très légitime, il faut en convenir, de se voir le point de mire de trois cents minois en éveil ; et puis, après, tout, on est excusable de n'avoir pas suivi, comme Jean Moal, les cours de balistique à l'Ecole Spéciale d'Artillerie de Fontainebleau. Mais, au cours de la partie, on verra, chez le « back » sudiste, les paraboles se préciser peu à peu, et les ellipses accentuer leurs courbes.

18^h 30. — Le jeu remonte vers le Nord, conduit par l'aile droite cette fois. Nenez dribble avec vitesse, mais la passe se fait trop attendre. Les demis nordistes, débordés, ne peuvent défendre à Coïc et Durand de combiner dans les dix-huit mètres de Sigay.

18^h 34. — Coïc, emporté par son élan, se trouve nez à nez avec le goal. Dans cette position, il reçoit la balle et se fait siffler pour off-side.

18^h 39. — Un shoot oblique de Olier, dirigé avec précision, est paré par le goal, qui dégage lestement ses bois, et s'attire les bravos des galeries. Piton veut l'imiter, et, oubliant qu'il est arrière, esquisse du bras un arrêt malencontreux. C'est un délit qui ne se répare que par le « penalty ». Décidément, cette partie est féconde en incidents émotionnants. Et au moment où, devant les joueurs rangés sur la ligne des « eighteen yards », le ballon est posé à douze mètres de Jean Sigay, qui apparaît minuscule et grêle dans son cadre de bois, sous le « chupen » bleu des Glaziks, sous la casaque sombre des Bigoudens aussi bien que sous la veste noire des Léonards, les cœurs doivent battre, à coups redoublés, une charge furieuse.....

18^h 40. — Le demi-centre sudiste shoote dans les « bois », et marque un second point pour son équipe. Les méridionaux n'ont pas lieu de se glorifier de ce nouveau but qu'ils enregistrent : « A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire ». Le demi-centre aurait pu faire montre, en cette circonstance, d'une courtoisie, exagérée peut-être ; mais s'il avait poussé la balle en dehors des filets, son geste assurément eût été approuvé. Quoi qu'il en soit, c'était son droit, son droit incontestable, de marquer ; et, le match revêtant aux yeux de tout « Saint-Vincent », sportif ou non sportif, un caractère officiel, on ne saurait lui en faire un grief.

18^h 43. — Pendant quelques instants, le jeu se cristallise au centre. Les sorties succèdent aux sorties. La lassitude est à son comble. Elle a gagné même le « referee » ; il n'a plus sa vue de lynx des premiers quarts d'heure, et deux off-side se produisent coup sur coup, sans que son sifflet se fasse entendre.

18^h 47. — La balle vient choir sur la tête de Derrien, et lui fournit l'occasion d'un « heading » magnifique, qu'il exécute en sautillant, et que la galerie applaudit frénétiquement. Lespagnol, conscient de la baisse que subissent les actions de son équipe, riposte avec véhémence, de la tête également, en se dressant sur la jambe droite. Puis c'est Durand qui expose son chef, en s'exhaussant sur la pointe du pied gauche. Enfin, Louis Le Menn, d'un coup de crâne formidable, parvient à remettre la balle en jeu... Et au profane qui assiste de loin à la partie, cette série de sursauts curieux laisse, sans nul doute, l'impression d'une ronde d'Iroquois en délire, dansant la danse du scalp...

18^h 49. — L'avant-centre sudiste, après avoir « signolé » quelque temps, passe la balle à l'aile gauche. Le bruit d'un shoot foudroyant résonne, et le « meb champion » franchit pour la troisième fois, le but des Grenats. Des salves enthousiastes saluent cet exploit...

18^h 57. — Plusieurs « corners » sont échangés, qui ne donnent pas de résultat ; mais pendant leur exécution, les partisans du Sud et ceux du Nord vivent tour à tour d'angoissantes minutes. Enfin, Billant sert magistralement la balle à Le Menn qui, par un heading d'une facture soignée, transforme l'essai en un but chaleureusement accueilli.

18^h 58. — Chez les Grenats se manifeste un dernier relan d'énergie. Ils veulent — un peutard — égaliser ; leurs efforts n'aboutissent qu'à quelques démonstrations sans gravité sérieuse devant le but sudiste.

19^h 3. — « Time is up ! » Un coup de sifflet prolongé retentit. C'est la fin de la partie. Le Sud l'emporte donc par trois buts contre deux.

19^h 10. — En route pour « Saint-Vincent » ! On regagne allègrement le « home ». Nordistes et Sudistes fusionnent avec une cordialité toute fraternelle. On ne croirait pas à voir la franche gaîté qui règne chez les uns et les autres, qu'ils viennent de combattre avec la dernière énergie, pendant six quarts d'heure, sous des drapeaux différents. Désormais, il n'y a plus d'adversaires : les antagonistes de tout à l'heure sont redevenus les amis de toujours.

L. P.

Nouvelles de partout.

Au front, 3 Mars. — Aujourd'hui, dimanche, je devais dire la messe dans le cantonnement des Américains, que j'ai eu le plaisir d'instruire pendant dix jours en ligne. Ils sont descendus il y a trois jours ; mon bataillon est descendu aussi, ainsi que ma section. Moi seul j'ai dû rester en ligne pour instruire une nouvelle équipe de Sammies qui ne sont pas moins intéressants que les premiers. Je n'ai jamais eu d'élèves plus dociles. Les officiers ne tireront pas une cartouche sans ma permission. Personne ne s'écarte jamais de la position sans

autorisation. Les ordres sont exécutés à la lettre. Rarement, j'ai vu un tel concours de bonnes volontés. Le prêtre trouve aussi chez eux de nombreuses consolations. Ceux qui sont catholiques sont fervents : ils ne comprennent pas un catholique qui ne pratique pas. Tous portent sur eux un Crucifix attaché à un carton, sur lequel est inscrit leur nom avec leur volonté formelle de vivre et de mourir en catholiques. Hier soir, l'un d'eux, sachant que j'étais prêtre, m'aborde et me demande devant ses camarades où et à quelle heure je dirai la messe. En un instant, tous les coreligionnaires étaient avertis. Ce matin tous les catholiques étaient à la messe. Ils ont suivi la messe dans leur beau livre de prières, avec une piété édifiante. J'avais moi-même prévenu deux sections françaises : trois hommes ont répondu à l'appel ! Dites-moi si ce n'est pas affreux. C'est une honte pour nous. C'est à se demander si ces gens ont la Foi ; et dire que, parmi eux, il y a beaucoup de Bretons ! Quelle apostasie ! quelle ingratitude ! Pour moi, c'est là la plus grande peine, la plus grande souffrance de la guerre... Demain, c'est la messe du « Souvenir ». Je serai au milieu de vous.

ATHANASE L'HOSTIS.

En Orient. — Je viens d'achever la lecture du *Bulletin* de Février. Il me semble que je viens de passer une bonne récréation à « Saint-Vincent ». Beaucoup d'amis ont fait comme J. Bescond : ils ont quitté leur secteur de guerre et ils sont venus au collège. Quelle réunion ! Il y a là des aumôniers, des officiers, des sous-officiers, et quelle variété de soldats de terre et de mer ! Hélas ! la réunion fut courte, juste le temps de jeter quelques mots en passant. On aurait voulu rester longtemps avec chacun de ces amis. Ils auraient tant de choses à dire ! Ils ont tout vu : Amérique, Allemagne, Italie, Macédoine... Ils ont habité sous terre, dans les creutes, sur les montagnes, dans la neige, sur des rivières. Qui sera le premier à voler dans les nuages ? Dans les groupes, on remarque celui qui fut le petit Roudaut. C'est aujourd'hui un excellent « sous-officier » ; son ruban de croix de guerre est hérissé d'étoiles d'or et d'argent. Par dessus tous les autres, saurons. Aujourd'hui, la censure veille. J'aurai bientôt répondu adéquatement à votre longue lettre. C'est que, depuis ce matin, le Vardar souffle avec une telle violence que nous avons le bonheur de ne pouvoir pas travailler — un dimanche. Les jardiniers surtout ne peuvent rien faire ; ils ne tiendraient pas debout dans leur jardin. Depuis trois jours, je fais partie de cette équipe. Que n'aurai-je pas fait pendant la guerre ? Depuis trois ans, j'ai été successivement : infirmier de salle, infirmier de visite, secrétaire, dépenier, téléphoniste, terrassier, plâtrier, infirmier-major, et enfin jardinier. (Enfoncé, M. Prigent.) Dans le service militaire il faut être B. P. T. D'ailleurs, j'avais une préparation spéciale à ces emplois divers. Ayant pioché souvent les dictionnaires, je devais savoir manier la pioche. Quelqu'un qui a travaillé le grec peut aussi travailler le sol de la Macédoine. Avant la guerre, je faisais admirer aux élèves les fleurs de la littérature grecque ; dans leur milieu naturel, les fleurs sont bien plus belles ; comme jardinier, enfin, je pourrai à loisir cultiver le jardin des racines grecques. Il faut, d'ailleurs, reconnaître que la guerre fournit bien d'autres occupations plus dures que celles de bêcher quelques plates-bandes ou de ratisser une allée. Et puis, la permission approche. On commence à la souhaiter plus vivement à mesure que l'été approche. Malheureusement, il faudra que les 18 mois d'Orient soient achevés. Et ceci nous mène à la fin de Novembre. Mais la guerre sera peut-être finie avant... Bonjour à tous !

GABRIEL POULIQUEN.

Au front, 24 Mars. — La censure du Corps d'Armée me fait remettre aujourd'hui le petit *Bulletin* de Mars, en m'ordonnant de faire rectifier au plus tôt mon adresse, laquelle ne doit pas porter la désignation du Corps... Depuis ma rentrée de permission, je fais l'instruction des artilleurs du Corps : je leur apprend la lecture au son, la manipulation, l'utilisation des divers appareils de T. S. F... On m'annonce à l'instant ma nomination au grade de caporal et mon départ prochain pour l'intérieur, où je dois coopérer à l'instruction de la classe 19.

La Courade (Charente), 28 Mars. — Depuis hier, je suis installé dans mon nouveau poste, et j'attends l'arrivée des jeunes recrues de la classe 19. Nos chefs ont jugé bon de nous faire un cours élémentaire d'Electricité, dans le genre de celui que naguère je faisais aux élèves de Troisième candidats au Brevet élémentaire. Ce n'est certes pas ce que j'espérais. Je me console à la pensée que les Cours pratiques offriront plus d'intérêt. Tous les modèles d'appareils utilisés

sur le front français sont rassemblés ici. Et comme la T. S. F. est tributaire des différentes branches de la science électrique, j'espère trouver ici une occasion tout à fait inespérée de compléter mes connaissances pratiques en électricité.

CH. LE GARREC.

DE CI DE LA

Yves Nicolas nous annonce qu'il vient d'être nommé sergent. Félicitations.

François Riou a été heureux de voir arriver à son régiment le sergent Bric.

Quoiqu'ils ne soient pas du même bataillon, ils pourront une fois le temps se rencontrer. — Le caporal Andro, à Exissou, dans les Balkans, a vécu pendant l'hiver au milieu de la neige, puis, dans la nuit du 23 au 24 Février a vu son hôpital anéanti par un ouragan d'une violence extraordinaire : tentes, baraques, tout a été enlevé par le vent. Il a fallu travailler activement pour diriger les malades sur Salonique, et maintenant l'hôpital d'Exissou sera à refaire, en attendant qu'il prenne fantaisie au vent du Vardar de le détruire de nouveau. — J.-L. Toulemon, à Cherbourg, ajoute à ses occupations de secrétaire, la charge de sacristain au Cercle des soldats et marins, et peut ainsi rendre service à l'aumônier, qui a déjà trop à faire. — J.-L. Tanneau parle, dans sa dernière lettre, d'un coup de main tenté par l'ennemi dans son secteur. Feu de barrage d'une intensité sans pareille et d'une durée de deux heures. Personne ne pouvait sortir de la sape sans courir à une mort certaine. Cependant, ceux qui étaient en première ligne restèrent fidèles à leur poste, et les assaillants durent se retirer après avoir subi des pertes sensibles, laissant trois prisonniers entre les mains des Français. — Emile Chavet nous prie d'apprendre à ses amis qu'il est parfaitement rétabli, et, de plus, nouvelle qui fera plaisir aussi, qu'il est proposé par ses chefs pour l'Ecole Saint-Cyr. « Bravo, Emile ! » — Joseph Kerdoncuff : « J'ai quitté le D. I. du 2^e bis de Zouaves, le matin de Noël, pour venir en renfort au 35^e régiment d'Infanterie coloniale. Avant le départ, j'ai eu le suprême bonheur de me confesser, de communier et d'entendre la messe de minuit dans une modeste baraque du camp, transformée en chapelle pour la circonstance... Depuis le 27 Décembre, je suis dans un secteur peu mouvementé, juste ce que j'avais rêvé pour mes débuts guerriers. Ici, c'est le calme, le silence, la monotonie absolue : une plaine étroite qui se déroule comme un long ruban entre deux chaînes parallèles de montagnes neigeuses ; des villages accrochés au flanc de la montagne ou, le plus souvent, situés au débouché des ravins qui coupent perpendiculairement les chaînes. Au loin, émergeant du brouillard, se dressent, fins comme des aiguilles, les minarets blanchâtres de M... Le silence n'est troublé que par les cris des corbeaux, des chouettes et surtout des oies sauvages qui, matin et soir, passent au-dessus de nos têtes en longues files toujours disposées dans le même ordre géométrique. »

Jean Le Moal : « Ce n'est plus du fond d'une sape que je vous écris : c'est du fond d'une cave. Adieu la vie des bois : je me suis fait citadin, et citadin d'une grande cité. Quelqu'un a parlé, je crois, de « vaste désert d'hommes » ; on pourrait dire de cette ville que c'est « un immense désert de maisons ». Quelques « bleu-horizons » ça et là ; quelques très rares civils, pour la plupart vieillards obstinés à mourir chez eux, et c'est tout... Nous jouissons ici de tout le confort moderne. Je viens même de faire descendre un piano à notre popote et je tâche de me rappeler les bons principes de M. Mayet. Seulement, je n'assure pas que ce piano soit accordé. Mais enfin, c'est un piano. Un piano à la guerre, quel luxe ! » — Guillaume Tirilly : « Je suis à Rennes depuis quelques jours. Ici, c'est un centre de Neurologie ; on me traite à l'électricité, en plus, je fais de la mécanothérapie, de la gymnastique ; je ne perds pas mon temps. » — M. Jaffrès : « L'instruction est terminée, du moins celle des récupérés ; les lycéens auxquels je donnais des leçons de gymnastique (une surprise de la guerre) sont en vacances, de sorte que je puis goûter un peu de repos. J'aurais voulu faire comme ces derniers, et revoir « Saint-Vincent » au plus vite. Hélas ! on veut que j'aie fait un stage de quatre jours au centre d'éducation physique de Nort-sur-Erdre, et la permission est remise à plus tard. » — M. Bescond : « Bord. En mer, le 6 Février 1918. Voilà deux mois jour pour jour, depuis que je vous ai écrit... Le 7 Décembre nous sommes arrivés à New-York. Il n'y a rien d'extraordinaire, en dehors des maisons qu'on appelle gratte-ciels... Nous sommes en route pour la Havane, et pour la Jamaïque. Après ce sera Fort-de-France. Après avoir souffert du froid à New-York, nous allons souffrir de la chaleur. En ce moment

déjà, le long des côtes de la Floride, nous avons une température de + 20°. La campagne est intéressante ; mais ce qui nous manque, ce sont des nouvelles de France. Depuis notre départ, nous n'avons reçu qu'un courrier, qui m'a apporté quatre lettres... Je vous laisse, je sue à grosses gouttes. *Kenavo !* Ne m'oubliez pas dans vos prières. Rappelez-moi au bon souvenir de mes anciens maîtres et condisciples. » — *F. Frabolot* : « Je reviens de permission. Je n'ai pu, à mon grand regret, passer par « Saint-Vincent ». La Sainte Vierge en est la cause. Cela vous étonne ? Ecoutez. Je n'ai passé que cinq jours à Pleyben ; tout le reste de ma permission je l'ai passé à Lourdes. Je reviens ravi de mon pèlerinage et me promets d'y retourner à ma prochaine permission, ne serait-ce que pour 24 heures. A la Grotte j'ai pensé à vous et à tout « Saint-Vincent »... A Pleyben, j'ai trouvé Pierre Le Grannec, extrêmement fatigué... Il réclame de tous côtés des prières ; aussi vous seriez bien aimable de le recommander aux amis dans le prochain *Bulletin*. » — En même temps que cette lettre, nous recevions une autre du père de *Pierre Le Grannec* : « Jusqu'à ces derniers temps, le pauvre *Pierre* espérait bien monter une fois encore jusqu'à « Saint-Vincent » avant la fin de l'hiver. Mais depuis quelques jours, il s'est bien affaibli, et il craint de ne pouvoir faire ce pieux pèlerinage qui lui tenait tant au cœur. C'est pourquoi il me prie de vous demander de vouloir bien le recommander aux prières de la Congrégation de la Sainte Vierge. » Nous sommes heureux de rassurer les amis du cher malade. Il va mieux, beaucoup mieux. Il a même fait son « pieux pèlerinage » à « Saint-Vincent ».

François Le Niger : « Après avoir passé tout l'hiver dans la neige, l'eau et la boue, je suis enfin descendu au repos. Nous sommes cantonnés dans des baraquements en planches, au milieu d'un bois de sapin, à une douzaine de kilomètres des lignes. On y dort bien tranquillement sur une bonne paille, et l'on ne craint guère la visite inopportune des Boches, ni de leurs obus. Ci-joint ma cotisation pour la « Messe du Souvenir », que M. L'Hostis a eu l'heureuse inspiration d'instituer en l'honneur de nos chers morts et pour le plus grand réconfort de tous les membres de la grande famille de « Saint-Vincent » qui, sur les divers fronts de guerre, continuent à souffrir et à combattre vaillamment ».

L. Boulic : « Mes souhaits de bonne année vous arriveront bien tardivement ; agréés-les néanmoins. Ils ont été déposés à la Crèche, car j'ai eu la faveur inespérée de célébrer « Christmas », à Bethléem. J'ai pu assister là-bas à la réception du haut commissaire Picot, à l'office de nuit, et dire mes trois messes à la Grotte, et l'une d'elles à l'autel même de la Crèche. J'ai pensé aux amis et prié pour eux ; « Saint-Vincent » n'a pas été oublié ». — *Jean Nicolas*, de Lannilis : « J'ai reçu, hier, le *Bulletin* de « Saint-Vincent ». Sa lecture me fait toujours grand plaisir. J'ai remarqué encore la « Messe du Souvenir ». Désireux d'y participer comme tous ceux de « Saint-Vincent », je veux vous apporter ma cotisation. Je tâcherai de vous transmettre mes petites économies de temps en temps, car elles me produiront ainsi bien plus d'intérêts qu'en les plaçant ailleurs ».

Adresses nouvelles. — Changements d'adresses.

Jaffrès S., sous-officier, 42^e d'Artillerie, P. H. R., Pontivy ;
Kerbol P., aspirant, 124^e d'Infanterie, 2^e Cie, secteur 38 ;
Kerdoncuff J., 35^e R. I. C., 17^e Cie, secteur 514 ;
Lapous F., 131^e, 25^e Cie, à Vermenton (Yonne) ;
Le Dréau J., aspirant au 203^e, 13^e Cie, secteur 112 ;
Le Gall Emm., dépôt principal essence, P. n° 7, secteur 226 ;
Le Garrec Ch., caporal au 8^e Génie, T. S. F., la Courade, par la Couronne (Charente) ;
Le Merdy L., 138^e R. I. T., 8^e Cie, secteur 101 ;
Léon F., G. B. D. n° 2, secteur 137 ;
Maguet J.-P., centre de réforme, Nantes ;
Nicolas Y., sergent au 116^e, 7^e Cie, secteur 221 ;
Tirilly G., hôpital 4, salle 4, Rennes.



2 Mai 1918.

Bien chers Amis,

La barrière infranchissable dont parlait le dernier *Bulletin* a été levée, et les lettres du front nous arrivent encore régulièrement. La plupart d'entre vous ont été engagés dans la « grande bataille » et s'en sont tirés sains et saufs. Quelques-uns n'ont pas écrit. Pas de nouvelles, bonnes nouvelles : Dieu veuille que le dicton soit vrai une fois de plus ! Seuls entre tous *F. Frabolot* et *J. Le Dréau* ont été blessés, assez grièvement, mais, Dieu merci, pas mortellement. Si c'est là toute la quote-part de « Saint-Vincent » dans la rangon des glorieux combats qui ont rempli les mois de Mars et d'Avril, nous avons bien lieu de remercier la divine Providence.

F. Frabolot nous a écrit de Beauvais, où il se trouve en traitement : « Blessé au thorax. Mais suis sauf. Me recommande à vos prières. »

J. Le Dréau ne pouvant écrire lui-même, c'est l'aumônier, M. l'abbé Huc, qui nous a appris la mauvaise nouvelle : « L'aspirant *J. Le Dréau*, venu récemment dans l'un de nos régiments, a été blessé cette nuit (17-18 Avril). Je veux bien espérer que le bon Dieu vous le conservera. »

Vous demanderez avec nous au bon Dieu pour eux un prompt et parfait rétablissement.

Journées du Souvenir.

2^e journée de Mai : **Mardi 28** (jour du pèlerinage à Ty-Mam-Doue).
 1^{re} journée de Juin : **Lundi 10**.

Pour le « Bulletin ».

Nous n'irons pas jusqu'à vous chanter, avec A. Hénaff, de douce et joyeuse mémoire :

« N'en jetez plus, c' n'est pas la peine... »

Mais vous méritez déjà un grand merci, et nous vous l'envoyons de bon cœur, malgré les... aménités dont quelques-uns d'entre vous ont enveloppé leur billet ou leur mandat. « Est-ce que vous perdez la tête ? laissez mourir le *Bulletin* ? » « A quoi pensez-vous ? il faut, il faut absolument qu'il vive. » — « Pas de blagues ! il faut que le petit *Bulletin* vive et vive comme il a vécu ; surtout, qu'il ne sente pas la misère, et qu'il garde jusqu'à la fin sa bonne mine, je veux dire ses huit pages. *Intelligenti pauca*, nous dis-tu : c'est compris. *Intelligenti pauca*, à toi-même. » — « Il faut que le *Bulletin* tienne jusqu'au bout. Nous tenons bien, nous autres. Et je puis vous certifier qu'à certaines heures c'est plutôt dur. Je crois bien que tous les lecteurs penseront comme moi et n'hésiteront pas à verser une partie de leur « pécule » pour assurer la vie de leur visiteur mensuel. Pour qui nous prenez-vous ?... »

Entendu, entendu, il vivra. Mais, en grâce, ne vous fâchez pas si fort. Si vous en avez contre l'Administration, que ne faites-vous comme cet ancien maître d'étude qui signe *Jean B.*, caporal brancardier au 298^e de ligne, et qui a adressé sa lettre au *Bulletin* lui-même : « Cher petit *Bulletin* de « Saint-Vincent ». Tu m'as procuré de bien douces minutes. Veuille donc accepter, avec mes remerciements, ce modeste billet ; et viens fidèlement, chaque mois, m'aider à me souvenir des vivants et des morts. Ton bien reconnaissant. »

Souscriptions et Abonnements.

— 1^{re} liste : M. le Supérieur, M. Mayet, M. Donnart, M. l'Econome, M. L. Jaouen, M. Gaonac'h, M. Rosec, M. Le Pemp, M. Conseil, M. Boézennec, M. Néa, M. Goachet, M. Labbé, M. I. Jaouen, M. Bossus, M. Foll, M. L'Hostis, M. Prigent, M. Cadiou, M. Pape, M. Abgrall, doyen du Chapitre, M. Abguiller, vicaire à Saint-Joseph du Pilier-Rouge, M. Jean Bréneol, M. J.-M. Le Corre, C. O. A. Brest, M. F. Le Roux, lieutenant au 300^e Territorial, MM. P. Le Grannec, P. Kerboul, J.-L. Toulemont, Jean-Le Roy, J. Cornic, J. Guilcher, F. Quinquis, Michel Ménez, J. Le Dœuff, H. Madéo, Prosper Salaün, G. Méar, J. Lamballe, C. Larnicol, F. Riou, Y. Jain, L. Thomas, A. Poupon, J. Le Daré, H. Perrot, F. Corre, J. Corbin, J. Guillou, M. et Mme Fichoux, M. A. Le Roy, chanoine, M. Breton, supérieur de N.-D. de Bon-Secours, M. Y. Perrot, secrétaire de l'Evêché, M. Bodénès, M. Le Guern, M. Le Thiec, M. et Mme J. Salaün (Bohars), M. D'Hervais (Lennon), M. A. Hervé, M. G. Pouliquen, M. F. Suignard, M. Andro, M. Lozac'hmeur, R. P. Trébaol, M. Gourvennec.

Citations.

✕ Joseph Cadiou, lieutenant au 19^e d'Infanterie : « Officier de haute valeur morale. Au cours des combats du 24 au 28 Mars, s'est rendu sous le feu aux endroits les plus exposés pour porter les ordres, donnant à tous l'exemple de l'abnégation et du mépris du danger. » — (Ordre du Corps d'Armée.)

✕ Pelliet Corentin, brigadier au 35^e d'Artillerie : « Très bon brigadier qui a toujours fait preuve de courage et d'énergie, notamment à l'attaque de la Malmaison et au cours des opérations du 26 Mars au 4 Avril 1918, où il a assuré la liaison entre la batterie et le commandant du groupe, sous le bombardement. » — (Ordre de la Brigade.)

Pierre Kerboul, aspirant au 124^e d'Infanterie : 1^{re} Citation : « Le 28 Décembre 1917, sous un violent bombardement par obus toxiques, a, par son initiative personnelle, sauvé la vie à plusieurs hommes placés sous ses ordres. » — (Ordre du Régiment.)

2^e Citation : « Chef de section, très brave, agissant avec calme et sang-froid, sachant très bien conduire ses hommes et leur donnant l'exemple par son attitude courageuse et résolue. Le 10 et le 11 Avril 1918, sa tranchée étant soumise à un violent bombardement, n'a cessé de parcourir sa ligne et ses postes avancés ; attaqué deux fois par un ennemi très supérieur en nombre, a réussi bravement à le repousser. » — (Ordre de la Brigade.)

Nouvelles de la Maison.

AU JOUR LE JOUR

17 Avril. — Le monde est ainsi fait, loi suprême et funeste,
Comme l'ombre d'un songe, au bout de peu d'instant,
Ce qui charme s'en va...

Ainsi pourrions-nous dire, en songeant aux vacances de Pâques, hier achevées. Nous ne voudrions pas qu'on nous accusât de partager le pessimisme, la lâcheté et la désespérance du poète. Et cependant nous croyons pouvoir ajouter avec lui :

Ce qui peine nous reste.

Car ce qui nous peine en ce moment, ce n'est point la vie monotone du collège, c'est l'horreur d'une guerre chaque jour plus violente et plus meurtrière. Et cette peine-là a pénétré, jusqu'à les attrister, les heures les plus joyeuses et les plus douces de nos vacances. En ces jours terribles où la bataille a été menée avec un acharnement inouï, nous avons, jour par jour, suivi le cours des événements, l'âme angoissée aux heures critiques, mais se raidissant toujours dans sa foi inébranlable en la victoire de nos armes, apportant en aide à nos soldats nos pleines gerbes de prières !...

Nous avons trouvé le jardin fleuri et les arbres déjà parés de feuillages touffus ; même les marronniers portaient, se détachant sur la verdure sombre de leurs rameaux, de grandes fleurs blanches.

Hier soir, nous eûmes la surprise de voir se glisser dans les bandes, où le jeu déjà reprenait avec ardeur, de petits bonshommes inconnus. C'étaient de pauvres réfugiés des régions envahies, auxquels le Centre de Réforme donne l'hospitalité pour quelques jours, en attendant qu'ils soient répartis dans les

communes du Finistère. Nous apercevons aux fenêtres leurs parents, le visage douloureux, frissonnant encore au souvenir des horreurs entrevues, des incendies et des obus ravageant leur pays natal. Puissent-ils bientôt revoir leurs villes ou leurs villages dévastés, hélas !

20 Avril. — Vous avez appris le départ de la classe 19. Par un mouvement instinctif, nous recherchons encore en classe, en récréation, partout, ceux qui ne sont plus là et dont nous regrettons le départ. Le *Bulletin* vous donnera leurs adresses. Thomas Keraudren, Jean-Marie Piton, Hippolyte Le Gall, mobilisés au 118^e, sont venus dès qu'ils ont su exécuter correctement (« potablement », disait l'un de leurs chefs) le salut militaire, nous faire une visite, qui d'ailleurs se renouvelle.

Le vide que leur départ a laissé dans les « cadres » de la Maison a été vite comblé. M. le Supérieur a nommé présidents : P. Le Roy, F. Mévellec et M. Hervé. Si dans la carrière ils ne trouvent pas la poussière de leurs prédécesseurs, ils y trouveront, à coup sûr, la trace de leurs vertus.

25 Avril. — Grande nouvelle : nous sommes en guerre ! Les petits le savent depuis midi. Nous avons la ration de pain. La menace s'est enfin réalisée. Depuis la rentrée, les mots alarmants — je n'ose pas dire « alarmistes » — circulaient de groupe en groupe : « Restrictions ! Carte de pain ! Carte d'Alimentation ! Jours sans viande ! Etc., etc. » Certains défaitistes précoces — excusez-les, ils ignorent l'affaire du *Bonnet Rouge* — hochent la tête et sont persuadés que la France est perdue : le nerf de la guerre, pour eux, ce n'est ni l'argent ni autre chose : c'est le pain. Quelques-uns, gourmands éhontés, s'acharnent à se convaincre qu'ils seront bientôt acculés... au suicide !!! Les autres, et c'est la majorité — que dis-je ? la presque totalité — acceptent de bon cœur les sacrifices imposés par les circonstances, et trouvent que, malgré tout, la vie à « Saint-Vincent » vaut la peine d'être vécue.

L. G.

Les « Samedis » de M. Prigent.

LA PRÉSENCE DE DIEU

Ce soir, libre, seul, vers 6 heures, j'ai monté sur ma péniche. Devant moi, au loin, le soleil baisse et va disparaître derrière un monticule, rougissant la Meuse, qui coule à mes pieds. Et par delà la colline, je me transportai en Bretagne, jusqu'à Quimper, où souvent je contemplai le soleil disparaissant derrière la route de Douarnenez. En arrière le canon tonne, aux Eparges, et à ma droite du côté de V., le calme des mois d'hiver, hélas ! a cessé. Au-dessus de moi, par extraordinaire, pas d'avions ; tout auprès, le silence le plus complet. Présent en esprit parmi vous, et quand je dis vous, je songe autant aux anciens qu'à vous que le Collège garde encore, j'ai récité quelques parties du bréviaire pour tout « Saint-Vincent », que Dieu veuille bénir et dans les présents, et dans les absents, et dans ceux-là qui sont morts à la bataille.

Puis, je suis descendu dans ma cabine, l'âme pleine de « Saint-Vincent », et instinctivement j'ai pris la plume et rédigé la lettre, que j'avais d'ailleurs promise depuis longtemps. Et ce soir, je m'adresserai directement à la maison toute entière, présente et passée : à vous, trop jeunes encore pour vous en aller sur le front, je préciserai ce que je vous suggérerai un soir de permission, et à vos anciens, officiers ou soldats, je redirai ce que je leur répétais durant leur Première, aux bons vieux temps où nous étions réunis dans la paix et l'amour de Dieu, et que ces temps-là nous reviennent bientôt !

Je vous parlerai du sujet le plus général et pourtant le plus pratique, « qu'il faut que nous vivions avec le bon Dieu ou avec N. S. J.-C. ». Et je dis Dieu ou N. S., car vous savez que lorsque je vous entretenais de Dieu, c'était de N. S. que je vous parlais : N. S. est plus accessible, et puis il est plus sensible à notre cœur, et il n'y a rien de vrai comme l'amour.

Vivre avec Dieu, pourquoi ? Parce que c'est la vie surnaturelle à laquelle tous les fidèles sont appelés, et parce que, prêtres aujourd'hui ou demain, nous sommes tenus, à un titre particulier, à la vie intérieure. A tous les fidèles N. S. demande qu'ils demeurent avec Lui ; à nous il s'adresse en termes plus intimes : « Vous êtes mes amis, vous que j'ai choisis : nous vivrons désormais unis, liés et enchaînés ensemble, pour la vie et au delà » ; et nous lui répondons : « Vous êtes, Seigneur, le seul héritage que je recherche, et je suis tout vôtre, à jamais. »

Et qu'est-ce que vivre avec Dieu ? Ce n'est pas évidemment avoir la pensée

actuelle et continue de Dieu — ce qui est impossible même dans notre vie normale, et à plus forte raison dans les camps et sur les champs de bataille — c'est avoir l'idée de Dieu si profondément entrée et enracinée dans l'âme, dans l'intelligence et dans le cœur, tellement que cette idée se présente à nous fréquemment, matin et soir, avant tout acte tant soit peu important, et plusieurs fois dans la journée ; c'est avoir Dieu lié à son âme si étroitement et si fortement que nous le retrouvions n'importe où et n'importe quand, en arrière ou au front, dans le calme et dans les moments d'activité et de mouvement, tellement que nous puissions nous recueillir, c'est-à-dire nous placer face à Lui à tout moment et en toutes circonstances ; c'est avoir l'âme pleine de Dieu tellement qu'au premier mouvement, au premier désir qu'il condamne, nous l'entendions nous dire : « Détourne tes regards de ce qui est bas et élève-les vers les hauteurs où je suis » ; tellement que, si les tentations persistent, nous le sentions à nos côtés nous assistant et nous fortifiant dans la lutte, de sorte que nous demeurions toujours les vainqueurs ; c'est trouver constamment le bon Dieu près de nous, et en nous, et le sentir en nous comme l'ami à qui nous attachons, l'idéal à atteindre, en même temps que la force qui nous soutient dans la montée vers l'idéal.

Et que Dieu ne soit pas pour nous quelque chose d'abstrait comme une idée philosophique, non pas quelque chose que nous considérons dans le lointain — dans ce cas, Dieu n'aurait pas sur nos mouvements et sur nos actes l'influence qu'il est nécessaire qu'il ait —, il sera, je le répète, à nos côtés et en plein dans notre âme, et il sera réellement et véritablement vivant, avec qui nous nous entretenons, quoique nous ne le voyions pas, parce que nous sommes convaincus d'une conviction où entre l'âme entière qu'il est là, à qui nous nous attachons, pour qui nous travaillons, afin que son plaisir, qui est d'ailleurs notre bien, soit réalisé en nous. Et voilà pourquoi c'était de Jésus, Notre Seigneur, que je vous parlais sans cesse, parce que plus facilement nous nous le représentons véritablement vivant avec nous et plus fortement nous nous attachons à Lui.

Vous me direz que je vous propose la perfection et que cette perfection est irréalisable pour nous. Je vous répondrai que la perfection ne sera atteinte qu'au Ciel, mais il faut que nous y tendions, et que nous ayons, dans une mesure que nous agrandissons sans cesse, la vie intérieure dont je vous entretiens. Si non, notre âme est vide de Dieu, et une âme vide du bon Dieu est le contraire d'une âme sacerdotale ; rien n'y vibre, rien n'y tressaille, lorsqu'il est question de Dieu ; si non, la prière et la messe même sont des actes externes dont l'âme est absente, alors que, dans ces moments, il faut que notre âme se soit jetée dans le bon Dieu ; si oui, au contraire, comme notre prière sera chaude, combien grand sera l'élan de notre âme au service du bon Dieu !

Il est inutile que j'ajoute que la vie intérieure n'empêche pas les travaux extérieurs, pas même l'action guerrière, même en pleine mêlée : au contraire. Je sais qu'à la guerre il nous sera parfois plus difficile de nous maintenir unis à Dieu : nous y arriverons pourtant, si nous gardons notre bonne volonté.

Comment former, entretenir et développer cette vie ? Je ne vous parlerai pas de la communion. Je sais que tout « Saint-Vincent » affectionne l'Eucharistie et que nous communions chaque fois que nous le pouvons : nous y puiserons des grâces de choix pour notre vie surnaturelle. Je me contenterai, ce soir, de vous rappeler brièvement trois points.

Nous réfléchissons, nous nous pénétrons, surtout à l'occasion des fêtes de l'Eglise, même lorsque nous ne pouvons les célébrer, du sens des mystères que nous fêtons. Que ce soit à la Passion, à Pâques, à Noël, nous nous représenterons N. S. à Bethléem, sur le Calvaire, sortant du tombeau, et nous remplissons notre âme, et notre imagination aussi, de N. S., notre Dieu, venu du Ciel, souffrant et triomphant pour nous, afin que nous aussi, par-dessus la mort, nous allions avec lui dans le Ciel.

Et puis, je reviens encore sur ce que je vous ai souvent répété : lisons et relisons notre Evangile. Nous ne connaissons jamais assez N. S. J.-C., c'est par l'Evangile, lu et relu, que nous le comprendrons davantage, et que, le comprenant, nous nous attacherons plus solidement à Lui.

Enfin, prions. La prière est difficile en ligne, dans les tranchées, surtout, que désormais, le printemps venu, le front va reprendre plus d'activité que jamais. Je ne demande pas que nous prions à des intervalles réguliers, ni longuement, mais seulement que nous prions bien, c'est-à-dire en nous plaçant sérieusement face au bon Dieu, et lui disant : « Je vous crois réellement présent

avec moi : à vous l'affection entière de mon âme : il est en moi des faiblesses, nombreuses ; par votre grâce elles diminueront. » La prière ainsi faite, même rare, même courte, même réduite parfois à des pensées jaculatoires, fera que la pensée de Notre Seigneur descendra et s'enracinera sans cesse plus profondément dans notre âme, ce à quoi il faut aboutir et ce pourquoi (je n'écarte pas les autres buts) il est nécessaire que nous soyons fidèles à la prière.

Voilà, mes chers Amis, une lettre déjà longue. Je voulais vous rappeler des pensées qu'autrefois je vous ai exprimées souvent. Ma lettre fera revivre en vous les bons souvenirs de jadis, et sera aussi l'occasion pour vous, pour vous et pour moi, de nous unir plus étroitement dans nos prières, sans oublier les amis, tombés au champ d'honneur, qui ont paru devant Dieu, auprès desquels, dans le Ciel, nous nous retrouverons tous pour toujours.

Votre tout dévoué en N. S.

YVES PRIGENT.

Nouvelles de partout.

J'aurais bien quelques détails à vous donner sur la vie que nous avons menée ces dernières semaines, mais je crains dame Anastasie au long nez (ce qui n'est rien !) et aux grands ciseaux. Me permettrait-elle de dire que nous avons été arrachés brusquement aux délices du repos pour être transportés en auto-camions sur la ligne qui menaçait de crever ? Que l'arrivée des « Brezonneks », si elle n'a pas arrêté net l'avance boche, l'a au moins retardée et endiguée. Je vous passerai bien les notes que j'ai écrites au jour le jour : je craindrais d'écoper de trente jours d'arrêts de rigueur, ce qui ferait très mal dans le tableau....

Après la bataille, j'ai eu grand plaisir à retrouver intacts l'abbé Foll, qui a connu de fortes émotions, l'abbé Cadiou, toujours aussi calme, l'ami Pelliet, que j'ai rencontré deux fois pendant l'action, à la recherche de position pour sa batterie, les frères Séité, aussi souriants après qu'avant. Tout s'est passé, somme toute, aussi bien que possible. La Division a eu, d'ailleurs, une citation au Corps d'Armée. Pelliet a sa citation à la Brigade (Henri Lérans et J. Lamballe seront fiers de leur compatriote). M. Foll pourrait bien aussi avoir une citation de plus... J'ai eu le plaisir de rencontrer, au C. I. D., le petit Le Ber. Pourquoi tous les « grenats » ne viennent-ils pas chez nous ?

H. BOSSUS.

21 Avril 1918. — Les circonstances viennent de transformer d'une manière absolue ma pauvre vie d'interprète franco-anglais. Chassé d'Estaires par l'invasion germanique, j'erre, depuis bientôt quinze jours, sur tous les chemins des Flandres, attendant qu'on me donne un poste plus fixe... Hier, j'ai été chargé d'aller assister, comme agent de liaison, à la relève par des Australiens, d'un régiment de Chasseurs français. Cela m'a permis de passer par toutes les émotions qu'on peut ressentir, lorsqu'on entend siffler de tous côtés autour de soi des obus de toutes sortes et de tous calibres, dont le moindre suffirait pour vous envoyer *ad patres*. Je vous avoue qu'on s'y habitue assez facilement. Mais les spectacles que l'on voit dans ces régions, naguère si prospères et maintenant si dévastées, vous arrachent des larmes des yeux.

G.-M. TRÉBAOL.

14 Avril 1918. — Je vous avais annoncé mon arrivée en permission vers Pâques, mais les circonstances en ont décidé autrement.

Le 20 Mars, nous arrivions dans la région parisienne pour jouir d'un repos que trois longs mois de tranchées nous rendaient encore plus agréable. Le 22, bruits de départ, et le 23, dès 6 heures du matin, des autobus nous transportaient dans la région de N... R... où la 5^{me} Armée anglaise ne pouvait plus tenir et se repliait à marches forcées. Dans la journée du 24, nous débarquions près de R., et le 25 au matin, nous allions au secours des Britanniques en prenant place dans leurs rangs, pour la contre-attaque sur la ville et la station de N.

Le combat fut de courte durée : l'ennemi arrivait en masse, notre artillerie n'était pas encore en place, et, malgré une résistance magnifique des troupes franco-anglaises, il fallut se replier sous le feu des mitrailleuses et des canons ennemis.

Les combats se succédèrent avec acharnement dans les journées du 26 et du 27. Les Allemands avaient pour eux le nombre, qui leur permettait la manœuvre. Multipliant les attaques de flanc, et menaçant de nous tourner à droite et à gauche, ils nous forçaient à leur céder du terrain. D'ailleurs, notre Division, épuisée par un long voyage en camions-autos, brusquement enlevée sans avoir

au le temps de se ravitailler en munitions ni en vivres, ne sentant personne derrière elle, était mal en point pour résister à cette ruée phénoménale. Néanmoins, il fallait tenir, barrer la route de M., que l'ennemi voulait à tout prix permettre aux renforts d'arriver.

La Division a tenu, et magnifiquement. Les territoriaux ont pris place près des jeunes régiments, et ce n'est que sous la poussée d'un ennemi très supérieur en nombre que nous avons cédé pas à pas le terrain.

Le 26 et le 27 Corps arrivaient au secours de la Division aux abois. Quarante-huit heures plus tôt, ils auraient sauvé la situation et nous auraient permis de tenir sur nos anciennes positions françaises de R., que nous avions dû céder faute d'effectifs.

Le 27 au soir, nous nous battions dans M. ; mais les Divisions allemandes arrivaient toujours, fraîches et nombreuses. Les renforts, qui nous vinrent malheureusement trop tard, nous permirent de stabiliser la situation, et aujourd'hui encore on se bat sur les positions que nous tenions le 27 au soir.

Je ne vous raconterai pas ce que j'ai vu de beau, en même temps que de terrible, pendant ces journées fameuses qui m'ont rappelé les moments les plus dramatiques de 1914. Malgré la fatigue extrême, les privations, nos troupes ont été magnifiques. Pendant huit jours, il a fallu endiguer le flot envahisseur ; mais à partir du 27, les renforts nous arrivaient, nous nous sentions plus forts, et aujourd'hui encore l'ennemi essaye, mais en vain, de percer la muraille dont nous avons jeté les fondements.

La lutte s'est portée vers le Nord désormais. D'ailleurs, ici ils ne passeront pas, et n'eût été la grande surprise qui a suivi la percée ennemie, le manque total de réserves anglaises dans cette région, le retard de nos propres renforts, les Allemands ne seraient pas aujourd'hui à M.

Malgré le recul, ne croyez pas à notre faillite. Les petits gâs de la classe 18 ont remplacé les aînés disparus et le régiment est encore prêt pour un nouveau travail.

Je sais qu'à « Saint-Vincent » on prie beaucoup pour les maîtres absents. Merci, et que ces prières redoublent dans les circonstances critiques que nous vivons.

J. CADIOU.

DE CI DE LA

J.-C. Cornec : « Retour de permission, j'ai eu la chance de trouver mon régiment au repos. Ma Division a relevé, avant-hier, la Division de M. Bossus. Mon régiment a relevé celui de M. Foll. En cela je n'ai pas eu de chance : je n'ai pu voir ni l'un ni l'autre... Je suis bien peiné de la mort de Pierre Le Meur ; je me joins à vous pour prier pour le repos de son âme. » — M. Derven : « Le Bulletin m'est parvenu hier. Quelle joie il nous apporte ! C'est qu'il vient de la Maison, car « Saint-Vincent » est bien notre Maison, n'est-ce pas ?... Nous sommes à présent en réserve. Ma compagnie est occupée en ce moment à abattre une forêt pour faire des piquets à fils de fer et des camouflages pour les routes. Le travail n'est pas trop pénible et on s'habitue vite à la cognée. Nous avons ici avec nous un bataillon d'Italiens, occupés comme nous à des travaux. A juger ces soldats — il faut dire que la plupart sont des récupérés — l'armée Cadorna est loin de valoir l'armée Pétain. Nous nous entendons très bien. Pour le moment, c'est l'essentiel. » — C. Pellet : « M. Bossus est venu nous rendre visite à M... Il nous a fait l'honneur de dîner avec nous ; notre cuisinier s'est trouvé très heureux de recevoir de M. l'Aumônier des félicitations pour sa bonne cuisine. Dans l'après-midi, nous sommes allés chercher J.-L. Gourmelen, que nous croyions être à proximité. C'est la troisième fois qu'il nous arrive de le manquer. Aujourd'hui, activité d'artillerie. Vont-ils enfin déclancher leur fameuse offensive ? Nous les attendons de pied ferme : nous sommes prêts. » — Y. Le Toux : « Je suis rentré de permission cette fois tout triste et tout abattu. Quelques bonnes parties de foot-ball ont eu raison du cafard, et à présent tout marche bien encore. » — L. Guéguénat : « Je viens de passer deux mois dans un sécteur qui, depuis quelque temps, jouit d'un calme constant. Mais voilà qu'il s'agit à son tour, avec la presque totalité du front. L'ennemi, avide de renseignements, ne cesse de répéter ses opérations de sondage, exécutant coup de main sur coup de main. Mais ses tentatives aboutissent toutes, à peu près, à de lourdes pertes pour lui. Il n'y a que ses gaz qui soient terribles. Heureusement, nous sommes pourvus d'excellents masques, qui ont une durée de résistance de 30 heures.

J'ai eu, dernièrement, le plaisir de retrouver un ami de « Saint-Vincent » : J. Sellin. C'est dans la neige, tout près du Guebwiller, que nous nous sommes rencontrés et que nous nous sommes entretenus du cher « Saint-Vincent ». Je reprends les tranchées, demain matin, plein d'entrain et de confiance. » — F. Léon : « Je suis un bon client de votre huitième page. Encore un changement d'adresse... Après avoir fait fonction de maître-doucheur pendant quelques jours, me voici téléphoniste. C'est encore un filon. Mais il y a un autre que j'attends : celui de redevenir vicaire à Saint-Pol. » — Thivisau Le Berre : « Merci pour le Bulletin. Il me distrairait toujours agréablement de la vie oisive et monotone que je mène depuis trop longtemps. » — J.-L. D'Hervé : « Je viens de passer une bonne et agréable permission au Prieuré de Binson. Là, aux pieds de Jésus et de Marie, au milieu des confrères, j'ai oublié un instant que j'étais militaire... J'ai rejoint le 15^e Tirailleurs, mais je compte passer bientôt au 4^e Zouaves, où je trouverai ce qui me manque ici : les sacrements et la messe. Le bataillon est en réserve, et exécute des travaux en attendant d'aller relever les camarades en première ligne. Ce sera la première fois que les Boudjadis qui sont ici avec nous entreront en contact avec l'ennemi. »

Jean Le Dréau nous écrivait joyeusement d'Italie, la veille de son retour sur le front français : « Depuis que j'ai quitté Brignoles, je suis en continuel déménagement. J'ai fini par venir m'échouer sur les bords du lac de Garde, où mon régiment est au repos jusqu'à.....??? On se croirait sur la Côte d'Azur. Il fait un temps splendide, jamais de nuages, jamais de pluie. Tout le long de la côte, on trouve une végétation luxuriante ; l'oranger, le palmier, l'olivier, la vigne, etc., se disputent ce sol si fertile. D'innombrables villas sont noyées dans toute cette verdure. Devant nous, une belle nappe bleue, où l'on ne perçoit pas la moindre ride, s'étend au loin. Des colonnes de mouettes forment, sur cette surface d'azur, comme autant de petites fleurs blanches. Cela fait penser à Quimper-Corentin. Derrière nous, nous avons un mur presque ininterrompu de roches taillées à pic, qui défient les plus fiers touristes. Plus loin, on distingue les sommets couverts de neiges, qui se perdent dans les nuages. Telle est la villegiature que se paye mon régiment, depuis bientôt un mois ; et nous devons y rester encore un bon moment, à moins que, les Autrichiens attaquant, il nous faille courir au secours de nos excellents amis. S'il le faut, nous y courrons de bon cœur et nous tâcherons d'être dignes de nos ancêtres, dont le souvenir est encore bien vivant dans le pays ; nous sommes, en effet, à proximité du champ de bataille de Rivoli, et on trouve partout des inscriptions relatant le passage de nos armées. »

J.-M. Jugeau : « Je sens maintenant combien il est bon d'avoir un ami sincère et sûr. Pierre Le Meur et moi nous nous soutenions l'un l'autre, nous partageons nos peines comme nos joies. Depuis qu'il n'est plus là, le cafard me prend quelquefois... Recommandez-moi aux prières de la Congrégation. »

Jacques Le Guen : « Cent trente kilomètres en cinq jours ! C'était pendant la Semaine Sainte. Tandis que je traînais mon lourd sac sur les routes de la Somme et de l'Oise, je pensais au Sauveur portant sa croix sur le chemin du Calvaire, et cela me donnait du courage... La classe 19 va bientôt être incorporée, et plusieurs élèves de « Saint-Vincent » vont encore quitter la Maison. Je prie pour eux, afin qu'ils affrontent avec courage les dangers de leur nouvelle vie. »

M. L'Hostis : « Bonne nouvelle ! Un « Fantomas » vient d'être descendu sous nos yeux. Il a reçu un obus en plein dans son appareil, qui a pris feu immédiatement. Il survolait notre tranchée à une très faible altitude, et nous avions bien peur qu'il n'eût repéré notre emplacement. Aussi y a-t-il eu un cri de joie quand on l'a vu tomber, à quelques centaines de mètres de nous, dans nos premières lignes. Il venait, sans doute, voir l'effet des obus à gaz que les Boches nous lancent depuis bientôt cinq heures... Prions pour les pauvres soldats engagés dans la grande bataille. Prions aussi pour Foch. »

PLACES D'EXCELLENCE ET D'EXAMEN DU 2^e TRIMESTRE

Philosophie. — Excellence : 1^{ers}, J.-M. Coadou et T. Keraudren.

Rhétorique. — Excellence : 1^{er}, L. Pondaven ; 2^e, R. Le Gall ; 3^e, P. Le Roy ; 4^e, M. Larnicol ; 5^e, C. Toscer ; 6^e, J.-M. Le Guellec ; 7^e, J. Le Gall ; 8^e, J.-M. Pilon ; — Examen : 1^{er}, L. Pondaven ; 2^e, R. Le Gall ; 3^e, J.-M. Le Guellec ; 4^e, J. Le Gueau ; 5^e, M. Larnicol ; 6^e, H. Cudennec ; 7^e, L. Le Menn ; 8^e, J. Le Gall.

Seconde. — *Excellence* : 1^{er}, M. Hervé ; 2^e, A. Bossard ; 3^e, Y. Gourmelen ; 4^e, F. Philippe ; 5^e, Y. Pérennès ; 6^e, Y. Nénez ; 7^e, Y. Dijonneau et Y. Hénaff ; — *Examen* : 1^{er}, A. Bossard ; 2^e, Y. Nénez ; 3^e, M. Hervé ; 4^e, Y. Pérennès ; 5^e, Y. Dijonneau ; 6^e, J. Le Guen ; 7^e, F. Philippe ; 8^e, L. Le Pape.

Troisième. — *Excellence* : 1^{er}, C. Parcheminou ; 2^e, J. Cariou ; 3^e, J. Suignard ; 4^e, J.-P. Le Gall ; 5^e, N. Bolzer ; 6^e, F. Uguen ; 7^e, A. Guiziou ; 8^e, F. Merceur ; — *Examen* : 1^{er}, C. Parcheminou ; 2^e, J. Cariou ; 3^{es}, F. Merceur et J. Suignard ; 5^e, N. Bolzer ; 6^{es}, J.-P. Le Gall et N. Vézier ; 8^{es}, J. Hénaff, J. Ollivier et F. Uguen.

Quatrième. — *Excellence* : 1^{er}, J. Douguet ; 2^e, J. Heydon ; 3^e, Y. Bleuzen ; 4^e, E. Quéinnec ; 5^e, L. Le Béchenec ; 6^e, C. Leburgue ; 7^e, J. Moreau ; 8^e, F. Guédès ; 9^e, G. Branguec ; 10^e, J. Riou ; — *Examen* : 1^{er}, Y. Bleuzen ; 2^e, E. Quéinnec ; 3^e, J. Douguet ; 4^e, J. Heydon ; 5^e, J. Riou ; 6^{es}, P. Heydon et F. Guédès ; 8^{es}, J. Moreau et L. Le Béchenec ; 10^e, C. Leburgue.

Cinquième. — *Excellence* : 1^{er}, J. Henry ; 2^e, J. Le Roux ; 3^e, G. Bousard ; 4^e, L. Diquélou ; 5^e, J. Le Breton ; 6^e, R. Péron ; 7^e, J. Jullien ; 8^e, G. Hémon ; 9^e, F. Trébaol ; 10^e, G. Le Bec ; — *Examen* : 1^{er}, J. Henry ; 2^e, J. Le Roux ; 3^{es}, G. Bousard et L. Diquélou ; 5^{es}, G. Le Bec et J. Le Breton ; 7^e, J. Jullien ; 8^{es}, R. Péron et G. Hémon ; 10^e, M. Quinquis.

Sixième. — 1^{re} SECTION. — *Excellence* : 1^{er}, J. Louarn ; 2^e, H. Cabon ; 3^e, H. Bernard ; 4^e, J. Colin ; 5^e, A. Gargadennec ; 6^e, P. Orvoën ; 7^e, P. Trellu ; 8^e, L. Roux ; — *Examen* : 1^{ers}, J. Louarn et A. Gargadennec ; 3^e, J. Colin ; 4^e, P. Belbéoc'h ; 5^e, H. Cabon ; 6^{es}, P. Trellu et M. Denis ; 8^e, P. Coadou.

2^e SECTION. — *Excellence* : 1^{er}, H. Coathalem ; 2^e, J. Guvader ; 3^e, X. Mahé ; 4^e, Y. Crenn ; 5^e, J. Kermorvant ; 6^e, J. Le Doaré ; 7^{es}, O. Emily et P. Volant ; — *Examen* : 1^{er}, H. Coathalem ; 2^e, L. Didailler ; 3^e, J. Kermorvant ; 4^e, X. Mahé ; 5^{es}, Y. Crenn et P. Marzin ; 7^e, R. Le Berre ; 8^e, P. Volant.

Septième. — *Excellence* : 1^{er}, P. Le Bars ; 2^e, Y. Daniel ; 3^e, M. Bosser ; 4^e, J. Le Séach ; 5^e, M. Haslé ; 6^e, A. Pivert ; 7^e, J. Hémon ; 8^e, J. Mével ; — *Examen* : 1^{er}, Y. Daniel ; 2^e, P. Le Bars ; 3^e, A. Pivert ; 4^{es}, F. Quintin et J. Le Séach ; 6^e, M. Haslé ; 7^e, M. Bosser ; 8^e, A. Merceur.

Huitième. — *Excellence* : 1^{er}, J. Le Rhun ; 2^e, J. Le Pemp ; 3^e, N. Goalès ; 4^e, J. Cariou ; 5^e, P. Morvan ; 6^e, F. Le Bras ; — *Examen* : 1^{ers}, P. Morvan et J. Le Pemp ; 3^e, J. Cariou ; 4^e, N. Goalès ; 5^e, J. Le Rhun ; 6^e, F. Le Bras.

Adresses nouvelles. — Changements d'adresses.

Bideau P., au 42^e d'Artillerie, 63^e batterie, 13^e pièce, Pontivy ;
Chavet E., signaleur au 409^e, 7^e Cie, secteur 203 ;
Cloarec C., sergent au 66^e Sénégalais, S. H. R., secteur 201 ;
Cochard J., au 107^e R. A. L., 54^e batterie, 4^e pièce, secteur 111 ;
Cornie J., au 45^e, 1^{er} groupe, 1^{re} section, 13^e escouade, Lorient ;
Derrien H., au 17^e d'Artillerie, 61^e batterie, 14^e pièce, Pontivy ;
D'Hervé J.-L., au 11^e Tirailleurs, 6^e Cie, secteur 167 ;
Jain Y., au 28^e d'Artillerie, 67^e batterie, 2^e pièce, Vannes ;
Keraudren T., au 118^e, 28^e Cie, 1^{er} groupe, 2^e section, 5^e esc., Quimper ;
Lapous F., au 131^e, Centre d'Instruction, fort du Trou-d'Enfer, par Marly-le-Roi (S.-et-O.) ;
Le Ber J., au 19^e, 4^e Cie, C. I. D., secteur 83 ;
Le Gall H., au 118^e, 28^e Cie, 1^{re} section, 2^e groupe, Quimper ;
Le Menn Y., au 118^e, Centre d'Instruction de Blain (L.-I.) ;
Le Nours C., brigadier au 209^e R. A. C., 27^e batterie, secteur 513 ;
Le Roux F., sous-lieutenant au 300^e Territorial, 2^e C. M., secteur 78 ;
Le Scao Y., au 116^e, 34^e Cie, secteur 232 ;
Manuel R., au 42^e d'Artillerie, 65^e batterie, 13^e pièce, Pontivy (Morbihan) ;
Pape J., lieutenant au 262^e, 3^e bataillon, A. S. 8, Convois Automobiles, par B. C. M., Paris ;
Parquer L., au 111^e d'Artillerie, 61^e batterie, 13^e pièce, Lorient ;
Piton J.-M., au 118^e, 28^e Cie, 3^e groupe, Quimper ;
Toscer C., au 72^e, 27^e Cie, 2^e groupe, 1^{re} section, Morlaix ;
Toulemont L., au 132^e d'Artillerie, 13^e batterie, 1^{re} pièce, secteur 32 ;
Tréquier A., au 19^e B. C. P., hôpital temporaire 49, bâtiment A, Orléans.

7 Juin 1918.

Bien chers Amis,

Vous êtes dans le danger. Nous sommes dans l'angoisse : il ne saurait en être autrement. Et comme jamais vous n'avez été exposés si nombreux ensemble à un si grand danger, jamais non plus nous n'avons ressenti une inquiétude si vive. Voilà plus de huit jours que la Poste retient toutes vos lettres, si tant est que vous ayez le loisir et la possibilité d'écrire. Il y a bien les communiqués, mais la lumière qui filtre à travers est si faible ! Nous devons nous contenter d'indications générales, alors que nous voudrions distinguer nettement chacun de vous et vous suivre au jour le jour.

La dernière lettre du front est venue « de quelque part aux environs de Reims ». — Elle a été écrite en pleine bataille. « 28 Mai, 1 heure du matin. — Vous serez peut-être étonné de l'heure... matinale (tout est relatif, je trouve au contraire que c'est bien tard) à laquelle je vous écris. Depuis avant-hier, nous ne cessons de tirer ; nous n'abandonnons un objectif que pour en prendre un autre. Les Boches ripostent... Il n'arrivera que ce que Dieu voudra. »

Dieu veuille qu'il n'arrive malheur à aucun d'entre vous, et que le prochain courrier du front, si impatiemment et si anxieusement attendu, ne nous apporte pas de mauvaises nouvelles !... En attendant nous ne cessons de vous recommander au Cœur Sacré de Jésus, comme nous vous avons recommandés au Cœur Immaculé de Marie.

Journées du Souvenir.

2^e journée de Juin : **Judi 27.**

1^{re} journée de Juillet : **Lundi 8.**

Pour le « Bulletin ».

Souscriptions et Abonnements. — 2^e liste : M. G. Pouliquen, M. H. Gonidec, M. Chaussepied, M. F. Le Gall, aumônier au 408^e, M. F. Louarn, aumônier de marine, M. Bargilliat, M. Y. Perrot, M. H. Calvez, M. Séb. Breton, M. C. Le Grand, MM. J.-L. D'Hervé, J. L'Hour, J. Bélégou, F. Le Niger, M. Suignard, Y. Le Toux, M. Kerboul, H. Lérant, C. Pelliet, L. Le Merdy, P. Nicolas, Y. Le Scao, F. Abarnou, F. Cloâtre, J. Laot, C. Cloarec, F.-M. Lapous, J. Le Moal, F. Frablot, L. Faou, P. Graveran, M. et M^{me} Dréau (en souvenir de leur fils Jean), M. L. Boulic, M. L. Andro, J. Brenniel, M. G. Mao.

Citations.

Abbé Joseph Foll, aumônier du 118^e d'Infanterie : « Modèle de bravoure et d'abnégation ; homme de devoir dans toute l'acceptation du terme. Déjà cité cinq fois. Vient encore de se signaler journellement dans les circonstances difficiles traversées par le Régiment, se prodiguant sous les balles, auprès des blessés. » — (Ordre du Corps d'Armée.)

Jean Colin, sous-lieutenant au 118^e d'Infanterie : « A entraîné et maintenu sa section sous les feux des mitrailleuses et d'artillerie les plus violents, a réussi à briser l'attaque des colonnes ennemies sans cesse renouvelées, et a conservé des positions qui, encerclées par l'assaillant, semblaient intenable. A fait preuve, dans ces circonstances, d'une bravoure et d'une énergie admirables. » — (Ordre de l'Armée.)

J.-L. Tanneau, brancardier au 65^e d'Infanterie. « Brancardier plein de courage et de dévouement, s'est dépensé sans compter pour ramener les blessés

Panegyrique de la Sainte Vierge.

*Sub tuum præsidium confugimus
sancta Dei Genitrix.*

Lorsque nous vinmes en Mai dernier, ô Vierge Marie, déposer notre couronne sur votre autel, nous espérions bien que la victoire tant attendue allait enfin nous être accordée. Nous avions la ferme espérance que ce pèlerinage de 1918 serait une procession triomphale, où tous les membres de « Saint-Vincent » s'uniraient pour venir chanter votre nouveau bienfait. Dieu, qui veut, sans doute la régénération complète de la France, a laissé se prolonger l'épreuve qui doit la purifier et la retremper. Au lieu de recevoir ses membres dispersés, « Saint-Vincent » a vu partir encore plusieurs de ses fils, et toujours s'allonge la liste de ceux qui sont tombés sur les champs de bataille. Nous venons donc encore ô bonne Mère, vous prier pour notre chère Maison, et particulièrement pour ceux de ses enfants que les circonstances tiennent éloignés, et qui vivent au milieu du danger.

Plus que jamais, la lutte est ardente. L'ennemi, dans un dernier élan, se rue à l'assaut de cette France, qu'il avait pensé subjuguée. Le sang coule à flots sur tous les fronts. Quel spectacle s'offre à nos yeux ! Partout le deuil ; partout la mort. Le monde vit-il jamais pareil cataclysme ? La terre fut-elle jamais aussi troublée ? Il semble que la race humaine tout entière soit destinée à périr. Grand Dieu ! voulez-vous donc anéantir l'œuvre de vos mains ? Vous repentez-vous, comme au temps de Noë, d'avoir créé l'homme ? Vous êtes-vous dit dans votre juste colère : « Je ferai disparaître toute créature de la surface de la terre » ? Jadis, vous fîtes pleuvoir sur Sodome et sur Gomorrhe une pluie de soufre et de feu ; mais voici qu'aujourd'hui la terre n'est plus qu'un immense brasier. Nos cœurs sont saisis d'effroi. Nous tremblons d'épouvante sur l'avenir de ce monde pécheur.

O Marie, c'est à vous que nous recourons à cette heure terrible. Faites que Dieu nous pardonne nos crimes. Trop longtemps nous sommes restés loin de lui. Nous comptons trop exclusivement sur la vaillance de nos soldats et sur le génie de nos chefs. Aujourd'hui, nous reconnaissons notre faiblesse et notre impuissance. Nous proclamons qu'il est le « Dieu des armées », que les « soldats » doivent batailler, mais que c'est Lui qui donne la victoire.

O Reine de France, pitié pour notre Pays ! C'est votre royaume ; protégez-le contre l'envahisseur. *Regnum Galliae, regnum Mariae.*

Vous êtes l'Avocate des causes les plus désespérées ; Vous êtes la suprême Espérance de ceux qui n'ont plus d'espoir. Nous venons à Vous dans notre détresse. Dieu eût épargné les habitants de Sodome et de Gomorrhe, s'il se fût trouvé parmi eux seulement dix fidèles serviteurs de ses autels. La France a-t-elle péché ; mais que de justes elle peut présenter à votre divin Fils ! Où trouver de plus belles âmes ? Où comptez-vous, ô Marie, de plus dévots serviteurs ?

Sub tuum præsidium confugimus. Vous êtes l'Ancre du Salut, retenez notre frêle esquif, que la débâcle générale menace d'entraîner vers l'abîme ; conduisez-le au Port.

Nous savons que nos iniquités sont grandes, que nous sommes bien indignes de vos faveurs, mais Vous êtes la « Mère des pécheurs repentants ». *Sub tuum præsidium confugimus.*

Vous ne pouvez pas repousser nos supplications, ô Marie, car vous êtes la Mère de Dieu et notre Mère. Vous avez porté dans vos bras ce Jésus, si avide de déverser sur le monde les miséricordes infinies de son Cœur ; ce Jésus qui disait aux foules de la Judée : « *Venite ad Me omnes qui laboratis, et Ego reficiam vos* » ! Vous avez vécu dans l'intimité de ce divin Pasteur des âmes, qui court après sa brebis égarée, et la prend dans ses bras pour la rapporter au bercail. Vous avez entendu sortir de ses lèvres adorables ces douces paroles : « *Beati misericordes* ». Vous aussi, Vous êtes miséricordieuse et compatissante ; vous vous laissez attendrir ; vous ne repousserez pas nos prières « *Nostras deprecationes ne despicias in necessatibus* ».

Et d'ailleurs, ne sommes-nous pas vos enfants de par la volonté même de votre Fils ? Jésus expirait... Sur le ciel assombri se détachait l'infâme gibet sur lequel il allait consommer son sacrifice. Mère désolée, vous étiez anéantie au pied de la Croix : Votre Enfant allait vous être ravi... Quel intérêt vous offrait désormais la terre ! Et Jésus comprit votre détresse ; et il laissa tomber de ses lèvres mourantes ces mots « *Ecce mater tua* » ! qui feront tressaillir l'univers

tout entier, et qui n'ont cessé, au cours des siècles, de remplir d'allégresse les générations humaines. Puis, il se tourna vers vous, et l'« *Ecce Filius tuus* » ! vous aida à supporter votre martyre, en renouvelant dans votre âme les joies de la maternité. Vous avez été proclamée notre Mère par votre Fils agonisant ; vous ne laisserez pas périr vos enfants...

Où, divine Vierge, tous les hommes sont vos enfants, et tous les hommes vous aiment. Mais il en est qui vous ont entourée d'égards plus affectueux ; il est une nation qui vous a voué un amour plus filial. Ces hommes ce sont les Français ; cette nation, c'est la France.

Tes autels couvrent l'univers,
Mais ton vrai peuple, c'est la France !...

Lourdes, La Salette, Pontmain ! Qui chantera jamais assez l'auguste majesté de vos sites qu'a visités la Reine du Ciel ! Qui exaltera jamais assez les merveilles dont vous fûtes témoins ! « Les aveugles recouvrent la vue ; les boiteux marchent ; les sourds entendent. » Gloire à la Vierge toute-puissante !

O Mère de Dieu, ô Mère de l'humanité, ô Mère des Français, nous nous jetons à vos pieds. Mère de Dieu, vous nous obtiendrez de votre Fils les grâces que nous sollicitons. Mère des hommes, vous nous donnerez la paix dans l'amour de Dieu. Mère des Français, vous nous enverrez la victoire.

La victoire ! Quel cœur ne tressaille quand est prononcé ce mot béni. La victoire ! qui ne l'a appelée de tous ses vœux ! Victoire sur les ennemis du catholicisme, qui veulent implanter dans notre Pays la religion de Luther. Victoire sur les ennemis de la Patrie, qui veulent enchaîner et flétrir notre « douce France ». Victoire aussi sur les ennemis intérieurs, sur ces Français dénaturés qui s'efforcent de détruire la religion du Christ, insensés qui ne voient pas qu'ils tireraient en même temps la source de notre prospérité et de notre grandeur.

C'est encore sur vous que nous comptons, ô Marie, « secours des chrétiens ». Votre bannière est couverte par les noms des victoires que vous avez remportées sur le Prince des Ténèbres. Vous l'avez vaincu, lors de l'hérésie albigeoise ; vous l'avez terrassé à Lépante ; et, chaque jour, vous le chassez du cœur des pécheurs qui recourent à vous. Si vous le voulez, vous pouvez, une fois de plus, écraser la tête du serpent infernal. En frappant la France, « fille aînée de l'Eglise catholique, apostolique et romaine », c'est le catholicisme tout entier que vise cet empereur protestant. Il veut exterminer le peuple qui a toujours été l'appui du Saint-Siège. Venez donc au secours de l'Eglise « née de nos larmes et du sang de Jésus » ! Venez au secours de l'Eglise, et venez au secours de la France ! N'ont-ils pas osé, ces Allemands, insulter à votre puissance, et vous jeter un défi, à vous qui venez à Lourdes panser les plaies des malheureux qui s'adressent à vous ?

Ce défi, vous le relèverez, ô Consolatrice des affligés. Vous protégerez les soldats qui luttent sur le champ de bataille ; vous guérirez les pauvres blessés ; vous serez l'espoir des prisonniers qui gémissent sur la terre d'exil. Vous consolerez les mères et les épouses, qui tremblent pour la vie de leurs fils et de leur mari ; vous adoucirez les maux des veuves et des orphelins. « *A periculis cunctis libera nos semper.* »

De ceux qui prient exauce les prières ;
De ceux qui pleurent adoucissez les douleurs.

Ramenez la concorde parmi les nations ; donnez-nous cette précieuse paix « que le monde ne connaît pas » ! Protégez-nous dans les dangers qui nous environnent ; déjouez les embûches que nous tend l'ennemi de notre salut ! Jamais le souvenir de vos bienfaits ne sortira de notre mémoire. Nous vous louerons ; nous vous bénirons pendant tout le temps que nous passerons dans cette « vallée de larmes ». Et nous espérons que, protégés par vous sur cette terre, nous serons fidèles à Dieu pendant notre vie, et que, près de vous, au Ciel, nous pourrions être heureux pendant l'éternité. Ainsi soit-il !

LUCIEN PONDAVEN.

Les « Samedis » de M. Prigent.

DE LA FORMATION DU STYLE

MES CHERS AMIS,

Nous voici au repos, pour quelques jours, à côté de Paris : sans doute, samedi ou dimanche, nous rejoindrons le front. Je profite de mes loisirs pour vous

adresser la lettre promise, toute profane cette fois, mais il faut bien varier. Je vous entretiendrai, ce soir, de la formation du style.

Il en est qui sont doués de qualités naturelles que d'autres ne possèdent pas. Surtout, il en est qui ont reçu une formation meilleure et plus précoce : ils ont pris l'habitude de regarder autour d'eux et ont lu de nombreux livres d'imagination : à peu près fatalement, leur style est moins sec, moins terne, plus imagé et plus pittoresque.

D'autres ont lu et relu quelques ouvrages sérieux, jusqu'à les posséder de mémoire : leur vocabulaire est plus riche, et ils ont à leur disposition plus de mots.

D'autres, chez eux ou autour d'eux, ont entendu causer sur diverses questions : ils ont l'intelligence plus garnie et l'expression plus aisée. Et à ce propos, n'oubliez pas qu'il ne faut jamais séparer l'idée de l'expression : sans pensée pas de style ; pour bien écrire, il faut que vous ayez l'esprit bien meublé. Et remarquez qu'en général vos travaux sont vides, que c'en est le grand défaut, lorsqu'on vous demande des devoirs personnels : vous ne développez pas, ou vos développements sont non pas des explications, des éclaircissements, des enrichissements, mais des répétitions : en ce cas, pas de style possible.

Donc, ce sera ma première remarque, vous avez des idées, et des idées bien à vous, dont vous êtes les maîtres, que vous vous êtes bien assimilées. Souvent, vous les avez seulement sur les lèvres, et ne pouvez les traduire que par les termes mêmes de l'auteur : ce sont des mots que vous savez, plutôt que des idées. Il faut que la pensée devienne vôtre, et comment ? Par la réflexion. Vous vous rendez compte de ce qu'elle contient, vous en aurez la compréhension, et alors vous l'exprimerez par des termes à vous, lorsque vous l'aurez digérée, pétrie, faite vôtre.

Et ce que je dis de l'idée, il faudrait le répéter de la sensation et du sentiment ; car vous aurez à traduire des sensations, spécialement visuelles, et à exprimer des sentiments. Vous aurez à raconter ce que vous aurez vu : regardez bien, et notez bien ce que vous voyez. Habituez-vous à sentir, et je veux dire par là avoir des sentiments élevés : il est inutile que j'entre dans le détail de ces sentiments. Je m'adresse à de pieux jeunes gens : rien ne vaut la formation chrétienne, la piété, avec l'Evangile et les beaux livres, pour exciter, nourrir et développer en nos âmes la délicatesse et la noblesse du sentiment.

Que vous dirai-je, par ailleurs, qui vous convienne et vous soit utile, à vous, jeunes gens de Seconde et de Première, à « Saint-Vincent » ? Ceci, que la formation du style est une affaire personnelle, pas l'affaire du professeur, mais la vôtre. Le professeur relève vos incorrections, les expressions et les phrases que notre langue ne permet pas : rôle tout négatif. Et encore est-il inutile qu'il se perde en trop d'annotations sur vos copies, car vous ne les regarderiez que du coin d'un œil distrait. Que faut-il par-dessus tout ? Que vous fassiez des efforts afin d'éviter les fautes qui vous ont été signalées.

Le professeur encore vous forcera peut-être à faire un brouillon et à le corriger, en quoi il aura raison : rôle positif cette fois, mais tout extérieur.

Il vous montrera que votre devoir est vide, et comment combler ce vide ; il vous dira comment développer une idée, un fait, par quelles idées secondaires une idée s'explique et s'éclaircit, par quels incidents un fait s'enrichit, où et comment puiser vos développements : modèle et stimulant pour vous, rien de plus ; à vous de faire effort pour développer de même. Il est clair que ce sera dur, que vos progrès seront lents : ne vous découragez pas, au bout de quelques mois le progrès sera nettement sensible.

Le professeur encore, en expliquant les auteurs, en dégagera les idées et vous montrera comment ils se sont pris pour les traduire. Il vous dirigera de même dans vos lectures, et vous indiquera comment les rendre utiles. Mais que vous lisiez vos classiques ou d'autres ouvrages, vous n'en tirerez guère profit pour la formation de votre style sans l'effort personnel toujours nécessaire.

Donc, et ce sera ma troisième remarque, vous lirez et vous lirez bien et de bons livres. Est-ce une description de Bazin ? Vous revenez sur votre lecture, et vous demandez ce que l'auteur a voulu décrire, et comment il s'y est pris. En refaisant souvent cet exercice, vous enrichirez votre imagination, et avec elle votre vocabulaire que vous rendrez plus pittoresque.

Est-ce une page de Bossuet ? Quelle est l'idée ? Comment l'orateur l'a-t-il développée ? Vous aiguiserez votre esprit, votre puissance de réflexion et de raisonnement, en même temps que vous rendrez votre vocabulaire plus précis.

Est-ce du Racine ? La première scène d'*Andromaque* ? Qu'y a-t-il dans cette confession d'Oreste ? Regardez-vous vous-mêmes de façon à retrouver un

peu ces sentiments en vous. Vous apprendrez à poser et à analyser un caractère en même temps qu'à vous exprimer avec exactitude.

Lisez-vous des œuvres de moindre valeur ? Ce n'est pas défendu. Faites un peu le même travail. Votre intelligence s'affinera, votre imagination se meublera et votre vocabulaire s'enrichira. Certes, ce sera un travail de longue haleine : mais vous êtes hommes à ne pas reculer devant les efforts, si longs soient-ils.

Quelques autres observations encore, que je ferai courtes, car ma lettre menace d'être trop longue. Je me répète, mais je tiens à vous redire qu'il vous faut travailler vos brouillons. Et notez ceci, c'est que dans vos développements j'aime mieux la diffusion que le trop de brièveté. Evidemment, vous ne répéterez pas toujours les mêmes expressions, mais ne craignez pas de lâcher un peu la bride à votre imagination. Au début, peut-être, tomberez-vous dans le mauvais goût : peu importe. Vite, vous vous débarrasserez de ces fautes et vos travaux seront intéressants. Au contraire, si vous vous obstinez à demeurer dans la sécheresse et le vide, vous ne ferez rien qu'il vaille. Après cela, revoyez vos développements et corrigez-vous. Ainsi, même après une formation enfantine faible, vous obtiendrez d'excellents résultats : vous n'aurez pas peut-être le style brillant d'un camarade plus favorisé dans ses premières années ou mieux doué naturellement, mais je vous certifie que votre style sera correct, précis, aisé, ce qui est beaucoup.

Une autre remarque : ne craignez pas de causer soit en classe soit ailleurs. Ne soyez pas des pédants, je déteste le pédantisme ; mais vous savez bien qu'il y a une différence énorme entre un causeur et un pédant. Débarrassons-nous un peu de notre timidité et parlons volontiers, lorsque nous y sommes invités ou lorsque l'occasion s'en présente. Nous nous habituons ainsi à nous exprimer non pas seulement oralement, mais aussi sur papier.

Je vous rappellerai, en terminant, que vous ne négligiez aucune étude. Tout livre, historique ou autre, vous force à réfléchir, vous meuble l'esprit, et développant votre intelligence, vous est utile indirectement pour la formation de votre style. Et ainsi, j'aurai fini cette lettre dont vous excuserez le décousu et l'absence d'ordre : j'ai confiance que, malgré ces défauts, elle vous intéressera un moment et vous rendra quelques services.

En tout cas, elle me rappellera à votre pieux souvenir à tous. Nous aurons, sans doute, à passer quelques journées pénibles, dures, peut-être dangereuses, car les brancardiers, relevant les blessés, ne sont pas à l'abri des obus boches. Samedi ou dimanche, nous partons plus au Nord, pour une région que j'ignore ; mais ce que je sais, c'est que le secteur où nous allons sera agité, puisque sur tout le front occidental, la grande bataille fait rage. Je compte sur vos ferventes prières à vous tous : des prières ferventes, ça vous soulève au-dessus du terre à terre et vous donne la force de faire tranquillement et obscurément le devoir imposé. Vos prières nous suivront, où que nous allions. Je tâcherai d'unir les miennes aux vôtres, dans le S. Cœur de Notre Seigneur. Rien de plus simple, d'ailleurs, que de nous donner rendez-vous dans le Cœur Sacré de notre Dieu, où nous nous retrouverons pour l'invoquer et l'aimer ensemble.

Votre tout dévoué

Y. PRIGENT, Prêtre.

Nouvelles de partout.

X... — Mon voyage d'Italie s'est terminé. Après une cure de soleil au Midi, on nous a ordonné des bains de boue dans la Somme. J'avais fait le rêve de voir éclore le printemps italien dans la blancheur des orangers et des amandiers en fleurs, de remplir mes yeux des féeries de ce soleil dont je n'avais perçu que quelques pâles reflets dans... les œuvres des poètes. Hélas ! sur l'altipiano d'Asiago, les arbres étaient encore nus et la neige seule étalait sa blancheur. La plaine du Nord commençait à peine à revivre. La transition n'allait pas être brusque. Mais comme pour aviver mes regrets ou plutôt pour nous faire emporter du pays allié des souvenirs pleins de charmes, on nous fit au retour, passer par la côte italienne. Ce fut un délicieux voyage par Padoue, Modène, Parme, Plaisance et Gênes, puis la fameuse Riviera. A partir de Gênes, la voie ferrée longe la Méditerranée, tantôt la surplombant en corniche, tantôt courant au niveau même des galets.

Si je ne suis point aussi irrespectueux que le Bordelais qui appelait « petite mare » ce miroir où se fondent toutes les couleurs, du vert le plus pâle au bleu le plus foncé, je dois avouer toutes mes préférences pour l'Océan. La Méditer-

...semble point agir autour d'elle, on ne sent point sa présence. Le vent qui vient du large n'apporte aucune senteur marine, les poumons ne se dilatent point comme au contact de la brise qui souffle chez nous. Les vagues viennent mourir doucement sur les galets, avec un clapotis qui fait songer au choc assourdi des lames se heurtant mollement au quai de quelque arrière-port bien abrité. Et quelque large que soit l'horizon, on n'a point cette impression « d'immensité » que l'on ressent au bord de l'Océan. On n'est point « pris » par la Méditerranée, mais aussi elle n'exerce pas la terrible emprise de l'Atlantique sur ses rivages. De Gênes à Vintimilles, la côte n'est qu'un jardin luxuriant, un fouillis d'arbres toujours verts : orangers, oliviers et palmiers descendent en bocage jusqu'à la mer ; les citronniers sont déjà piqués d'or pâle, et dans le sable des remblais, le cactus africain, trapu et grognon, jette une note exotique. Et là-dessus, le soleil qui, à chaque chose, semble insuffler une vie toujours nouvelle et intense. L'exubérance de cette nature si riche, a déteint sur l'habitant. Sur tout le parcours, ce ne fut qu'une longue ovation. A chaque arrêt, les wagons étaient fleuris ; on nous chargeait les bras d'artichauts. Les adresses, les souhaits pleuvaient par les portières, sous forme de petits billets, ornés de faveurs aux couleurs alliées, avec des « Viva la Francia » à n'en plus finir. A la nuit, nous étions à la frontière, et nous ne pûmes jouir qu'en rêve de la Côte d'Azur française. Le lendemain, nous nous éveillons dans l'horrible gare de Marseille. Adieu, le soleil, la verdure et les vivats ; nous traversons la Crau, dans une brume épaisse qui ne cesse qu'à la région parisienne.

Et depuis, nous faisons étape sur étape, mais sans encore être engagé dans l'action. Pour les durs jours à venir, je me recommande à vos prières, et de mon côté, je prie pour vous. Le moral est toujours excellent.

R. CHUTO.

Adresses nouvelles. — Changements d'adresses.

Abarnou F., 29^e d'Artillerie, 69^e batterie, 1^{er} peloton, Lorient ;
 Brenniel J., élève-aspirant, 5^e Cie C. I. E. A., Saint-Cyr (S.-et-O.) ;
 Bis J., caporal au 45^e bataillon de Tirailleurs sénégalais, secteur 24 ;
 Cornic J., 45^e d'Infanterie, 25^e Cie, chambre 60, Lorient ;
 Derrien H., 17^e d'Artillerie, 61^e batterie, 17^e pièce, Pontivy ;
 Faou L., matelot fourrier, à bord de l'Alerte, Rochefort ;
 Favenec E., 62^e d'Infanterie, 9^e bataillon, 36^e Cie, secteur 232 ;
 Frablot F., hôpital Bois-le-Comte, Cinq-Mars-la-Pile (Indre-et-Loire) ;
 Gloux J., caporal-fourrier, 77^e, 11^e Cie, secteur 67 ;
 Graveran P., 19^e d'Infanterie, 1^{er} groupe, 7^e escouade, Sainte-Anne d'Auray ;
 Guillou J., 19^e d'Infanterie, 1^{er} groupe, Sainte-Anne d'Auray ;
 Hanras P., apprenti fourrier, à bord de la Foudre, Bureau naval, Marseille ;
 Henry J., 19^e, 3^e groupe, 1^{re} escouade, Sainte-Anne d'Auray ;
 Jaïn Y., 28^e d'Artillerie, 68^e batterie, 4^e pièce, Vannes ;
 Kerboul P., aspirant au 124^e, instructeur radio, C. I. D., secteur 38 ;
 Lapous F.,
 Le Daré J., 41^e d'Infanterie, C. M. 1, secteur 113 ;
 Le Dœuff J., aspirant au 264^e, 19^e Cie, secteur 87 ;
 Le Menn Yves, 116^e d'Infanterie, 3^e G. B. I., 35^e Cie, secteur 232 ;
 Le Moal J., aspirant au 3^e R. A. P., 6^e batterie, secteur 79 ;
 Lespagnol G., 10^e Hussards, 3^e peloton, Alençon (Orne) ;
 Perrot Y., caporal-infirmier, ambulance 16/XI, secteur 8 ;
 Plassart H., sergent au 248^e, 17^e Cie, secteur 105 ;
 Quêlen J.-M., 72^e d'Infanterie, 27^e Cie, 2^e groupe, Morlaix ;
 Quinquis F., aspirant au 236^e, C. M. 6, secteur 217 ;
 Suignard M., 3^e R. A. P., 102^{bis}, Brest ;
 Tuarze M., matelot à bord du Requin, Bureau central naval, Marseille.



1^{er} Juillet 1918.

Bien chers Amis,

« Dieu veuille qu'il n'arrive malheur à aucun de vous, et que le prochain courrier du front ne nous apporte pas de mauvaises nouvelles. » Ainsi terminions-nous notre lettre de Juin.

Nous n'avons pas tardé à être fixés sur le sort de nos amis de la 22^e Division. MM. Bossus et Cadiou ont pu nous écrire qu'ils avaient échappé aux Boches par miracle, mais que MM. Foll et Thiec, ainsi que l'artilleur C. Pellet, sont restés entre les mains de l'ennemi.

J. Lamballe, C. Larnicol, J. Le Daré sont présumés prisonniers. Alain et Auguste Séité, R. Guichaoua, J. Le Moal, H. Lérat, Y. Nicolaï, L. Toulemont, F. Eliès, C. Cloarec, P. Le Mao, F. Quinquis, P. Kerboul, M. Derven, J. Guilcher, F. Lapous, J. Le Ber, R. Bot, R. Abguillerm (front d'Italie), J.-L. Jacq, Y. Le Scao, J.-L. D'Hervé, sont sains et saufs. Noël Hamon est blessé d'une balle à la jambe droite, un peu au-dessous du genou ; « rien de grave ».

Nous sommes bien inquiets au sujet de M. L'Hostis. A-t-il pris, lui aussi, le chemin de l'Allemagne ? ou bien faut-il le compter parmi les glorieux morts de la forêt de Pinon ? Nous savons qu'il a été blessé tout au début de l'attaque : « Je n'ai rien pu savoir par les rares survivants de son héroïque régiment, » nous a écrit J. Le Dœuff.

— Le mardi 9 Juillet, selon la coutume, on chantera, dans la chapelle de « Saint-Vincent », un service solennel pour tous les anciens Professeurs, Elèves, Bienfaiteurs défunts du Petit Séminaire. Vous aurez soin de vous unir à nous, et ensemble nous supplierons la miséricorde du Dieu de bonté en faveur de ceux de nos chers morts qui souffrent dans les flammes du Purgatoire.

— Nous vous invitons à la Distribution des Prix qui aura lieu le mercredi, 10, à 2 heures de l'après-midi, sous la présidence de Monseigneur l'Evêque. — Les élèves dont les parents viendront assister à la fête pourront partir ce soir-là même. Les autres prendront « le chemin des vacances » le lendemain par les trains du matin.

Journées du Souvenir.

2^e journée de Juillet : Lundi 29.
 1^{re} journée d'Août : Jeudi 15.

Pour le « Bulletin ».

Souscriptions et abonnements. — 3^e liste : M. Floc'h, supérieur de « N.-D. du Creisker », M. Nédélec, recteur de Bohars, M. Blanchard, aumônier à Quimper, M. Crenn, vicaire à Loqueffret, MM. P. Le Mao, R. Guichaoua, Joseph Le Gall, L. Toulemont, Jean Le Roy, J.-M. Cariou, J.-L. Tanneau, J. Gloux.

Citations.

Yves Berthou, soldat au 344^e : « Le 31 Décembre 1917, a, par sa vigilance, son sang-froid, la rapidité de déclenchement de ses feux, repoussé une attaque ennemie arrivée jusqu'à notre secteur. » — 2^e citation. — (Ordre du Régiment.)

Yvès Berthou, caporal : « Commandant une patrouille dans la nuit du 30 Mai 1918, a fait preuve de bravoure et de décision, en se portant au secours d'un petit poste violemment attaqué par un ennemi supérieur en nombre ; celui-ci ayant été repoussé, l'a poursuivi, et a ramené un prisonnier. » — (Ordre de la Division.)

Nouvelles de la Maison.

Les vacances sont proches. Tout le monde en parle, c'est évident ; il est non moins évident que certains, jamais contents, voudraient qu'elles commencent plus tôt : c'est être trop gourmand.

Car le trimestre aura été, cette fois, fort court : le mois de Mai s'est écoulé rapidement, dans l'éclat des fêtes religieuses qui s'y succèdent de semaine en semaine : Ascension, Pentecôte, Fête-Dieu, et fête du Sacré Cœur en Juin. Comme de coutume, nous avons suivi la procession de la Fête-Dieu à Saint-Corentin. Douze des grands furent appelés à l'honneur de porter le dais ; de même à Saint-Mathieu, le dimanche suivant.

Nous avons eu quelques visites de permissionnaires. Abarnou et Derrien, tous deux artilleurs, ont passé par « Saint-Vincent », venant, le premier de Concarneau, où il était en convalescence, l'autre de Pontivy.

Jérôme Le Corre, blessé le 30 Mai, et déjà complètement guéri, est venu nous montrer, avec sa fourragère de vaillant « colonial », ses glorieuses balafres, mais toutes minuscules, et qui ne lui ont point enlevé sa mine gaie et son rire clair d'autrefois.

Ont passé encore : R. Chuto, C. Toscer, P. Graveran et Galès, toujours immense.

Th. Keraudren, J.-M. Piton et Hipp. Le Gall nous faisaient jusqu'ici une petite visite à peu près régulièrement chaque soir. Hipp. Le Gall continue ; mais ses deux camarades vont partir pour Blain, comme candidats élèves aspirants.

Le lundi 17 et le mardi 18 ont eu lieu les compositions du Séminaire. Le jeu de boucliers a repris avec plus d'entrain que jamais, sous l'active direction de M. Rosec. La discipline est de fer : M. Néa lui-même a été traduit en conseil de guerre pour infraction aux règlements.

L. G.

La Communion et la Confirmation.

Dimanche du Sacré Cœur, 9 Juin.

Autrefois — il y a longtemps depuis ! — la Fête de la Première Communion avait lieu le jeudi de la Fête-Dieu ; au charme d'une fête d'intérieur, si on peut dire, venait s'ajouter la solennité de la procession du T. S.-Sacrement à travers les cours, le jardin et le parc de l'Etablissement.

Une fois de plus, toute la fête s'est passée à la chapelle. Belle et bonne journée, doublement belle et doublement bonne, car c'était aussi la Confirmation. De l'une et l'autre fête, nous gardons un délicieux souvenir.

La retraite préparatoire a été prêchée par M. le chanoine Alfred Le Roy. « Les demandes du *Pater* dans leurs rapports avec les dons du Saint-Esprit. » Retraite originale, très intéressante, tout à fait appropriée à notre caractère de Petits Séminaristes. Petits et grands ont été ravis.

A 7 heures, la messe de Communion dite par M. le Supérieur. Lequel des anciens peut se rappeler sans émotion les messes de Communion à « Saint-Vincent » ? l'autel beau de toutes les beautés du jardin et d'autres beautés encore, grâce à des générosités intarissables ; l'alternance des prières et des chants — les chants de M. Mayet ; la foule pieuse des parents accourus jusque de l'Extrême-Léon ; surtout là-bas, tout au pied de l'autel, le groupe compact des premiers communians, sur qui se concentrent tous les regards, même semble-t-il, ceux de l'Enfant-Jésus, de la Sainte Vierge, de saint Joseph, de saint Louis de Gonzague, de saint Stanislas Kostka... Il est là sur l'autel... *Ecce Agnus Dei* !... Il vient à nous, nous allons à Lui, pendant que la chorale, faisant écho aux sentiments qui remplissent nos cœurs, chante le beau cantique :

Comme un enfant,
En ton Eucharistie
Je veux puiser la vie,
Comme un enfant.

Maintenant, c'est l'action de grâces, tout intimement d'abord, puis en commun, avec le prédicateur, dont la parole ardente exprime tour à tour nos adorations, nos remerciements, nos offrandes et nos désirs. Alors, tous ensemble, n'ayant vraiment qu'un cœur et qu'une âme, nous prions tout fort pour l'Eglise, la France, le Diocèse, nos parents, nos maîtres, tous ceux qui nous aiment, tous ceux que nous aimons...

A neuf heures, nous sommes de nouveau à la chapelle. Monseigneur fait son entrée, nous donne sa bénédiction et monte en chaire. Prenant pour texte le passage de l'Épître aux Ephésiens où l'Apôtre énumère les armes spirituelles dont doit se servir le chrétien dans sa lutte contre les puissances mauvaises, il nous invite à entendre le texte sacré comme il convient à des enfants, à des jeunes gens qui sont déjà sortis du monde et qui devront, un jour, lutter contre lui.... Soyez fermes, mettant à la base de votre vie sacerdotale l'humilité qui est le fondement de toutes les vertus, et qui se traduit chez les Petits Séminaristes par une obéissance prompte, cordiale et entière à ceux qui ont mission de les former, de les diriger. Et donc, fuyez l'orgueil, l'esprit d'indépendance qui mènent à l'insoumission et à la révolte... Marchez les reins ceints de la vérité : on ne porte plus la soutane dans les Petits Séminaires ; remplacez cette sauvegarde extérieure par un amour chaque jour plus fort de la pureté, un attachement de plus en plus ferme à la vérité. Prenez le casque du salut, prenez le bouclier de la foi, par lequel vous pouvez éteindre tous les traits enflammés du Malin : que votre foi soit une foi vive alimentée par des exercices de piété fréquents et fervents, en vacances comme au Séminaire... En même temps que vous priez pour vos jeunes condisciples qui vont recevoir la Confirmation, priez l'Esprit Saint de ressusciter, de raviver en vous la grâce du Sacrement, afin que fortifiés dans la vertu toute puissante de Dieu, vous soyez tous plus tard de vaillants soldats et de vaillants chefs dans l'Eglise du Christ...

Les cérémonies de la Confirmation se déroulent au milieu de l'attention générale dans un ordre parfait, grâce aux bonnes leçons de M. I. Jaouen. Les confirmands, présentés par leur parrain, J.-M. Coadou, élève de Philosophie, viennent s'agenouiller l'un après l'autre devant l'Evêque assisté de M. Gadon, vicaire général, et de M. le Supérieur, cependant que la chorale chante le beau cantique de Brune :

Quelle nouvelle et sainte ardeur
En ce jour pénètre mon âme ?

A 10 heures, la grand'messe, chantée par M. Rosec, vicaire à Saint-Mathieu. Bénédiction du T. Saint-Sacrement et chant du *Te Deum*.

On a pensé, sans doute, qu'il faut un lendemain à toute fête. Puis nous ne voulons pas laisser partir Monseigneur sans lui dire merci de vive voix. Voici que, dans la cour intérieure tout ombragée et tout embaumée par les tilleuls en fleur, Monseigneur se trouve, comme par surprise, au milieu d'un concert de voix qui chantent le *Vieux Clocher*,

Vieux, cassé, mais toujours droit

d'Henri Colas.

Cela donne occasion à Monseigneur de nous parler, avec une émotion que nous partageons dès les premiers mots, de la guerre, du pays où se fait la guerre, et où, hélas ! il n'y aura plus de vieux clochers. Prions pour que soit arrêté et brisé le fléau dévastateur, prions pour que nos pères, nos frères et nos amis puissent reprendre bientôt le chemin de la Bretagne et jouir, à l'ombre de leur vieux clocher, de la paix et du bonheur. Car en ces temps mauvais, plus que jamais le poète a raison :

Ailleurs la vie est méchante,
N'allez pas plus loin chercher
Le bonheur qui vous tourmente.
Amis, venez le chercher
Près du vieux clocher !

Monseigneur adresse alors quelques mots tout bas à M. le Supérieur. Il lui demande, sans doute, si nous avons été bien sages pendant la retraite. La réponse a dû être bonne, car Monseigneur se dit tout heureux de nous accorder une longue promenade... Les bravos éclatent. Un chant. Une dernière bénédiction de Monseigneur. Et l'essaim se disperse.

Le soir, à 6 heures, sermon, rénovation des Vœux du Baptême et bénédiction du Saint-Sacrement...

J. B.

La Fête de M. le Supérieur.

C'est encore dans la plus stricte intimité que nous avons célébré la fête de M. le Supérieur. La veille, à 5 heures, maîtres et élèves se sont réunis dans la salle des fêtes, qui avait revêtu sa parure des grands jours. Après le chant de la *Marche des Alliés* (Fourdrain), Jean-Marie Coadou, accompagné de Lucien Pondaven portant un immense et magnifique bouquet, s'est présenté devant M. le Supérieur et lui a exprimé nos vœux et nos souhaits de bonne fête.

« MONSIEUR LE SUPÉRIEUR,

» Plus que jamais, depuis le début de la guerre, nos esprits sont inquiets et nos cœurs sont étreints par l'angoisse. Dans l'incertitude où nous sommes sur le sort d'un si grand nombre d'entre nos maîtres et condisciples, il semblerait qu'il convînt de faire trêve à toute joie et à toute fête.

» Et pourtant, j'ai la ferme conviction que nous irions à l'encontre de leur désir le plus cher, si nous renoncions, cette année, en raison de notre tristesse, à célébrer la Saint-Jean. Il n'est aucun parmi nos frères absents, qu'il ait succombé sur le champ de bataille ou qu'il ait pris le chemin de l'exil, qui ne s'associe de tout cœur à notre réunion intime et familiale. Aussi bien nous entendons conserver à cette cérémonie le caractère de recueillement et de gravité que comportent les circonstances.

» Oui, ils sont là avec nous, martyrs que Dieu a déjà couronnés ; prisonniers qui gémissent et qui souffrent sur la terre étrangère ; héros qui luttent encore contre l'envahisseur.

» Et les vœux que j'ai mission de vous offrir aujourd'hui n'émanent pas seulement du petit groupe qui se presse ici autour de vous ; ils viennent, puis-je dire en toute vérité, des quatre coins du monde.

» Tandis que d'autres se battent, nous poursuivons ici, à l'abri du rempart qu'ils nous font de leurs poitrines, et sous votre paternelle direction, l'œuvre de notre préparation au rôle sublime que la plupart d'entre nous sont appelés à remplir dans la société future. Si la France ne nous demande pas à tous le tribut du sang, du moins attend-elle de nous tous que nous coopérons un jour à sa rénovation et à son relèvement.

» Et voilà pourquoi vous tenez à ce que « Saint-Vincent » demeure une pépinière de saints et savants prêtres désireux et capables de faire rayonner autour d'eux avec la lumière de la vérité, la flamme de l'amour divin.

» L'élève est volontiers frondeur. Mais, croyez-le bien, Monsieur le Supérieur, s'il s'en rencontre parmi nous chez qui l'irréflexion confine à l'ingratitude, il s'en trouve d'autres, et c'est la masse, qui savent comprendre et mesurer toute l'étendue du dévouement et de l'abnégation que comporte aujourd'hui l'accomplissement de votre tâche. Nous nous rendons nettement compte que ce n'est pas une mince affaire que de pourvoir, en pleine guerre, à la formation physique, intellectuelle et morale de quelques centaines de jeunes gens. Oh ! sans il n'en reste pas moins, qu'en toute occasion, « nécessité l'ingénieuse » vous inspira d'heureuse façon.

» Vous avez trouvé le moyen de ne pas laisser se ralentir parmi nous l'ardeur du travail ni l'élan de la piété. Vous n'avez pas permis que s'éteignît dans nos âmes la noble ambition de marcher sur la trace de nos devanciers dans la voie du succès et de l'apostolat.

» Et pour toutes ces raisons, nous voulons vous dire aujourd'hui, en toute simplicité, un affectueux et sincère merci. Nous désirons vivement que l'expression de notre gratitude s'étende à tous vos collaborateurs, dont chacun, nous le savons, s'est dépensé pour nous jusqu'aux limites des forces humaines.

» Nous unirons, demain, leurs noms au vôtre dans nos vœux et dans nos prières. Sur eux, comme sur vous, nous appellerons de tout cœur la protection de saint Jean-Baptiste. Que la grâce d'en-Haut féconde leur labeur, qui est aussi le vôtre, et qu'elle en fasse jaillir d'abondantes moissons, pour Dieu et pour la France.

» Que Dieu vous donne longue vie sur cette terre, belle et brillante couronne dans le Ciel et qu'ainsi se réalisent les souhaits qu'au nom de tous mes condisciples ici présents et au nom de tous nos chers absents, je vous présente en la formule traditionnelle : Bonne et heureuse fête ! »

M. le Supérieur se lève et se déclare très touché par les paroles qu'il vient d'entendre. « Je remercie, dit-il, votre camarade d'avoir traduit en termes si délicats et en même temps si choisis les sentiments qui sont au fond de vos cœurs à tous. Cela fait plaisir de vous entendre dire que vous aimez vos maîtres, que vous voulez les payer de tout ce qu'ils font pour vous par votre docilité, votre application au travail, et aussi par votre respectueux attachement, par votre reconnaissance. Ce sont là des sentiments qui doivent se rencontrer dans les cœurs bien nés. Vous devez avoir de la reconnaissance pour vos parents, que vous ne pourriez jamais dédommager assez de toutes les peines qu'ils se sont données pour vous. Vous devez être reconnaissants envers vos maîtres qui tiennent ici près de vous la place de vos parents et dont l'unique préoccupation, vous le savez, est de vous faire du bien. Ce devoir de la reconnaissance vous est doux, car vous êtes des enfants, des jeunes gens au cœur noble et généreux, et ce n'est pas chez vous que l'on pourrait rencontrer l'esprit de critique, l'esprit d'indépendance et d'orgueil, si funeste aux maisons où il s'introduit... »

» Nous traversons des temps bien durs... Mais vous aurez du courage et de la vaillance jusqu'au bout. Quand vos maîtres et camarades mobilisés vivent tous les jours au milieu des plus grands dangers, quand tous les jours nous craignons d'avoir à ajouter un nom nouveau à la liste déjà pourtant si longue de nos morts, vous comprenez qu'il vous faut aussi faire quelque chose pour la France, et vous saurez accepter sans vous plaindre, de gaieté de cœur, les quelques petites privations que les circonstances ont rendues nécessaires... Vous serez vaillants au Collège, vaillants bientôt à la maison, quand viendront les vacances, aidant encore courageusement vos parents dans leurs travaux... Et si, la guerre se prolongeant, la France a besoin de vos bras, vous répondrez à son appel avec joie et fierté, et vous saurez marcher sur les traces de vos aînés, dans le chemin de l'honneur et de la gloire...

» Mais si, ce que je souhaite, la victoire et la paix nous sont venues auparavant, vous dépenserez vos forces et votre vaillance sur d'autres champs de bataille. Après une guerre si longue et si terrible, il y aura beaucoup à faire pour relever la France de ses ruines, ruines matérielles, ruines morales, ruines de toute sorte. L'Eglise aura encore un rôle glorieux à remplir dans cette œuvre de relèvement et de reconstruction, et j'espère qu'elle pourra compter sur vous, que vous saurez être des ouvriers à la hauteur de votre tâche, capables de vous dépenser sans compter à la plus noble des causes, la gloire de Dieu et le salut des âmes... Les causes qui vivent, qui prospèrent, sont celles pour lesquelles on sait mourir. Vous saurez travailler, vous sacrifier, vous immoler pour le bien des âmes, pour les préserver de la contagion du mal, pour lutter contre le monde, le démon, pour combattre l'égoïsme, la luxure et tous les vices qui déshonorent l'humanité. Vous devrez être le sel de la terre, vous aurez à faire briller ici-bas la vertu avec l'amour de N. S. J.-C. Que cette pensée d'être utiles à l'Eglise vous guide et vous soutienne, qu'elle vous fasse grandir sans cesse en sagesse, en générosité, en sainteté. Et c'est là la grâce que je demanderai pour vous, demain, par l'intercession de saint Jean-Baptiste. »

M. le Supérieur s'arrête. Est-ce qu'il a fini ? J'aperçois, dans les premiers rangs de l'assemblée, quelques figures inquiètes qui semblent attendre autre chose. Est-ce que, cette année, l'amnistie traditionnelle ne serait pas proclamée ? Leur angoisse n'eut pas le temps de tourner en désespoir : M. le Supérieur lève tous les pensums... pour une fois. Les applaudissements éclatent.

Mais on attend une autre déclaration qui touche tout le monde : la date des vacances. La Distribution des Prix aura lieu le mercredi 10, dans l'après-midi, et le départ le lendemain. Il y avait des paris engagés : perdants et gagnants sont contents, et traduisent bruyamment leur contentement...

Le lendemain 24, la matinée fut une matinée de dimanche. Nous avons communie et prié aux intentions de M. le Supérieur, et donc pour vous : — Le soir, une délicieuse promenade.

Espérons, comme le dit l'un d'entre vous, que c'est la dernière fois que nous célébrons cette belle fête en temps de guerre.

L. G.

Nouvelles de partout.

Le 20 Juin 1918. — Le Bulletin de Mai m'est arrivé hier, retardé, sans doute, par la grande bataille, et aussi par une fausse adresse.

Le 27 Mai, nous partions pour Meaux, où un mois de repos devait remettre

débarquons à Château-Thierry. Toute la nuit, des réfugiés affolés couraient tous les chemins, venant de tous les coins de l'Aisne. Château-Thierry, encore tranquille la veille, s'éveillait brusquement à 3 heures du matin et fuyait rapidement sans rien emporter. La 22^e Division, très éprouvée, nous racontait la surprise dont elle avait été victime le 27, et l'avance foudroyante d'une véritable armée boche. « Méfiez-vous, nous disait-on, les Boches sont là. » En effet, à 4 kilomètres au delà de la ville, notre avant-garde signale les masses ennemies. Aussitôt, tout le monde se déploie en tirailleurs et se terre dans les bois et les champs de blé. Les Boches ne sont plus qu'à cent mètres et ils marchent en colonne, chantant sous l'impression de la victoire et... sous l'effet de nos vins vieux. Alors, subitement, nos mitrailleuses fauchent partout, et les Barbares, surpris à leur tour, hésitent. Nos Sénégalais, enthousiasmés, jouent de la baïonnette et gardent peu de prisonniers. Le prisonnier, à leur avis, est un esclave de plus à nourrir. Nous sommes trop peu nombreux, et l'ennemi trop fort pour que nous songions à la poursuite. Nous attendons sur une crête, et les vagues ennemies roulent de nouveau. Nos balles portaient toujours, et là chaque soldat put se flatter d'avoir abattu un gibier. Nous avions ordre de tenir coûte que coûte, et quatre jours de combat ne donnèrent à l'adversaire que trois kilomètres de terrain.

Relevé le 5 Juin, chacun n'eut pas assez de ses deux jours de repos pour narrer ses exploits et ceux des camarades. Il s'est accompli, dans cette bataille, des prodiges, et le gén. Md lui-même (blessé pour la 6^e fois, mais légèrement) a accordé sur la ligne de feu sept médailles militaires au 66^e Sénégalais. Une section de tirailleurs, cernée dans un village, se défend pendant deux heures et après avoir brûlé toutes ses cartouches fonce à la baïonnette, la nuit ; cinq tirailleurs seuls regagnèrent nos lignes. Trois tirailleurs se présentent pour enlever une mitrailleuse dissimulée dans une maison. Ils l'emmènent avec trois prisonniers. Ravis de ne pas entendre le canon, et excités par leur premier succès, ils valurent leurs aînés de 1914. D'eux-mêmes, par escouade, on les vit se retirer des lignes, aller prendre des munitions à un kilomètre en arrière et revenir au pas de course à leur poste de combat. Le bataillon accuse malgré tout peu de pertes, surtout peur de morts. Le gén. Md est ravi de voir sa Division, après cinq jours de résistance acharnée contre cinq Divisions boches, attaquer à son tour avec succès et reprendre la cote 204. Il est vrai qu'elle avait certaines circonstances favorables : les Boches ne sont pas tous de la « Croix-Blanche » et beaucoup étaient trop chargés des achats à crédit effectués dans nos magasins — la plupart des prisonniers traînaient, en effet, de riches broderies, des soieries, des bijoux, jusqu'à des pendules, destinées à leurs dignes gretchens.

La Division encadre deux régiments américains, et rend hommage à l'héroïsme déployé, depuis le 30 Mai, par ces hommes qui recevaient le baptême du feu. Ce furent des lions ; leur calme est saisissant, leur discipline exemplaire. Des mitrailleurs américains, chargés avec les nôtres de la défense d'un pont sur la Marne, s'installèrent en pleine rue, tandis que les nôtres, plus prudents, exécutaient un crêneau dans un mur. Les obus leur faisaient baisser la tête, leurs yeux ne quittaient pas l'objectif. Tout Boche qui s'engageait sur le pont était condamné, et leur ténacité permit au Génie de faire sauter le pont. Leur relève, sous un barrage, se fit comme à l'exercice, sans hâte et en ordre. En ce moment, ils harcelaient constamment le Boche, lui faisant plus de 500 prisonniers au bois de Belleau. Ils nous inspirent grande confiance, et leur puissant concours nous donna une victoire complète en 1919.

Un camarade me parle de la mort probable de M. L'Hostis. J'espère que la nouvelle n'est pas exacte et que Dieu conservera, après quatre ans de guerre, le saint prêtre qui, par sa bonté, conquiert l'admiration de tous ceux qui l'ont connu. Il me tarde d'avoir le *Bulletin* pour me rassurer à ce sujet.

Après trois semaines de première ligne, nous tenons toujours le Boche, mais nos fatigues réclament une relève prochaine.

CORENTIN CLOAREC.

Dimanche 23 Juin 1918. — Je viens de recevoir le *Bulletin* de Juin. Il m'arrive avec 10 ou 12 jours de retard ; mais le retard importe peu du moment que je l'ai reçu. Il s'explique, d'ailleurs, par ce fait que vous m'avez expédié le *Bulletin* suivant mon ancienne adresse.

Vous dire la joie que m'a causée, cette fois, ce « message de Saint-Vincent » est chose impossible. Je sors d'une bataille où j'ai vu tomber tels et tels autres

de mes camarades, et où j'ai craint plusieurs fois pour ma propre vie. Dieu n'a pas voulu que j'y reste, et j'en suis sorti sain et sauf. A peine les mauvais jours étaient-ils passés que je reçois le cher *Bulletin*. Je le lis, je le relis, chaque fois il me charme d'avantage. Le pèlerinage à la Mère-de-Dieu, les nouvelles de chaque jour, les citations des condisciples, tout cela vous comble de joie et vous remet.

Vous dirai-je un peu ce qu'a été cette bataille à laquelle je viens d'assister ? Je venais d'être versé au ...^e et je me trouvais au repos avec ce régiment lorsque, soudain, nous fûmes alertés que les Allemands attaquaient entre Mondidier et Noyon et essayaient de tourner Compiègne et la forêt de Villers-Cotterets, qu'ils n'avaient pu prendre lors de leur dernière offensive de l'Aisne. Quelques heures après l'alerte, nous prenions les autos. Le lendemain, nous attaquions à 11 heures du matin, après avoir pris les positions à 10 h. 3/4. La préparation d'artillerie fut très courte, une heure à peine. Puis tous se ruèrent sur l'ennemi. A la tombée de la nuit, les Boches avaient reculé de 4 à 5 kilomètres. Leur offensive était arrêtée, leur plan déjoué. Pour cela, il avait suffi au général Mangin de cinq Divisions.

L'ennemi accepte la défaite, car il n'a fait aucune tentative pour reprendre le terrain perdu qui constituait pour lui d'excellentes positions.

Mon camarade et ancien condisciple, Yves Hamon, est sorti, comme moi, indemne de la bataille.

JEAN-LOUIS JACQ.

Le 20 Juin 1918. — Nous avons été enlevés de notre beau secteur des Vosges pour venir barrer la route de Paris aux Boches. Notre régiment avait comme mission de contre-attaquer, afin de reprendre quelques positions à l'ennemi. L'attaque a très bien réussi, tous les objectifs ont été atteints et conservés malgré les furieuses contre-attaques de l'ennemi, qui voulait reprendre à tout prix le terrain perdu.

Nos pertes n'ont pas été très grandes ; cela tient, sans doute, à une protection du Sacré Cœur. En effet, j'ai remarqué, et le colonel lui-même nous l'a dit, que depuis que le régiment a été consacré au Sacré Cœur, nous avons toujours été plus heureux que les régiments qui marchaient avec nous.

Pour aller à l'attaque, la plupart, les officiers en tête, avaient le fanion du Sacré Cœur déployé sur la poitrine. Quel beau spectacle ! que de voir tant d'hommes aller en avant contents de mourir pour Dieu et pour la France ! Quant à moi, je suis encore sorti sain et sauf de la fournaise. C'est, je n'en doute pas, grâce aux bonnes prières que l'on fait pour moi, à « Saint-Vincent » ; aussi, continuez toujours à faire prier pour moi, surtout à la congrégation.

Je reçois toujours le *Bulletin*, qui me fait bien plaisir quand je le reçois.

En terminant, recevez mes meilleurs vœux et souhaits de bonne fête. Espérons qu'elle sera la dernière que nous aurons à vous souhaiter en temps de guerre.

Votre élève reconnaissant et respectueux,

Y. NICOLAS.

Aux Armées, le 18 Juin 1918. — C'est en sortant de la grande bataille du 9 Juin, à laquelle j'ai eu l'honneur de prendre part pendant les cinq premiers jours, que j'ai reçu le cher petit *Bulletin*. Jamais, certes, il ne m'a fait autant de plaisir. J'ai éprouvé une joie profonde à recevoir des nouvelles de « la Maison », après ces journées de combat où nous sommes restés sans communications avec l'arrière, et à lire ces quelques pages, qui ont éveillé en moi de si doux souvenirs. La lecture de cette lettre m'a complètement replongé dans le passé, a chassé toutes les pensées de la guerre, tous les cauchemars plus ou moins horribles qui me hantaient à la suite de ces mauvaises journées. Mon imagination m'a transporté sur la route de Kerfeunteun, et j'ai suivi le pieux cortège de « Saint-Vincent » vers le vénérable sanctuaire de *Ty-Mam-Doùe*, qui a si souvent résonné de la belle musique de « Saint-Vincent » et de nos pieux cantiques. Oh ! il me tarde de pouvoir aller moi-même à cette sainte chapelle remercier la Mère de Dieu des faveurs spéciales qu'elle m'a accordées dans cette bataille. Si j'en suis revenu, sans nul doute, c'est à Elle, et à Elle seule, que je le dois.

Le petit *Bulletin*, hélas ! m'annonçait également la mort d'un de mes meilleurs amis de « Saint-Vincent ». Cette nouvelle m'a profondément affligé... Le Grand Séminaire a perdu en Jean Dréau un excellent élève.

En ce moment, je suis au repos, comme un bon prince, à quelques kilomètres de la frontière suisse. C'est un pays ravissant.

F. QUINQUIS.

1^{er} Août 1918.

Bien chers Amis,

L'année scolaire est terminée. Je voudrais pouvoir dire qu'elle s'est bien terminée. Hélas ! l'épreuve est venue, cruelle, terrible. Quatre jours avant les Prix, nous perdions M. Salaün, économe, que vous aviez tous vu plein de santé lors de votre dernière visite et qui paraissait appelé à vivre encore de longues années.

Le jeudi, 27 Juin, il se sentit grippé. Il faut vous dire que la grippe, une grippe terrible, donnant jusqu'à 40° de fièvre, a visité la Maison, ce dernier trimestre, et que beaucoup d'élèves ont été malades. Quelques jours de lit suffisaient, en général, à les guérir, mais quelques-uns ont dû rester couchés plus d'une semaine et même être envoyés chez eux en convalescence. M. l'Econome, lui, resta debout le jeudi, le vendredi et le samedi. Le dimanche suivant, 30 Juin, il devait, comme c'était convenu depuis longtemps, accompagner à Brest les élèves du Baccalauréat. Comme il avait encore mauvaise mine, je lui conseillai de ne point partir. « Ce n'est rien, me répondit-il ; je vais déjà mieux et le voyage achèvera de me guérir. » Arrivé à Brest, il se trouva très fatigué et dut s'aler. Il eut le courage, cependant, de se lever le lundi matin et le mardi matin, pour aller dire la messe à l'église Saint-Louis, afin de faire plaisir aux élèves. « C'est tout juste, m'a-t-il avoué, si je ne suis pas tombé avant la fin de la messe. » Revenu de Brest, le mardi soir, dans un wagon plein de soldats et ouvert à tous les vents, il dut être transporté en voiture de la gare à « Saint-Vincent » et se trouvait dans un état de fatigue extrême. Le médecin qui le vit ce jour-là même, et l'examina bien, ne trouva pourtant la trace d'aucun désordre grave. « Ce n'est que la grippe, dit-il, comme ont eu les élèves ; il faudra garder le lit pendant quelques jours. » Cette déclaration du médecin nous rassura et nous étions sans inquiétude sur l'issue de ce mal que nous croyions passager. Mais M. l'Econome était à bout de forces, la fièvre le minait depuis six jours. Il attendit trop longtemps pour se soigner, et la réaction ne put pas se faire ; l'état de faiblesse persista pendant trois jours encore, la fièvre resta élevée, mais rien ne faisait prévoir la mort, et voilà que, dans la nuit du vendredi au samedi, le 6 Juillet, à 2 h. 1/2 du matin, il expira, sans agonie. Je n'eus que le temps de lui donner une dernière absolution et l'Extrême-Onction. Il s'était confessé la veille de sa mort.

Je n'essaierai pas de vous décrire ma douleur ni celle des maîtres et des élèves. Nous fûmes consternés.

Vous prierez pour M. l'Econome, mais en même temps vous prierez pour nous qui sommes inconsolables de cette mort, vous prierez pour « Saint-Vincent », pour que la Providence nous vienne en aide et que, malgré cette épreuve, nous puissions continuer à faire ici l'œuvre de Dieu.

Le dimanche 7 Juillet, à 1 h. 1/2, un office funèbre, présidé par Monseigneur, fut chanté en la chapelle de « Saint-Vincent », qui était remplie. Puis, après l'office, le corps fut transporté à Brasparts où se fit, le lendemain, l'inhumation.

Le mardi 9 Juillet, un grand service fut chanté, à « Saint-Vincent », pour M. l'Econome, et le mardi suivant, 16 Juillet, un autre grand service fut chanté à Brasparts. A l'un et à l'autre, les prêtres et les fidèles étaient très nombreux.

Quand vous irez à Brasparts, vous ferez visite au cimetière. Tout de suite, à droite en entrant, vous trouverez la tombe de M. l'Econome, qui repose là auprès de sa mère et de ses autres parents, en face de ces montagnes qu'il aimait tant et qui, de fait, sont bien belles et bien pittoresques.

Rhétorique. — *Dissertation* : 1^{er}, L. Pondaven ; 2^e, C. Larnicol ; — *Version latine* : 1^{er}, L. Pondaven ; 2^e, R. Le Gall ; — *Version grecque* : 1^{er}, H. Cudennec ; 2^e, L. Pondaven ; — *Thème grec* : 1^{er}, L. Pondaven ; 2^e, H. Cudennec.

Seconde. — *Dissertation* : 1^{er}, L. Le Pape ; 2^e, A. Bossard ; — *Version latine* : 1^{er}, F. Philippe ; 2^e, L. Jaouen ; — *Version grecque* : 1^{er}, Y. Gourmelen ; 2^e, M. Hervé ; — *Littérature latine* : 1^{er}, A. Bossard ; 2^e, Y. Hénaff ; — *Thème grec* : 1^{er}, L. Jaouen ; 2^e, Y. Hénaff.

Troisième. — *Version latine* : 1^{er}, N. Bolzer ; 2^e, C. Parcheminou ; — *Narration* : 1^{er}, C. Parcheminou ; 2^e, F. Goasdoué ; — *Thème latin* : 1^{er}, J. Sui-gnard ; 2^e, J. Ollivier, F. Goasdoué et F. Uguen ; — *Version grecque* : 1^{er}, C. Parcheminou ; 2^e, F. Merceur ; — *Thème grec* : 1^{er}, F. Uguen ; 2^e, F. Merceur ; — *Vers latins* : 1^{er}, C. Parcheminou ; 2^e, N. Bolzer.

Quatrième. — *Narration* : 1^{er}, O. Kervella ; 2^e, E. Queinnec ; 3^e, F. Guédès ; 4^e, P. Douguet ; — *Version latine* : 1^{er}, F. Guédès ; 2^e, C. Le Burgue ; 3^e, P. Douguet ; 4^e, L. Le Béchenec ; — *Version grecque* : 1^{er}, P. Douguet ; 2^e, Y. Riou ; 3^e, J. Moreau ; 4^e, C. Le Burgue et Y. Bleuzen ; — *Thème latin* : 1^{er}, C. Le Burgue ; 2^e, P. Douguet ; 3^e, E. Queinnec ; 4^e, Y. Bleuzen ; — *Thème grec* : 1^{er}, P. Douguet ; 2^e, G. Branquec ; 3^e, J. Mahé ; 4^e, E. Queinnec.

Cinquième. — *Grec* : 1^{er}, J. Henry ; 2^e, J. Le Breton ; 3^e, J. Le Roux ; 4^e, C. Pellet ; — *Thème latin* : 1^{er}, J. Henry ; 2^e, L. Diquélou ; 3^e, J. Le Bre-ton ; 4^e, J. Le Roux et F. Trébaol ; — *Version latine* : 1^{er}, J. Jullien ; 2^e, J. Henry ; 3^e, L. Diquélou ; 4^e, R. Péron et F. Trébaol ; — *Narration* : 1^{er}, J. Jullien ; 2^e, J. Henry ; 3^e, F. Sergeant ; 4^e, C. Nédélec ; — *Orthographe* : 1^{er}, J. Le Roux ; 2^e, F. Trébaol ; 3^e, J. Jullien ; 4^e, L. Nédélec et H. Le Gall.

Sixième. — *Version latine* : 1^{er}, H. Coathalem ; 2^e, H. Bernard ; 3^e, J. Kermorvan ; 4^e, J. Louarn ; 5^e, J. Gourmelen ; — *Orthographe* : 1^{er}, Y. Crenn ; 2^e, H. Coathalem ; 3^e, P. Orvoën ; 4^e, H. Bernard ; 5^e, J. Gourmelen ; — *Ana-lyse* : 1^{er}, H. Cabon ; 2^e, Y. Crenn ; 3^e, P. Trellu ; 4^e, J. Kermorvan ; — *Narra-tion* : 1^{er}, P. Orvoën ; 2^e, J. Le Doaré ; 3^e, J. Prigent ; 4^e, J. Guyader ; 5^e, L. Le Doze ; — *Thème latin* : 1^{er}, J. Louarn ; 2^e, J. Colin ; 3^e, J. Gourmelen ; 4^e, J.-M. Messenger ; 5^e, H. Cabon ; — *Arithmétique* : 1^{er}, E. Jacob ; 2^e, J. Gour-melon et O. Emily ; 4^e, A. Gargadennec et F. Guillou.

Septième. — *Grammaire* : 1^{er}, Y. Daniel ; 2^e, P. Le Bars ; 3^e, F. Baraër ; — *Arithmétique* : 1^{er}, P. Le Bars ; 2^e, Y. Daniel ; 3^e, A. Pivert ; — *Rédaction* : 1^{er}, A. Pivert ; 2^e, Y. Daniel ; 3^e, J. Le Séac'h ; — *Analyse* : 1^{er}, Y. Daniel ; 2^e, M. Bosser ; 3^e, P. Le Bars ; — *Orthographe* : 1^{er}, Y. Daniel ; 2^e, P. Le Bars ; 3^e, J.-M. Keromnès ; — *Écriture* : 1^{er}, J.-M. Kersual ; 2^e, Y. Daniel ; 3^e, P. Le Bars.

Huitième. — *Grammaire* : 1^{er}, J. Cariou ; 2^e, N. Goalès ; — *Arithmétique* : 1^{er}, N. Goalès ; 2^e, J. Cariou ; — *Rédaction* : 1^{er}, P. Morvan ; 2^e, J. Le Rhun ; — *Analyse* : 1^{er}, N. Goalès ; 2^e, J. Le Rhun ; — *Orthographe* : 1^{er}, J. Le Rhun ; 2^e, N. Goalès ; — *Écriture* : 1^{er}, P. Morvan ; 2^e, J. Le Pemp.

Adresses nouvelles. — Changements d'adresses.

Cloarec, Cor., sergent au 66^e B. T. S. — S. H. R. secteur 167.
Cochard J., 107^e A. L., 54^e batt., 4^e pièce, à Souppes (Seine-et-Marne).
Crenn Y., 8^e Génie, poste radio S. 71. C. V. A. II. 62, secteur 86.
Guilcher J., 312^e R. A. L., 3^e batterie, 1^{er} groupe, secteur 212.
Jacq J.-L., 287^e, 17^e Cie, secteur 206.
Jain Y., 22^e R. A. C., 52^e batterie, 9^e sect. C. O. A. C. Nemours (banlieue Sud-Est) (Seine-et-Marne).
Le Bot R., 137^e, 2^e Cie mitrailleuses, secteur 82.
Le Scao Y., 116^e R. I. S. T., en subsistance au 9/99, secteur 183.
Méar G., 52^e, 3^e Cie, secteur 114.
Pengam S., hôpital 19, Ambert (Puy-de-Dôme).

Journées du Souvenir.

Août : 15, fête de l'Assomption de la Sainte Vierge ;
Septembre : 8, fête de la Nativité de la Sainte Vierge.

Pour le « Bulletin ».

Souscriptions et abonnements. — 4^e liste : M. Bossus, M. le chanoine Bars, professeur au Grand Séminaire, E. Bosson, J. Bescond, abbé J. Guermeur, F. Léon, Y. Le Scao, F. Messager, M^{me} Milliner, lieutenant Pape, M. Rospars, chanoine titulaire, J.-L. Tanneau, G. Tirilly, E. Tromeur.

Citations.

M. Bossus, aumônier divisionnaire : « Par son calme et son sang-froid remarquables, a su, pendant la nuit du 26 au 27 Mai 1918, maintenir élevé le moral des hommes dans un poste avancé violemment bombardé. Au milieu d'énormes difficultés, à travers un terrain battu par les tirs de l'artillerie, a réussi, dans la matinée du 27, à rejoindre le groupe ». — (Ordre de la Division.)

Lieutenant Cadiou : « Officier de renseignements d'une haute valeur morale, homme du devoir, consciencieux, modeste. Le 27 Mai 1918, n'a quitté le P. C. que sur l'ordre de ses chefs, alors que l'ennemi y avait déjà pris pied et que le feu des mitrailleuses en balayait les abords. A aidé à l'organisation de la défense du pont de B. et C. et n'a cessé d'être un précieux auxiliaire pour le capitaine commandant provisoirement le régiment, dans la direction des éléments privés de chefs et la réorganisation des divers services de corps. »

Le Bot Jean-Marie, brigadier téléphoniste à l'E. M. du groupe : « Le 27 Mai 1918, alors que l'ennemi était à proximité du central téléphonique du groupe, est allé prendre du matériel indispensable. Du 28 Mai au 5 Juin, a placé et réparé de nombreuses fois des lignes téléphoniques sous de violents bombardements. »

Nouvelles de nos mobilisés.

M. l'abbé **Foll** a donné de ses nouvelles par une carte arrivée à « Saint-Vincent », le 11 Juillet. Il est interné à Rastatt (Baden). Il dit que M. Tiec est prisonnier aussi, ainsi que M. L'Hostis qui est assez gravement blessé. — Huit jours après arrivent deux cartes de M. L'Hostis, qui n'est, dit-il, que légèrement blessé au bras droit et à la jambe gauche. L'écriture n'est pas de M. L'Hostis, qui, donc, n'a pas encore l'usage de son bras. Cependant, au bas de la carte on peut lire *Athanase*, dont les lettres ont été tracées par M. L'Hostis lui-même. — Le 23 Juillet, nouvelle carte de M. L'Hostis qui se trouve à Stralkowo près de Posen et qui bientôt sera interné dans un camp d'officiers. — C. **Pelliet**, fait prisonnier aussi le 27 Mai, est à Giessen (Allemagne), et bien portant. — **René Abquillerm**, à l'armée d'Italie, a été légèrement blessé au moment où il s'emparait d'un Austro-Boche qu'il n'a pas lâché et qu'il a amené au colonel. Hospitalisé à Vicence. Le prochain *Bulletin* donnera plus de nouvelles militaires.

Distribution des Prix.

Elle s'est faite le 10 Juillet, à 2 heures du soir, sous la présidence de Monseigneur Duparc, accompagné de MM. Cogneau et Messager, vicaires généraux. A cause de la guerre et à cause surtout du deuil qui a attristé la Maison, la fête a été toute simple. Les chants qui avaient été préparés n'ont pas été exécutés. — Les prêtres et les parents étaient nombreux et ils ont pu, avant et après la distribution, voir l'exposition de dessins d'élèves qui s'étalaient tout le long des murs de la grande salle. Les élèves de 6^e, de 5^e, de 4^e et de 3^e étaient les exposants et leurs dessins dénotent de grandes qualités d'observation et révélaient de futurs artistes. Cette exposition a été une innovation heureuse et nous espérons qu'elle sera renouvelée.

M. le Supérieur, après avoir remercié Monseigneur, les prêtres et les parents accourus à la cérémonie, parle en termes émus du précieux collaborateur qu'il vient de perdre : « Voilà que nous est enlevé brusquement cet excellent prêtre,

M. Salaün, si intelligent, si actif, si dévoué pour tout ce qui touchait à l'intérêt matériel et spirituel des élèves. Vous l'avez vu à l'œuvre, mes chers amis, et je sais quelle affection, quelle estime vous aviez pour lui, et combien la nouvelle de sa mort vous a affligés. Pour moi, essayant de refouler la douleur qui m'étreint, je déclare hautement que je perds le meilleur des amis, un guide éclairé et sûr. Nous n'avions qu'un cœur et qu'une âme, et grâce à son dévouement de tous les instants, la charge de diriger cette Maison m'a été rendue bien légère et bien douce pendant les onze années qui viennent de s'écouler... Mais ce que je mettais au premier rang parmi ses qualités, c'était son esprit surnaturel, sa sainteté, le zèle qu'il déployait à faire du bien à nos âmes. Souvenez-vous bien, et vous qu'il a dirigés au saint tribunal de la Pénitence, et vous qui avez entendu ses exhortations aux réunions de la Congrégation, souvenez-vous bien de ses conseils et de ses leçons et tenez-y fidèlement pendant toute votre vie. Et vous qui serez prêtres, un jour, prenez-le pour modèle. Comme lui, sachez vous oublier pour être tout entiers aux autres, pour ne penser qu'au bien à faire aux âmes. C'est ainsi que vous serez des prêtres selon le cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ. »

Monseigneur, qui perd en M. Salaün, un prêtre qu'il affectionnait et estimait grandement, rappelle aux élèves le devoir de la reconnaissance, devoir que l'on oublie trop facilement. Qu'ils se rappellent ce que ce prêtre a fait pour eux, les peines qu'il s'est données pour reconstituer le Petit Séminaire, lorsque la Maison de Pont-Croix eut été enlevée au diocèse, le dévouement dont il a fait preuve en toutes circonstances, son zèle surnaturel. « Quand de tels prêtres meurent, ils sont prêts, ils ont les mains pleines de mérites, et l'on peut avoir toute confiance qu'ils vont au Ciel recevoir la récompense méritée par leurs œuvres. Mais souvenez-vous d'eux, n'oubliez jamais ce que vous leur devez. Priez pour eux, et marchez sur leurs traces ; c'est le meilleur moyen de les récompenser de l'affection qu'ils vous ont témoignée. »

Puis, c'est la lecture du palmarès. Voici les élèves qui ont été le plus souvent nommés :

Classe de Huitième : Jacques Le Pemp, de Plomeur ; Jacques Le Rhün, de Saint-Jean-Trolimon ; Jean Cariou, de Trégunc.

Classe de Septième : Pierre Le Bars, de Gourlizon ; Yves Daniel, de Saint-Jean-Trolimon ; Mathurin Haslé, de Lorient ; François Quintin, de Saint-Ségal.

Classe de Sixième : Hervé Coathalem, de Brieç ; Joseph Colin, de Plomodiern ; Jean Louarn, de Brieç ; Henri Bernard, de Coray.

Classe de Cinquième : Jean Henry, de Guipavas ; Joseph Le Roux, de Lambézellec ; Louis Diquélou, de Pont-l'Abbé ; Jean Jullien, de Recouvrance ; Jean Le Breton, de Plomodiern ; René Péron, de Quimperlé.

Classe de Quatrième : Joseph Douguet, de Gouézec ; Joseph Heydon, du Relecq-Kerhuon ; Eugène Quéinnec, de Douarnenez ; Yves Bleuzen, de Saint-Yvi.

Classe de Troisième : Corentin Parcheminou, de Saint-Nic ; Joseph Cariou, de Trégunc ; Jean-Pierre Le Gall, de l'Hôpital-Camfrout ; Jean Suignard, de Châteaulin.

Classe de Seconde : Albert Bossard, de Saint-Pierre-Quilbignon ; Mathieu Hervé, du Cloître-Pleyben ; François Philippe, du Juch ; Yves Nénez, de Saint-Evarzec.

Classe de Première : Lucien Pondaven, de N.-D. de Kerbonne ; René Le Gall, de Landudec ; Marc Larnicol, de Pont-l'Abbé.

Prix d'honneur (Dissertation française) : 1. Lucien Pondaven ; 2. Louis Le Menn, de Guissény.

Classe de Philosophie : J.-M. Coadou, de Pluguffan.

Le soir des Prix, on apprenait que 13 élèves sur 16 présentés étaient admissibles aux examens du baccalauréat : Jean Breton, de Port-Launay ; Joseph Cariou, de Trégunc ; Henri Cudennec, de Loc-Maria-Quimper ; Jean Floc'hlay, de Pont-Aven ; Marc Larnicol, de Pont-l'Abbé ; Jean Le Gall, de l'Hôpital-Camfrout ; René Le Gall, de Landudec ; Jean-Marie Le Guellec, de Peumerit ; Louis Le Menn, de Guissény ; Maurice Messager, de Châteaulin ; François Mévellec, de Coray ; Joseph Morvan, de Guipavas ; Lucien Pondaven, de N.-D. de Kerbonne ; Jean-Marie Coadou, l'élève de Philosophie, a été aussi déclaré admissible.

AU JOUR LE JOUR

1^{er} Juillet. — Les rhétoriciens sont à Brest, pour l'examen du baccalauréat.

2^e Juillet. — Les rhétoriciens sont rentrés ce soir, à 5 heures, assez contents de leurs compositions, sauf de la version grecque, qui était assez difficile. M.

l'Econome, qui a accompagné les élèves à Brest, a été malade là-bas et est rentré très fatigué.

6 Juillet. — En nous levant, nous apprenons une fatale nouvelle : M. l'Econome est mort à 2 h. 1/2. Quel malheur pour la Maison !

7 Juillet. — A 1 h. 1/2, office pour M. l'Econome. Monseigneur préside. Le chœur est rempli de chanoines et de prêtres et toute la chapelle est pleine de monde.

9 Juillet. — Après la classe, à 10 heures, service pour M. l'Econome. M. le Supérieur chante la messe. Comme dimanche, assistance très nombreuse.

10 Juillet. — Le matin, on fait les malles, on les descend dans la cour où elles sont pesées et enregistrées par des employés de la gare. De 10 heures à midi, promenade. A 2 heures, Distribution des Prix. Tout est fini pour 3 heures. Ceux qui ont leurs parents partent en vacances le jour même.

11 Juillet. — Départ, par les premiers trains, des élèves qui n'ont pas pu s'en aller hier.

12 Juillet. — Lettre de M. Foll annonçant qu'il est prisonnier, bien portant, à Rastatt (Baden). Il dit que M. L'Hostis, assez gravement blessé, est prisonnier aussi. *Deo Gratias !* M. L'Hostis est vivant !

13 Juillet. — Coadou, philosophe, est appelé à l'oral seulement le 24 Juillet. C'est un peu tard.

15 Juillet. — Les rhétoriciens sont appelés plus tard encore, puisqu'ils doivent attendre jusqu'au 31 Juillet.

16 Juillet. — Examens du brevet. Les candidats paraissent assez contents, mais cependant n'osent trop compter sur le succès. L'examen est difficile et tous les ans le nombre des reçus tend à diminuer. — A 7 heures du soir les résultats sont proclamés. Il a fallu que les correcteurs travaillent vite, car le nombre des candidats dépassait 200. Huit des nôtres sont admissibles : Cloarec, Gourlaouen, Jacolot, Parcheminou, Suignard et Vézier de 3^e, Bleuzen et Kernéis de 4^e. Ce n'est pas mal.

17 Juillet. — Oral du brevet. Les admissibles, jusqu'à la lettre K, passent l'oral aujourd'hui, les autres passeront demain. On ne saura le résultat définitif que demain, vers midi.

18 Juillet. — A midi, M. Rosec arrive et nous annonce que l'oral a été dur. Dix-sept des admissibles ont été refusés parmi lesquels 5 des nôtres. Sont reçus définitivement : Cloarec, Parcheminou, Vézier. Si quelqu'un est tenté de trouver que c'est peu, qu'il affronte donc l'examen et il verra que ce n'est pas si facile d'être breveté.

19 Juillet. — Arrivée de MM. Labbé et Courtet, partis lundi sans rien dire. Ils n'étaient auparavant que bacheliers. Ils sont, désormais, brevetés. Ils se sont présentés à l'examen dans un autre département. Félicitations !

24 Juillet. — Coadou, philosophe, est reçu avec mention Assez Bien, le premier de sa série. Vous ne saurez que le mois prochain le résultat de l'examen de Première.

« In memoriam ».

Nous n'avons parlé que brièvement de M. Salaün, et à dessein. Nous vous laissons la parole. C'est vous qui allez nous dire ce qu'était M. l'Econome et quelle perte nous avons faite.

De M. Prigent. — « Je reçois une lettre de M. Le Pemp (je la savais hier par mon frère), m'apprenant la mort inattendue de M. l'Econome. J'avais reçu, samedi, un mot de vous, où vous me disiez que M. Salaün était revenu de Brest, indisposé. J'avais cru à une grippe bénigne et à un prompt rétablissement. Hélas ! le bon Dieu en a décidé autrement et l'a rappelé à Lui.

Depuis la guerre, surtout, je ne me représentais pas « Saint-Vincent » sans M. Salaün, et je crois que professeurs et élèves mobilisés me ressemblent sur ce point. Hélas ! quel vide, désormais, dans la Maison ! Nous l'y rencontrions partout, ou dans sa chambre, ou à l'étude, ou dans la cour, ou à la chapelle, aux réunions de la Congrégation.

Vous le voyez, n'est-ce pas ? à la Congrégation, comme si c'était d'hier ; et je le vois aussi, légèrement penché vers vous, à mi-voix, amicalement, avec onction, vous ouvrant son âme. Vous vous le rappelez prenant son Evangile, en lisant quelques versets, et vous entretenant, simplement, comme dans une causerie, des attraites de Jésus et de la profondeur de son amour. Ou bien il com-

mentait une page qui l'avait vivement impressionné d'un livre pieux, et vous confiait l'émotion qu'il en avait reçue. Il vous entretenait de Jésus dans l'Eucharistie, de la vocation, du sacerdoce, de la confiance en la Très Sainte Vierge : n'est-ce pas que sa parole, familière, sans apprêt, vous charmait et vous allait au cœur ? Vos lettres, d'ailleurs, qui ont paru au *Bulletin*, où vous rappelez fréquemment la Congrégation, témoignent que vous gardez des réunions du mercredi soir, un souvenir ineffaçable.

Surveillant, il le fut depuis 1914, économe cependant, et directeur de la Congrégation, et confesseur et professeur aussi. Et le surveillant faisait peu d'observations, il n'en avait pas besoin ; sa présence suffisait pour que l'ordre se maintint ; au plus un de ses regards qui vous fixaient tout droit, pas davantage. Vous le craigniez, mais, il me semble, à peu près comme l'enfant craint son père. Vous ne vouliez pas qu'il vous fit une remontrance : les remontrances de M. l'Econome étaient jugées redoutables. Vous aviez peur aussi de lui faire de la peine, car vous l'affectionniez ; vous saviez, en effet, qu'il cherchait votre bien, et vous vous rendiez compte qu'il s'était soumis, pour vous, à un travail immense ; puis du surveillant vous ne pouviez séparer le maître de la Congrégation et le confesseur, et cela l'entourait et le couvrait de ce quelque chose qui est à peu près le respect, où il entrait de l'admiration pour sa fervente piété, de la reconnaissance pour son infatigable dévouement et la soumission à l'égard du directeur spirituel de la Maison.

Vous vous le représenterez aussi tel qu'il vous recevait dans sa chambre, lorsqu'il vous y appelait. Vous entriez : son regard pénétrait jusqu'au fond du vôtre ; vous baissiez la tête. Puis, « vous rappelez-vous » ? Et il évoquait un souvenir qui contrastait avec votre faute : une promesse faite à votre mère en sa présence, le repentir, et en quels termes, d'une légèreté antérieure, d'autres souvenirs encore qu'il est inutile que je vous suggère, car vous les avez présents à la mémoire, et je sais que ceux que M. Salaün « tança » oh ! bien doucement ! se rappellent les paroles qu'ils entendirent alors. Puis — il connaissait vos âmes, il en savait le point sensible, comme aussi la fibre à faire vibrer — c'étaient quelques mots qui vous « piquaient » un peu, mais ce n'était pas long ; il quittait le reproche, et c'était du surnaturel, la vocation, et vous étiez conquis. — Et vous qui alliez lui confier vos peines de toutes sortes — car vous ne croyez pas que M. Salaün fût un censeur perpétuel, loin de là — n'est-ce pas que vous entendiez de lui ce qui vous soulageait et vous relevait ? Et vous qui y alliez pour traiter les affaires de la Congrégation, dites-moi s'il n'était pas affable. Et cette affabilité était peut-être plus grande encore, lorsque vous lui faisiez une visite pendant les vacances, et surtout, lorsque, depuis la guerre, vous vous arrêtiez à « Saint-Vincent », pour le revoir, lui et la Maison.

Et je ne parle pas du confesseur. Vous qu'il a dirigés, et vous êtes nombreux, vous savez la dureté aimable de ses directions. Et j'oublie sa délicate amabilité. Avez-vous parfois remarqué quels mots il trouvait à l'adresse de vos mères, lorsque, les jours de rentrée, vous pénétriez avec elles chez lui ? Vos mères, sans doute, vous ont confié le plaisir qu'elles en avaient éprouvé.

En M. Salaün, nous avons aimé, par-dessus tout, le prêtre surnaturel et pieux, dont l'âme se confiait et s'abandonnait filialement entre les mains de Notre-Seigneur. Vous la voyiez, cette piété, dans son extérieur, qu'il célébrait la messe, qu'il récitait son office, partout d'ailleurs, et vous la sentiez dans sa parole, lorsqu'il vous entretenait de la communion, de la hauteur comme des obligations du sacerdoce.

Dévoué, il le fut toujours : il se dépensa plus que jamais, depuis que, avec la guerre, les maîtres disparurent pour la plupart de « Saint-Vincent ». Il ajouta d'autres tâches — vous savez lesquelles — à la sienne, et ne recula devant aucun labeur, pour que, malgré la guerre, la Maison tint et prospérât.

Vous savez moins combien il exigeait de lui, dans sa fonction — comme autour de lui d'ailleurs — d'ordre et de régularité. Mais vous avez senti combien, sous une apparence de froideur, il avait de sensibilité et de bonté, d'une sensibilité maîtresse d'elle-même, égale, sans irritation, sans mauvaise humeur, d'une bonté nullement faible, mais affectueuse cependant et qui vous gagnait.

Ne croyez pas que M. Salaün fût morne et morose. C'est durant les vacances, en 1915 surtout, que je l'ai plus connu et plus apprécié. Nous étions libres : dans les après-midi c'étaient des rires et des courses. La nuit venue, au clair de lune, j'écoutais les sons de sa flûte ; ou bien, rentrés dans sa chambre, nous causions ; et c'est alors que je me rendis compte de sa curiosité, de son goût,

de la haute culture de son esprit, comme de la tendresse et de la solidité de sa piété. Nous cautions de vous, et des lettres qui venaient de vous ou du Nord ou de la Champagne ou de l'Alsace ; nous lisions, souvent de la poésie, ou bien les lettres vivantes, spirituelles et surnaturelles aussi d'un de ses compatriotes, mort dans les missions de la Chine ; il me disait les « directions » de Mgr Gay, son auteur préféré, et me montrait ce que ses lettres, comme celles du P. Lacordaire, renfermaient d'enseignements pour nous, prêtres, et prêtres dans un Séminaire ; nous parlions des congrès auxquels il avait assisté, et nous discussions la valeur enseignante et éducative des idées qui y avaient été émises.

Je me laisse aller aux souvenirs de jadis. J'aimais M. l'Econome, comme vous aussi, d'ailleurs, vous l'aimiez, et les souvenirs qui me le rappellent se présentent en foule à ma mémoire. Nous le regretterons et nous le pleurerons. En même temps, en célébrant la messe ou en communiant, nous prions le bon Dieu, que nous aurons avec nous, pour lui et pour nous aussi, afin qu'un jour nous nous retrouvions tous au Ciel.

Un projet. A la fête du 15 Août, le *Bulletin* étant parvenu à tous — car il faut que le *Bulletin* dure —, à la messe et à la communion, nous nous unirions tous, mobilisés ou non, pour prier aux intentions de M. Salaün. Si quelques-uns, le jour fixé, ne pouvaient ou célébrer ou communier, ils s'uniraient aux autres par une prière, disant la messe ou faisant la communion, le premier jour libre, aux mêmes intentions. Nous ferions, d'ailleurs, mention de tout « Saint-Vincent », des vivants et des morts, de ceux qui sont mobilisés et de ceux qui ne le sont pas. Tout « Saint-Vincent » serait en même temps en prière : ce serait la réalisation parfaite de la Communion des Saints. »

De M. Bossus. — « J'ose à peine en croire mes yeux. Et je ne puis me remettre de la surprise douloureuse que m'a causée l'annonce du deuil qui frappe la Maison. »

Le bon Econome me disait, dans sa dernière lettre, qu'il était souffrant ; mais il plaisantait et riait de cette petite grippe qui visitait un peu toute la maison. Hélas ! Le voilà enlevé à notre affection... Pour moi, je perds un excellent ami et un bon conseiller, et bien que, depuis quatre ans, j'aie été souvent frappé dans mes affections, je n'ai jamais senti si douloureusement la perte de mes amis. »

De M. Cadiou. — « M. Bossus vient de m'apprendre le deuil cruel qui frappe la Maison et vous frappe encore plus. La mort de M. l'Econome, dont je ne connais pas encore les détails, m'a péniblement surpris, et je ne saurais vous dire combien je prends part à votre douleur. Nous prions pour lui, bien que j'aie la douce confiance que le bon Dieu lui a déjà donné la récompense due à ses nombreux mérites. Dites à tous les maîtres et élèves la part que je prends à leur peine. Unis dans la prière, nous saurons supporter cette épreuve qui prive le diocèse, d'un saint prêtre, la Maison, d'un puissant soutien, et nous tous, d'un ami dévoué. »

De M. l'abbé Perrot, ancien professeur. — « Ai-je besoin de vous dire la part que je prends à votre douleur ? Je sais la grande perte que vous faites et votre immense chagrin. Moi-même, je suis extrêmement peiné ; je perds un ami qui fut souvent le bon conseiller de mes premières années de sacerdoce. Je considérerai toujours comme un bonheur d'avoir vécu près de lui assez de temps pour profiter de ses avis et de ses exemples, et je garderai fidèlement son souvenir. »

De M. l'abbé Léon, ancien surveillant. — « J'ai été profondément affligé en apprenant la mort de M. Salaün. Je vois par ici, trop souvent, hélas ! les coups de la mort. Mais si j'ai été impressionné par le spectacle de corps déchiquetés, la nouvelle de la mort de M. Salaün m'a bien plus frappé encore. Nous étions du même pays, Brasparts et Pleyben se touchent... Demain, je dirai la messe pour lui. »

De M. l'abbé Louarn, aumônier de la Flandre. — « Vous savez assez quels liens d'amitié nous unissaient pour juger de ma surprise et de ma douleur quand j'ai su la mort de M. Salaün. J'ai perdu un ami et un confident qui ne sera pas remplacé. La vie nous avait un peu séparés, mais quelle joie, lorsque nous nous retrouvions, de revivre les anciens jours d'intimité et de parler à cœur ouvert de nos projets, de nos travaux et de nos espérances... Mais je serais égoïste, si je ne songeais à votre profonde douleur. Je sais tout le précieux concours qu'il vous apportait et dans quelle union d'esprit et de cœur vous viviez tous deux. Vous avez perdu plus que nous encore, et laissez-moi vous dire la grande part que je prends à votre peine. »

De M. l'abbé Floc'h, ancien professeur, Supérieur de N.-D. du Creisker. — « C'est une immense perte pour « Saint-Vincent ». Je prends part à votre douleur et unis mes prières aux vôtres pour le cher défunt. »

De M. le chanoine Breton, ancien professeur, Supérieur de N.-D. du Bon-Secours. — « Je connaissais l'abbé Salaün, pour avoir vécu près de lui, à Pont-Croix et à « Saint-Vincent », pour avoir ensuite reçu de lui l'aide la plus précieuse dans des moments difficiles. C'était un prêtre selon le cœur de Dieu, très attaché à son devoir, très habile à manier les âmes. La mort, qui l'a terrassé, ne l'aura pas surpris : il était, à tout moment, prêt à paraître devant Dieu. »

De M. l'abbé Hervé, infirmier militaire. — « J'apprends à l'instant la mort de M. Salaün. Quel malheur ! Ce sera pour vous, pour « Saint-Vincent », une bien grande perte. Ce deuil, survenant dans les circonstances actuelles, est vraiment cruel. Croyez que je prends une grande part à votre douleur. Présentez mes condoléances à tous vos professeurs. »

De M. le Recteur de Brasparts. — « Merci pour votre lettre m'apportant des détails touchant la maladie et la mort de notre ami commun. Je suis, comme vous, profondément affligé par cette mort inattendue. C'est une perte sensible pour Brasparts et « Saint-Vincent ». Ici-bas, il faut s'attendre à tout et se résigner à la volonté de Dieu. Nous avons l'espoir de le retrouver au Ciel. C'était un juste et qui vivait de la foi. »

De M. Soubigou, curé de Briec, ancien économe. — « J'ai été navré en apprenant la mort si subite de M. Salaün. Vous perdez un économe parfait, un prêtre modèle, un ami dévoué et profondément attaché. C'est en même temps une grande perte pour le diocèse. »

Du P. Trébaol, interprète. — « Je viens d'apprendre, par M. Prigent, la mort de M. Salaün. Quel coup de foudre ! Rarement je me suis senti tellement frappé au cœur. J'étais si peu préparé à cette annonce, et je perds un ami si bon, si dévoué, si serviable. Je compatis en même temps à votre immense douleur. Vous perdez votre bras droit, le plus zélé des collaborateurs et le plus ferme des soutiens, un prêtre saint et intelligent qui n'a vécu que pour le Petit Séminaire. Demain, je dirai la messe pour lui. En même temps, je vous prie d'agréer — pour vous-même, pour vos professeurs et pour la famille — mes condoléances les plus sincères. »

De la Supérieure générale des Filles du Saint-Esprit, Saint-Brieuc. — « Permettez-moi de vous adresser le témoignage de mes respectueuses condoléances et l'assurance des prières de la Communauté pour le repos de l'âme du précieux et si dévoué auxiliaire que Dieu vient de vous ravir. Votre deuil, qui est aussi celui de mes chères Filles, est le deuil du diocèse tout entier. Il semble qu'en des heures aussi pénibles, des hommes de la valeur de M. Salaün soient nécessaires. Les vus de la Providence ne sont point les nôtres, puisqu'elle ravit au diocèse de Quimper, et plus spécialement à « Saint-Vincent », dans la pleine activité de son zèle, l'un de ses meilleurs ouvriers apostoliques. De là-haut, son grand cœur, devenu tout puissant auprès du bon Dieu, priera pour son cher collègue, et lui vaudra des continuations de ses travaux et de ses vertus. »

Je pleure avec vous ce saint prêtre, et avec mes Filles, pour lesquelles il fut toujours si bienveillant et si bon. Que Dieu lui accorde au plus tôt la récompense promise aux bons et fidèles serviteurs de l'Eglise ! »

De M. l'abbé Guerneur, ancien professeur. — « Permettez que je vous offre mes condoléances et l'assurance de mes prières pour le repos de l'âme de M. l'Econome. Trois mois passés chez vous m'ont appris tout le bien qu'il faisait à « Saint-Vincent ». Sa mort y laisse une profonde tristesse et de grands regrets. Mais du haut du Ciel, il continuera à s'intéresser à votre Maison. »

D'Emile Bosson. — « J'ai là, devant moi, votre carte m'annonçant la triste nouvelle. Certes, je le savais, la mort vient comme un voleur, au moment où l'on s'y attend le moins. Cependant, rien ne faisait pressentir la mort de M. l'Econome, et j'en ai été profondément affecté. Vous savez tous les liens d'affection et de reconnaissance qui m'unissaient à lui. »

C'est le plus grand deuil qui ait encore frappé la famille de « Saint-Vincent ». Il vous aidera à vaincre les grandes difficultés de la fondation. Il employa, dans la suite, toutes les ressources de son intelligence et de son cœur à l'organisation générale de la Maison et à la formation de ce merveilleux esprit de travail et de piété que l'on est heureux d'y constater. Il laissera une empreinte qui, de longtemps, ne s'effacera pas.

La pénurie du personnel l'avait obligé, ces dernières années, à se dépenser

d'avantage encore. Il s'est, sans doute, donné sans souci de ses forces physiques. « Mais il n'y a pas de plus grand amour, a dit Jésus, que de donner sa vie pour ceux que l'on aime. »

Sur l'image mortuaire que vous ferez frapper en souvenir de lui, j'aimerais à voir inscrites ces belles paroles qu'il avait lui-même appliquées à M. Belbéoc'h, le Supérieur de Pont-Croix : « Ceux qui auront enseigné aux autres les voies du salut brilleront comme des étoiles dans l'éternité ».

Je ne saurais, aujourd'hui, vous dire tous les regrets qui remplissent mon cœur... Je suis en union avec vous tous pour prier pour le repos de l'âme de celui que nous pleurons. »

De *L. Guéquénat*. — « Je viens d'apprendre, par votre carte, la mort de M. l'Econome. J'en suis consterné et je m'empresse de vous dire ma douleur et la part que je prends au deuil qui frappe « Saint-Vincent ». Tous nous regrettons et pleurons cet excellent maître, si bon, si dévoué, ce saint prêtre si aimable. Je me rappellerai toujours ses sages conseils, d'inspiration toute divine, et je saurai y conformer ma conduite à l'avenir comme par le passé, assuré d'en retirer le plus grand profit. »

De *F. Quinquis*. — « La nouvelle de la mort de M. l'Econome a été pour moi un véritable coup de foudre... Vous perdez là un excellent collaborateur et je prends part à votre grande douleur. Je n'oublierai jamais les exhortations que M. l'Econome nous faisait aux réunions de la Congrégation, la bonté paternelle avec laquelle il recevait toujours ceux qui s'adressaient à lui, l'affection qu'il témoignait à tous et à chacun. »

De *Yves Jain*. — « J'ai été tout bouleversé en apprenant la mort de M. l'Econome, mort qui rendra inconsolables tous ceux qui ont eu l'occasion d'approcher ce saint prêtre. Pour ma part, je regretterai toujours, le cher directeur qui me guidait d'une main si experte et si sûre. »

De *Michel Derven*. — « Quelle perte pour vous et pour « Saint-Vincent » ! La Maison souffrira longtemps de sa disparition. J'unirai mes prières aux vôtres pour le repos de son âme. »

De *Corentin Cloarec*. — « Ma mère m'avait déjà annoncé la terrible nouvelle, que M. l'Econome était mort. Je croyais qu'elle avait été induite en erreur, quand votre carte est venue confirmer ce que je ne voulais pas croire. Nous prions tous pour ce saint prêtre, qui ne se fatiguait jamais de prier pour nous, de nous aider de ses sages conseils. »

De *Pierre Kerboul*. — « Toutes mes condoléances, à l'occasion de la mort de M. l'Econome. J'ai des raisons particulières de prier pour lui, car il fut pour moi le meilleur des directeurs. »

De *Francis Abarnou*. — « Notre cher Econome, que je voyais, à mon passage à Quimper, plus écrasé que jamais par son labeur incessant, est victime, à n'en pas douter, du surmenage occasionné par la guerre. Cette mort m'a profondément frappé. Il était pour moi plus que le maître, plus que l'économe. C'était mon directeur, et il m'a fait le plus grand bien. Je demande au bon Dieu que tant de vides dans le clergé diocésain soient comblés par des vocations de plus en plus nombreuses. »

De *M. l'abbé Pape*, professeur. — « Le bon Dieu nous éprouve terriblement. Il vient de nous enlever M. l'Econome. Cette mort m'a d'autant plus frappé que rien ne la faisait prévoir. Quel vide elle va faire à « Saint-Vincent » ! Mais aussi ce sera un protecteur près de Dieu pour toute la Maison... Pour moi, pendant mes permissions, j'aimais à passer avec M. l'Econome quelques-unes de ses heures libres. Il avait pris l'habitude de me mener chaque fois en pèlerinage à la Mère-de-Dieu. Et comme il me faisait du bien par ses conversations ! Aussi je le regrette à l'égal de l'ami le plus dévoué, le plus intime. »

Adresses nouvelles. — Changements d'adresses.

Le Corre Jérôme, 22^e Colonial, C. I. D. 2, 12^e Cie, 1^{re} escouade, s. p. 13 ;
Marec E., sergent-pilote-aviateur, Ecole de Pau ;

Quinquis F., sous-lieutenant au 205^e R. I., C. M. 6, s. p. 217 ;

Toscer C., Centre d'instruction des E. A., Caserne Cambronne, Nantes.

Prière à ceux qui ne recevront pas chaque mois le Bulletin de nous avertir et de nous faire connaître leur adresse nouvelle.



1^{er} Septembre 1918.

Bien chers Amis,

Les vacances suivent leur cours, favorisées par un temps magnifique ; à « Saint-Vincent », tout est calme et tranquille ; les soldats, assis sur des bancs dans la cour où allongés sur les pelouses du jardin, attendent patiemment qu'on les appelle devant les médecins experts et devant la Commission de réforme. —

Cependant, le soir, vers 6 heures, il règne souvent une assez grande animation dans les cours. C'est qu'il arrive, à ce moment, des soldats évacués du front pour blessures, et qui sont dirigés sur les hôpitaux de Douarnenez, Pont-l'Abbé. Comme il n'y a pas de trains dans la soirée pour ces localités, ils doivent passer une nuit ici. C'est une distraction pour les soldats du centre de Réforme de voir arriver ainsi des camarades.

MM. les Professeurs aussi se sont envolés dans toutes les directions, ayant besoin de vacances, tout comme les élèves. Cependant, ceux d'entre eux qui sont en sursis ne sont pas entièrement libres de leurs mouvements pendant ces vacances, car une circulaire ministérielle leur a signifié qu'ils ont à rester dans l'établissement auquel ils sont attachés, et il leur faut une autorisation pour s'en écarter.

Nous sommes heureux de vous faire savoir que M. *Conseil*, qui a été malade depuis le mois de Juin, est à peu près rétabli. Les forces lui reviennent, et nous espérons qu'avant trop longtemps il pourra, de nouveau, rendre service au diocèse. Toutefois, pendant quelques mois, il lui faudra encore du repos et des soins.

Comme vous le verrez plus loin, nous avons encore perdu deux anciens élèves, *J. Lamballe*, et *G. Méar*. Beaucoup d'autres, en ce moment, sont engagés dans des combats acharnés. Nous continuerons à prier et à faire prier pour vous tous. Un de nos élèves, *L. Pondaven*, a représenté la Maison au Pèlerinage national de Lourdes. Soyez sûrs que vous avez tous eu part à des prières ferventes à la Grotte miraculeuse. De plus en plus, répondant à l'appel de Notre Saint Père le Pape et de nos Evêques, nous devons nous tourner vers Dieu, qui seul tient en ses mains le sort des nations, et dont l'aide nous est nécessaire pour obtenir la victoire et la paix.

Nos Morts.

Jean Lamballe. — Né à Dinéault, le 1^{er} Novembre 1896, *Jean Lamballe* a été élève de « Saint-Vincent » d'Octobre 1908 à Pâques 1915.

Sorti d'une famille profondément chrétienne, il fut un élève exemplaire, bon, modeste, toujours au devoir, d'une piété solide, aimé et estimé de ses condisciples et de ses maîtres. Il eût fait un excellent séminariste et, plus tard, un excellent prêtre.

Dieu en a disposé autrement. *Jean Lamballe* fut appelé à la caserne en Avril 1915, n'étant encore qu'en Seconde. Il fut comme soldat ce qu'il avait été comme élève, et ses lettres à ses Maîtres montrent quels trésors de délicatesse et de générosité renfermait son cœur.

Depuis longtemps au front, il avait pris part déjà à bien des combats et avait mérité, en Mai 1917, une belle citation à l'Ordre du Régiment.

C'est le 27 Mai de cette année, qu'il est mort pour la France. Son ami, *Corentin Larnicol*, nous envoie, de Darmstadt, une lettre émue que nous transcrivons : « Le Bulletin de « Saint-Vincent » aura peut-être porté au nombre

des disparus les deux amis du 93^e. L'un est toujours en vie; mais, hélas! l'autre n'est plus. Il m'est très pénible de vous raconter cela, mais je vous dois ces renseignements: *Jean Lamballe* a été tué, le 27 Mai, vers 8 heures du matin. Je venais d'être blessé moi-même: la cuisse droite traversée par une balle. Des brancardiers me transportèrent au poste de secours. Je rencontrai le caporal signaleur. « Et *Lamballe* ? » lui demandai-je. « Blessé probablement », répondit-il. M. Hilléreau (un prêtre) l'a vu tomber. *Jean* et moi nous nous trouvions dans le même endroit, mais nous ne nous étions pas revus depuis la sortie de notre abri. Au poste de secours, je demandai à un brancardier d'aller à la recherche de mon ami. Il revint, me disant: « Il est mort ! » — « Est-ce vrai ? » demandai-je, n'osant croire au malheur. Le brancardier avait constaté que le corps avait changé d'aspect, et qu'à proximité il y avait un trou d'obus à gaz. Le soir, le médecin, parcourant le terrain, remarqua qu'une balle avait traversé la poitrine. Le 28, mon commandant mourut de ses blessures. Les brancardiers purent aller l'enterrer dans un cimetière voisin. Sur ma demande, ils enterrèrent en même temps mon pauvre ami. Ils me rapportèrent son portefeuille et son porte-monnaie. Alors, je dus me rendre à la réalité, et je versai des larmes... Il y avait entre nous deux une si grande amitié! *Jean*! trois années de guerre passées côte à côte, la main dans la main, comme il disait souvent; et brusquement la séparation fatale! la mort pour l'un, la captivité pour l'autre... J'ai la ferme confiance que son âme toute pure s'est envolée droit au Ciel. La veille de sa mort et tous les matins précédents, nous avions communiqué l'un à côté de l'autre. Jésus était dans son cœur, et il ne pouvait être surpris par la mort. J'ai offert au bon Dieu mes premières souffrances et mes prières pour l'ami que j'avais tant aimé. A l'hôpital, j'ai fait dire deux messes pour lui, le 12 et le 27 Juin. »

Gabriel Méar. — Elève de « Saint-Vincent » jusqu'en Juillet 1916, *Gabriel Méar* entra au Grand Séminaire en Octobre et, à l'appel de la classe 18, alla à la caserne. Son instruction militaire venait d'être terminée, il n'était au front que depuis peu, et voilà qu'il tombe glorieusement sur le champ de bataille, le 27 Juillet 1918, n'ayant pas encore 20 ans.

Il était prêt. Le 26, veille de sa mort, il écrivait: « Demain, nous bondissons par-dessus le parapet. Nous attaquons. Qu'advient-il de moi? La volonté de Dieu soit faite! Il y a un aumônier au bataillon. Je suis prêt à tout événement. »

Au dernier moment, nous apprenons la mort d'un autre ancien élève, *Maurice Le Meur*, séminariste, tué le 1^{er} Août.

Journées du Souvenir.

Septembre: 8, fête de la Nativité de la Sainte Vierge;
Octobre: 10, service et messe chantée à « Saint-Vincent ».

Souscription pour le « Bulletin » et la Messe du Souvenir.

Marcel Tuarze; M. Simon, recteur de Guissény; Y. Le Scao; N. Hamon; R. Manuel; J. Floc'hlay; H. Plassart; J. Le Corre.

Citations et promotions.

Le *Bulletin* de ce mois peut offrir à ses lecteurs une longue liste de citations particulièrement brillantes. La liste est-elle complète? Ce n'est pas très certain. Quelques-uns ne donnent que fort tard, et comme à regret, le texte de leurs citations. — Pas de fausse modestie! Nous demandons, à l'avenir, à tous ceux qui auront mérité une citation ou une distinction quelconque, de nous l'annoncer purement et simplement, et dès qu'ils le pourront. Il s'agit de montrer que les élèves des Petits Séminaires ne le cèdent pas à d'autres en courage et en vaillance, et cette considération, nous semble-t-il, doit dissiper tous les scrupules.

— Nous apprenons que *Joseph Brenniel* est sorti aspirant de Saint-Cyr, que l'aspirant *François Quinquis* a été promu sous-lieutenant pour sa belle conduite dans les derniers combats, que *Corentin Le Nours* a été promu maréchal des logis au 42^e d'Artillerie coloniale.

Citations.

Jean Bescond, sous-lieutenant: « Commandant une section à l'attaque du..., a fait preuve d'une bravoure toute particulière. Son char ayant été détruit par un obus, a fait installer ses mitrailleuses en batterie sur le terrain, est remonté lui-même dans un autre appareil, et, bien qu'atteint par les gaz, a pu ainsi continuer l'attaque. Véritable entraîneur d'hommes, pour lesquels il est constamment un superbe exemple. » (Citation au 20^e Corps d'Armée.)

Michel Derven: « Brancardier d'élite, d'une inlassable activité et d'un dévouement digne de tout éloge. S'est dépensé sans compter durant la période du 28 Mai au 3 Juin, allant en ligne chercher les blessés sous le feu des mitrailleuses et des tirs incessants d'artillerie. A réussi, au prix de fatigues excessives, à ramener à l'arrière tous les blessés et morts de sa compagnie. » — (2^e citation.)

Joseph Cornec: « Agent de liaison d'un courage et d'un sang-froid remarquables. S'est distingué, au cours des combats Mai-Juin 1918, en assurant son service sous les plus violents bombardements. » (Ordre du Régiment.) — (2^e citation.)

François Quinquis: « Du 9 au 12 Juin 1918, n'a cessé de se prodiguer au feu. A essayé de regrouper les débris de son peloton fortement éprouvé par le premier choc et de les lancer de nouveau au combat. A maintes reprises, a quitté la position le dernier, et a assuré par son feu le repli d'autres unités. » Promu sous-lieutenant. — (2^e citation.)

Yves Nicolas. A l'Ordre de l'Armée Degoutte: « Sous-officier d'une bravoure exceptionnelle. A entraîné sa demi-section d'une façon endiablée à l'attaque du 1918. Arrivé le premier sur le deuxième objectif avec quelques hommes, s'est résolument précipité sur un groupe ennemi armé de mitrailleuses. A fait prisonniers un capitaine et 21 soldats, a capturé plusieurs mitrailleuses. Le soir, l'ennemi ayant réussi par une contre-attaque, à prendre pied dans notre ligne, a par son audace enlevé quelques hommes à la baïonnette et chassé l'ennemi, en blessant un, en tuant deux autres. » — (2^e citation.)

François Frabolot: « Jeune chasseur très brave et très courageux, ayant une haute conception du devoir. Le 31 Mars 1918, a assuré la liaison de sa compagnie avec un mépris total du danger, a accompli toutes les missions qui lui avaient été confiées, malgré le tir violent des mitrailleuses ennemies. A été très grièvement blessé en portant un ordre, le 1^{er} Avril. » — (2^e citation.)

Examens du Baccalauréat, 1918.

L'oral ayant été retardé pour les rhétoriciens jusqu'au 31 Juillet, le *Bulletin* d'Août, en ce moment à l'impression, n'a pu faire connaître les résultats de l'examen.

Douze élèves se sont présentés à l'oral, et les 12 ont été reçus: *Jean Breton*; *Henri Cudennec* (mention Assez Bien); *Jean Floc'hlay*; *Marc Larnicol* (mention Assez Bien); *Jean Le Gall*; *René Le Gall* (mention Assez Bien); *Jean-Marie Le Guellec*; *Louis Le Menn*; *Maurice Messenger*; *François Mévellec* (mention Assez Bien); *Joseph Morvan* (mention Assez Bien); *Lucien Pondaven* (mention Bien).

Il y avait, en Philosophie, deux élèves: *Thomas Keraudren* et *Jean-Marie Coadou*. Les deux ont été reçus avec mention Assez Bien, et les premiers de leur série, l'un à la session de Mars, l'autre à la session de Juillet.

A la session de Mars, deux rhétoriciens furent aussi reçus: *Jean-Marie Piton* et *Charles Toscer* (mention Assez Bien).

Seize élèves ont donc été reçus dans l'année, dont 8 avec la mention Assez Bien et 1 avec mention Bien.

Nouvelles de partout.

Depuis les vacances, nous avons eu le plaisir de voir à « Saint-Vincent »: *M. Bossus*, toujours vaillant malgré ses quatre ans de guerre, *M. Prigent*, *M. Pape*, professeurs; *H. Keromnès*, *J.-L. Toulemont*, le sous-lieutenant *Quinquis*, *F. Frabolot*, à peu près remis de ses blessures, *J. Cornic*, *L. Thomas*, *R. Manuel*,

auquel son bref de aptitude militaire a valu, comme à tous ceux qui l'ont obtenu, une permission de 17 jours. — *Corentin Cloarec* continue à vivre au milieu de ses Sénégalais, que les derniers succès ont rendus enthousiastes et qui font d'excellents combattants. — *Francis Abarnou* a su tirer parti de sa permission du mois d'Août, pour jouir des belles grèves de Concarneau et faire de bonnes parties de canot. — *J.-L. Tanneau*, qui ne compte plus les attaques auxquelles a pris part son régiment, a encore été aux prises avec les Boches pendant le mois d'Août et en a vu de dures. Aura désormais le droit de porter la fourragère. — *H. Lérans*, au 18 Août, se trouvait dans un secteur relativement calme, après avoir été encore évidemment dans la mêlée. — *R. Guichaoua*, au 22 Août, était dans une ville des Vosges où il fait mieux vivre que dans d'autres endroits qu'il a quittés. — *Y. Le Menn* est sorti indemne des combats auxquels il a participé, et a eu le plaisir de voir sa compagnie faire 200 prisonniers Boches. — *C. Pelliet* est à Munster et se propose, si c'est possible, de poursuivre en Allemagne ses études. A retrouvé, là-bas, *Y. Touz*. — *M. Foll*, d'abord interné à Rastatt, a fait, en chemin de fer, un voyage de 72 heures pour arriver dans la Prusse occidentale, à Salsburg où le climat, lui a-t-on déclaré, est très rigoureux en hiver ; mais il espère être rapatrié en Octobre au plus tard. — *M. L. Hostis*, du camp de Stralkovo, block IV, bei Posen, écrit, de sa propre main, que ses blessures sont en bonne voie de guérison, demande son bréviaire et des livres de piété, et se propose, par ses prières, de venir au secours de toute la famille de « Saint-Vincent ». — *M. Kerhervé*, toujours à Minden (depuis quatre ans !), se voit en ce moment, comme tous ses compagnons de captivité, partagé entre la crainte et l'espérance. Viendra-t-il, le jour heureux du retour dans France la douce ? N'y aura-t-il aucun obstacle à déranger les conventions signées entre les deux Etats ? Tout est possible. Mais espérons que, pour la fin de cette année, il sera au milieu de nous. — *Noël Hamon*, guéri de ses blessures, va bientôt quitter Pamiers pour le centre de mécano-thérapie de Toulouse. — *Jean Bescond*, comme le montre sa citation, a fait des prouesses dans la bataille des tanks, mais la partie a été chaude. Son appareil a été démolé par un obus tiré à courte distance, mais tous ceux qui le montaient sont revenus sains et saufs. Il avait arboré à l'avant le fanion du Sacré Cœur. Le fanion a reçu l'obus et les hommes ont été préservés. — *Jacques Le Guen* était de la contre-offensive victorieuse qui nous a conduits sur la Vesle ; se trouve en ce moment au repos et peut assister à la messe, bonheur qu'il n'avait pas eu depuis longtemps.

Comment on peut profiter d'une permission.

C'est *J.-L. Toulémont* qui va vous l'apprendre. Parti de Cherbourg un jour du mois de Juillet, il arrive à la basilique de Montmartre, à Paris, y passe deux heures, entend la messe, communie, y prie avec ferveur pour tout « Saint-Vincent ». « J'ai demandé au Sacré Cœur de combler « Saint-Vincent » de ses meilleures grâces et de ses bénédictions, de nous garder les Maîtres et les élèves que la guerre a dispersés au loin. O Cœur Sacré de Jésus, gardez-les ! sauvez-les ! » Puis, vivement, il prend le train pour Lourdes, la ville de la prière et des miracles, la ville des grands pèlerinages et des belles manifestations religieuses, la ville où Notre Dame s'est montrée et s'est proclamée l'Immaculée-Conception. « Comme l'on prie avec ferveur devant cette Grotte bénie, témoin de la plus étonnante manifestation surnaturelle du siècle dernier ! Là, Marie a appelé les foules. « Je veux qu'on y vienne prier. » Et la foule a répondu. Elle est venue de toutes les parties de la France et du monde entier, pour redire à Marie le salut de l'Ange : « Ave Maria ». La guerre n'a pas arrêté le mouvement vers Lourdes ; sans doute, on n'y voit pas maintenant les grandes foules d'autrefois, mais les pèlerins affluent cependant, et les prières devant la Grotte miraculeuse ne cessent pas un seul instant du jour.

Après Lourdes, c'est Tours qui reçoit la visite de notre pèlerin. Saint Martin, le grand apôtre des Gaules, modèle des soldats, a droit à un culte spécial de la part d'un séminariste-soldat. Visite rapide à la cathédrale Saint-Gatien, puis à l'oratoire de la Sainte-Face, anciennement maison de Monsieur Dupont, le saint homme de Tours.

Arrivée à Quimper. « Hélas ! une mauvaise nouvelle m'attend. M. l'Econome, que j'étais si pressé de revoir pour lui faire part de mes impressions, est mort le 6 Juillet, pendant mon voyage ! Ce fut un coup terrible pour mon cœur. Je ne le verrai donc plus, je ne lui causerai plus, je n'entendrai plus ses pieux

conseils et ses sages directions... Mais il nous reste son exemple et le souvenir des leçons reçues. J'aurai à cœur de les mettre en pratique. »

Après avoir vu sa famille, *J.-L. Toulémont* a trouvé encore le moyen d'aller, pendant plusieurs jours, M. le Supérieur de « Saint-Vincent », qui lui exprime ici sa reconnaissance, puis il retourne à Cherbourg, mais par le chemin des écoliers, des écoliers curieux et qui veulent s'instruire. Le Mont Saint-Michel est sur sa route. Il le visite. « J'y suis arrivé le soir, à l'heure où le soleil couchant éclairait encore de ses derniers rayons les splendides constructions de chant merveille de l'Occident. Quel beau spectacle offre ce mont qui, sur l'immensité grise des grèves aux reflets d'argent, ou sur les flots bleus de la mer, détache sa silhouette altière ! En bas, les remparts de la ville, plus haut l'abbaye, la basilique qui se dresse droite et fière dans le ciel, et, couronnant le tout, une légère flèche très élancée surmontée de la statue de l'Archange saint Michel. Le lendemain je visitai l'abbaye. Il faut voir cela, c'est, m'a-t-on assuré, peut-être le plus beau monument de France. Tout est à admirer : l'escalier, le réfectoire, la salle des hôtes, la salle des chevaliers, le cellier, l'aumônerie, la procure, le logis de l'Abbé. Tout est si beau, si riche, si grand ! La basilique comprend deux parties bien distinctes ; la nef est une merveille de l'art roman, et le chœur, de style gothique, datant du x^e siècle, est tout à fait remarquable aussi par le nombre, l'élégance, la hardiesse de ses colonnes. Quels beaux offices durent être célébrés là, autrefois, au temps des moines !

» Près de la chapelle est le cloître, chef-d'œuvre encore de finesse et d'élégance, ce que j'ai vu de plus beau jusqu'ici. Je croyais encore entendre les pas des moines d'autan résonner dans ce cloître. Hélas ! ils ne sont plus. Ils ont été chassés, dépouillés de leurs biens, comme d'autres depuis, et il manque à ces pierres si belles, si richement sculptées, il manque une âme. Le Mont Saint-Michel laisse une impression de froid. Pourquoi faut-il que, dans notre pays, on s'attaque à tout ce qui est saint et sacré ? De quelle utilité n'eussent pas été aujourd'hui, pour la France, les moines du Mont Saint-Michel priant pour le succès de ses armes, comme faisait autrefois Moïse pour les Hébreux ! Le Mont Saint-Michel est un magnifique musée. Mais comme j'eusse préféré le voir toujours un monastère !

» J'ai assisté à la messe au Mont Saint-Michel, mais dans l'église paroissiale, tout petit monument adossé au mont, et insuffisante pour de grandes manifestations religieuses. J'ai bien prié, j'ai communiqué aux intentions de l'Eglise, de la France, de « Saint-Vincent »... Que le grand saint Michel nous garde, nous bénisse, nous protège... Mes pèlerinages étaient terminés et ma permission aussi. Je n'avais plus qu'à rejoindre Cherbourg. »

« In Memoriam » (suite).

De *M. Ménez*. — « J'ai été profondément saisi quand, par Le Grannec, j'appris la mort du tant regretté M. Salaün. Lui, un des principaux soutiens de « Saint-Vincent », le voilà enlevé à la Maison ! C'est la volonté de Dieu. Nous tous qui le regrettons, nous n'avons qu'à nous résigner. Soyez assuré, qu'à terre ou en mer, je penserai à lui dans mes prières. »

De *P. Trévenne*. — « Je mettais sac au dos, pour remonter en ligne, quand j'ai reçu votre carte m'apprenant la triste nouvelle de la mort de M. l'Econome. Inutile de vous dire combien cela m'a profondément ému. C'est bien dur, Monsieur le Supérieur, de voir mourir tant de ceux qu'on a si bien connus, et M. l'Econome surtout, dont la vie fut débordante de zèle et de dévouement. »

De *A. Tréquier*. — « Je viens de recevoir votre carte me faisant part de la mort de M. Salaün. J'en ai été profondément frappé et peiné. M. l'Econome a été mon directeur pendant les cinq années que j'ai passées à « Saint-Vincent ». Je l'aimais beaucoup et avais la plus grande confiance en lui. Depuis, j'ai eu souvent recours à ses conseils et m'en suis bien trouvé. Je me rends compte de la perte que « Saint-Vincent », ses élèves et surtout les congréganistes subissent dans sa mort ; M. Salaün leur était complètement dévoué. Je suis persuadé qu'il a déjà reçu, là-haut, la récompense du bon serviteur. Soyez assuré que je ne l'oublierai pas dans mes prières. »

De *Louis Faou*. — « C'est avec douleur que j'ai appris, pendant ma permission, passée à Dinéault, la mort de M. l'abbé Salaün. J'aurais voulu pouvoir assister à ses obsèques, mais j'ai dû rallier le 8 Juillet. J'ai prié et communiqué

pour notre cher M. Salaün, en l'église de Dinéault. J'ai le ferme espoir que, du haut du Ciel, cet ancien directeur d'âmes n'oubliera pas, auprès du bon Dieu, celui qui fut son pénitent à « Saint-Vincent ». Je prends une grande part à votre douleur. »

De *J.-L. Tanneau*. — « J'ai appris avec une profonde douleur la mort du cher et regretté M. l'Econome. Permettez-moi de vous adresser l'expression de mes plus vives condoléances pour la plus grande perte que « Saint-Vincent » vient d'éprouver en la personne de M. Salaün, victime, lui aussi, de la guerre. »

De *Corentin Buanic*. — « La nouvelle de la mort de M. l'Econome, que vous m'annonciez hier, n'a pas été sans me surprendre et m'attrister. Déjà tant éprouvé par la perte de nombreux membres, « Saint-Vincent » est frappé d'un nouveau deuil. Je m'associe à votre douleur, qui est celle de toute la Maison, et m'unis à vous dans la prière pour le repos de l'âme de M. Salaün. »

De *Jean Guilcher*. — « Je viens d'apprendre, par mon frère, la mort, si inopinément survenue, de M. l'Econome. Je m'empresse de vous transmettre mes condoléances, à vous Monsieur le Supérieur, qui perdez en ce saint prêtre le meilleur de vos collaborateurs. Je m'unis, de tout cœur, au deuil qui frappe si cruellement « Saint-Vincent ». Je prie pour le repos de l'âme de M. l'Econome et pour que Dieu vous donne le courage de supporter de si cruelles épreuves. »

De *J. Bréniel*. — « Comme vous et tout « Saint-Vincent », je déplore la mort de M. l'Econome. Maintenant qu'il n'est plus, revenant sur mes années de collège, je me rends mieux compte de son dévouement, de sa bonté et de sa sainteté. Je n'exagère pas, je pense, en disant qu'il fut une victime de la guerre. Le principal, du reste — et en ceci ma conviction est non moins ferme — est, qu'actuellement, il a obtenu au Ciel la récompense qu'il méritait. De là-haut, il n'oubliera pas l'Institution à laquelle il se dévoua tant. »

De *F. Eliès*. — « J'ai été saisi d'apprendre la mort de M. l'Econome. Je m'y attendais si peu. Il fut pour moi, pendant mon séjour à « Saint-Vincent », le directeur sûr et aimant. De cela je me souviendrai toujours ; mon âme lui doit trop pour pouvoir l'oublier. »

De *H. Perrot*. — « J'ai été douloureusement saisi en apprenant la perte cruelle que tout « Saint-Vincent » vient d'éprouver en la personne de M. l'abbé Salaün, le cher et vénéré économe de la Maison. Son souvenir restera profondément gravé dans le cœur de tous ceux qui l'ont connu et aimé. Avec quelle tendre sollicitude il s'occupait de chacun de nous ! Soyez certain que je prie pour le repos de son âme. »

De *Henri Lérat*. — « J'ai appris, hier, de la maison, la bien triste nouvelle de la mort de M. l'Econome. Après la mort de ma chère maman, celle de mon vénéré père spirituel ne m'est pas moins terrible. Ce sera notre souvenir le plus douloureux de cette guerre. Nous prions beaucoup pour lui, bien qu'assurés que Dieu, qu'il servit si bien, ici-bas, lui a déjà donné une de ses plus belles places en son royaume. »

De *Joseph Uguen*. — « La triste nouvelle que vous m'annoncez m'a douloureusement surpris. Je comprends que ce soit une dure épreuve pour vous d'être séparé d'un prêtre qui vous était si cher et qui a rendu d'innombrables services à la chère Maison de « Saint-Vincent ». Je prends une large part à votre deuil. »

De *Eug. Tromeur*. — « J'ai été profondément ému lorsque votre carte m'a appris la mort de M. l'Econome. Je ne l'oublierai pas dans mes prières et je prends part à votre deuil. »

De *l'abbé Galès*. — « Je viens d'apprendre, par un camarade, la mort de M. l'Econome. Soyez sûr que je compatis très sincèrement à votre douleur et à celle de votre Maison tout entière. »

De *l'abbé Le Gall*, aumônier militaire. — « M. Salaün était mon directeur. Tout le bien qu'on pourrait m'en dire, ne dépassera jamais celui que j'en savais. Si le diocèse perd beaucoup par sa mort — personne n'en disconvient —, personnellement, je perds là un conseiller éclairé, pondéré, surnaturel et sûr. Tout cela me dicte mon devoir de prier pour lui. Je n'y manque pas. Ne pouvant pas dire la messe, je communierai pour lui. Je sais toute la confiance qu'il avait en cette dévotion. A vous, Monsieur le Supérieur, et à tous vos collaborateurs, qui sentirez cette perte d'une façon plus sensible, j'adresse l'expression de ma profonde et sincère sympathie. M. Salaün n'aura pas attendu la fin de la

guerre pour jouir de la paix, du calme et du repos retrouvé. Et personne ne dira qu'il n'aura pas mérité, autant que les plus méritants, la récompense du « bon combat ». Hôpital 29, Martigny (Vosges).

De *Noël Hamon*. — « C'est avec une profonde douleur que j'ai appris la mort de M. Salaün. « Saint-Vincent » a perdu, en lui, un de ses membres les plus actifs et les plus dévoués. Je pleure en lui mon directeur spirituel. Il m'a soutenu de ses conseils, il a fortifié mon âme par sa foi vivifiante. Son souvenir restera ancré en mon cœur et ma reconnaissance le suit au Ciel, où Dieu a voulu le récompenser de ses mérites. »

De *F. Corre*. — « La nouvelle de la mort de M. Salaün attriste toute notre grande famille de « Saint-Vincent ». Ce matin, j'ai prié et communie pour le repos de cette belle âme qui, sans nul doute, se trouve déjà auprès du bon Dieu. Je pourrais longuement faire l'éloge de ce prêtre si bon, si zélé, dont l'apostolat a fait et fait encore, par la sainte émulation des âmes, fleurir, dans les cœurs des petits Séminaristes, les plus belles vertus. Mais il est des hommes, pour la louange desquels il n'est point besoin de nos paroles : leurs œuvres parlent pour eux et disent bien haut la beauté de leur vie. Il en est ainsi de celui que nous pleurons. Son souvenir restera gravé dans nos cœurs. Et vous, Monsieur le Supérieur, vous perdez en lui votre bras droit, celui qui fut avec vous l'âme de la Maison. Mais Dieu, dans votre douleur, vous prépare une grande consolation. Vous verrez germer et produire, cent pour un, le grain du bon semeur. »

De *l'abbé Hall*. — « Votre Maison vient de passer des heures bien angoissantes et bien tristes. La mort a fait un vide profond, non seulement sous ce toit qui abritait depuis si longtemps le cher et regretté M. l'Econome, aimé et apprécié de tous, mais aussi dans les cœurs et dans les âmes de ceux qui ont passé quelque temps sous votre direction. La nouvelle de cette mort fut une consternation générale au Séminaire, au milieu du petit groupe d'abbés, pour la plupart anciens élèves de la Maison. En prenant part à votre peine, j'unis mes humbles prières aux vôtres, pour cette âme que le bon Dieu a rappelée à Lui, ayant grande confiance qu'Il lui a déjà accordé la récompense éternelle, prix d'une vie de mérites, de dévouement et de sacrifices. »

De *Th. Kéraudren*. — « Un Séminariste de mes amis m'annonça, la triste nouvelle de la mort de M. l'Econome. J'en fus profondément attristé et je regrettais de n'être pas à Quimper pour ses funérailles. Cette mort si imprévue constitue une bien lourde perte pour le Petit Séminaire, surtout à cette heure où presque tous les prêtres du diocèse sont mobilisés. »

De *Y. Le Scao*. — « Je viens d'apprendre la douloureuse nouvelle de la mort de M. l'Econome. Que Dieu le reçoive dans son Paradis, ce vénérable prêtre qui a été plein de dévouement pour nous. Lui aussi est une victime de la guerre. Oh ! jamais, je ne l'oublierai, ce saint prêtre que j'avais choisi comme confesseur. Après de lui, je trouvais consolation dans les moments de défaillance et encouragement à ma sainte vocation. »

De *J.-L. d'Hervais*. — « En quittant Quimper, j'ai appris la mort de M. Salaün. C'est certainement une belle âme, un saint prêtre que le bon Dieu vient d'appeler à Lui. Mais quelle perte pour vous et pour le diocèse de Quimper ! M. Salaün fut mon premier professeur au Petit Séminaire ; depuis, j'allais à lui avec la plus grande confiance et la plus sincère affection. Par delà la mort, mon cœur saura lui rester fidèle. J'aurais voulu assister à son enterrement ; d'ici, j'unis mes prières aux vôtres pour le repos de son âme. »

De *l'abbé Féroc*. — « Merci de votre carte recommandant à mes prières l'âme de M. Salaün. La Providence a voulu que je fusse en permission et que j'apprisse assez tôt sa mort pour me permettre d'assister à ses funérailles. Vous perdez là, avec un compagnon de lutte pour la cause du bon Dieu, un aide dont le concours ne savait pas se ménager. »

De *M. Bossennec*, aumônier de Marine. — « C'est à Moudros que votre carte m'apprend la douloureuse nouvelle que rien ne faisait pressentir. A lui plus qu'à tout autre on peut très justement appliquer l'adage : « Les bons s'en vont... » Aux qualités exceptionnelles d'intelligence, de volonté, qui le caractérisaient, il joignait la bonté du cœur qui le faisait aimer de tous. Le diocèse, « Saint-Vincent » surtout, le regrette et le pleurent. — Ceux qui, comme moi, furent, au sortir du Séminaire, de ses premiers amis, garderont fidèlement le souvenir du « Petit Saint » que vous avez perdu et que je pleure avec vous. »

De M. Pouliquen, professeur. — « Je compatis bien vivement à votre douleur, et je comprends combien la maison doit être triste depuis la disparition du bon M. Salaün. Je le regrette comme vous, parce qu'il était un excellent collègue. Et puis, je perds en lui un directeur qui daigna me témoigner beaucoup d'affection et d'intérêt. Quel coup terrible pour le Collège, pour vous, pour nous tous ! »

De R. Abguillem. — « C'est en arrivant en convalescence, à Brest, le 18 Juillet, que j'ai appris la nouvelle de la mort de M. Salaün. J'en fus bien peiné, vous le devinez. M. l'Econome fut pour moi, comme pour tout « Saint-Vincent » d'ailleurs, le bon conseiller, le père à qui l'on racontait ses peines et qui savait toujours vous remettre en train. Ainsi que le *Bulletin* nous y invite, j'aurai un souvenir tout particulier pour lui, le jour de la fête de l'Assomption. Que le bon Dieu vous vienne toujours en aide et que « Saint-Vincent » prospère comme par le passé, malgré la perte de ce précieux collaborateur qui, du haut du Ciel, vous viendra encore en aide. »

De R. Guichaoua. — « Un mois s'est écoulé depuis le douloureux événement qui a plongé toute la famille de « Saint-Vincent » dans le deuil et la consternation. Le souvenir m'en reste aussi vivace que si c'était d'hier. Et j'ai de la peine à me résoudre à cette triste pensée que le bon M. l'Econome n'est plus. Ah ! quelle perte pour vous, pour nous ! Personnellement, je perds en lui plus qu'un maître éclairé et bon : un véritable père, à qui j'avais confié la direction de mon âme. Dieu sait tout le bien qu'il m'a fait durant les cinq ans que j'ai eu le bonheur de passer dans votre sainte Maison. »

De J^{me} Le Corre. — « Mes parents m'avaient déjà annoncé la mort de M. Salaün, mais je ne pouvais me résoudre à le croire ; je l'avais vu, à mon dernier voyage à « Saint-Vincent », plein de santé et de vigueur et, comme toujours, le sourire aux lèvres. Malheureusement, il a fallu se rendre à la réalité. Quelle perte pour notre chère Maison ! Il était partout avec nous : en étude, en classe, en récréation, au dortoir, à la chapelle, aux réunions de la Congrégation. Il a été mon directeur, et je m'en souviendrai toujours. »

D'Emile Favennec. — « Avec tous les élèves de « Saint-Vincent », je regrette vivement la mort de M. l'Econome. Il nous a fait tant de bien ! Ses bons conseils resteront dans la mémoire de tous ceux à qui il a été donné de passer par « Saint-Vincent ». Tous nous nous efforcerons de marcher sur ses traces. C'est la meilleure façon de mettre ses conseils en pratique. »

De J. Croissant. — « C'est avec tristesse et même les larmes aux yeux que je vous communique l'impression produite sur moi par votre carte du 11 Juillet. Je ne voulais pas en croire mes yeux... A mon arrivée au Collège, je m'étais confié à lui, et il a été pour moi le meilleur des pères pendant les cinq ans que j'ai passés dans votre Maison. Je lui témoignerai ma reconnaissance en priant pour le repos de son âme. »

AVIS. — Les élèves sont priés d'apporter, le jour de la rentrée, leur carte d'alimentation. Ceux qui liront ce *Bulletin* feront part de cette recommandation aux camarades qu'ils rencontreront.

Adresses nouvelles. — Changements d'adresses.

Cochard J., 107^e R. A. L., 54^e Bie, 4^e pièce, Sauppes (S.-et-O.) ;
Derrien H., 5^e d'Artillerie, 51^e Bie, 3^e section, 13^e pièce, Champvans (Jura) ;
Foll J., aumônier du 118^e, groupe 1, Strasbourg, Prusse occidentale ;
Guilcher J., 412^e R. A. L., 3^e Bie, 1^{er} groupe, secteur 236 ;
Hello J., S. L., escadrille 120, secteur 25 ;
Keraudren T., 118^e, P. C. E. A., centre des mitrailleuses, Le Mans (Sarthe) ;
Larnicol C., Lazaret camp des prisonniers de guerre, Darmstadt ;
L'Hostis A., camp de Stralkowo, Block IV, bei Posen ;
Pelliet, Munster, Allemagne, Block II, chambre 12 ;
Person N., 1^{er} d'Artillerie, 51^e Bie, G. I. A. C., n° 4, secteur 111 ;
Toux Y., Munster, Block II, chambre 13.

QUIMPER. — IMP. DE KERANGAL.



INSTITUTION SAINT-VINCENT, QUIMPER

1^{er} Octobre 1918.

Bien chers Amis,

Lorsque cette lettre vous parviendra, nous aurons fait notre cinquième rentrée de guerre. Mais nous trouvons consolation et courage dans la pensée que, sous peu, la victoire complète et décisive des armées du droit amènera la conclusion d'une paix glorieuse.

Cependant, ce n'est pas sans de nouveaux sacrifices que nous obtiendrons la libération complète de notre territoire, et voilà pourquoi nous continuerons à penser à vous et à prier pour vous tous les jours. En ce mois d'Octobre, mois du Rosaire, nous invoquerons tout particulièrement la Sainte Vierge de vous bénir et de vous protéger.

Notre personnel est renouvelé en grande partie. M. Conseil est condamné au repos pendant quelque temps, MM. Goachet et Labbé rentrent au Grand Séminaire pour se préparer, l'un à la prêtrise, l'autre au diaconat. Nous recevons, comme collaborateurs nouveaux, des Séminaristes et M. Jaouen Grégoire, professeur de Première, à Saint-Yves, qui nous est donné provisoirement pour faire les classes dont était chargé autrefois M. le Supérieur, obligé, jusqu'à nouvel ordre, de s'occuper de l'Economat.

Dans notre prochaine lettre, nous vous ferons connaître les noms des nouveaux maîtres et des nouveaux élèves et la manière dont nous aurons organisé nos classes.

Journées du Souvenir.

Octobre : le jeudi 10 ;

Novembre : le 2, jour de la Commémoration des Fidèles défunts, et le 12 (deux en ce mois qui est le mois des Morts).

Souscription pour le « Bulletin » et la Messe du Souvenir.

S. Pengam ; abbé Le Ster, de Quimperlé ; abbé Bossennec, aumônier de Marine ; J.-M. Jugeau ; J. Cochard.

Nos Morts.

Jean et Pierre Mao, de Plomodiern, deux frères, neveux de M. l'abbé Mao, ancien professeur d'anglais. Le premier, Jean, qui était téléphoniste d'une batterie de 75, fut tué dans son gourbi par un obus de gros calibre, le 29 Janvier 1917.

Le second, Pierre, de l'artillerie lourde, fut gravement blessé par un obus lancé par un avion boche, le 25 Juillet 1918, et mourut à l'ambulance cinq jours après, le 1^{er} Août 1918.

Thivisiau Le Ber, de Landivisiau, séminariste, mort à la guerre le 30 Juillet 1918.

Jean-Louis Berrivin, de Plonéour-Lanvern, tué le 8 Août 1918, devant Braches (Somme).

Nous prions pour tous ces défunts, et à leurs familles éprouvées nous offrons nos respectueuses condoléances.

Maurice Le Meur, séminariste.

En apprenant, par notre dernier *Bulletin*, la mort de Maurice Le Meur, J.-L. D'Hervé, son condisciple et ami, nous écrivit de l'hôpital 67, de Pamiers, où il est en traitement : « Maurice Le Meur ! Encore un ancien de « Saint-Vincent » et une belle âme que le bon Dieu vient d'appeler à Lui ! Quelle bonté, quelle franchise, quelle simplicité et quelle piété ! Hélas ! c'est un vide de plus, et plus que jamais nous devons prier le Maître d'envoyer des ouvriers à sa moisson. »

ch. ix p. 17
séminaristes

Et M. Prigent, qui fut son professeur, nous a adressé les lignes suivantes que nous sommes heureux de reproduire : « J'apprends, par le *Bulletin*, la mort de *Maurice Le Meur*, tué le 1^{er} Août. Nous le regretterons vivement. Quel jeune homme aimable, n'est-ce pas ? souriant sans cesse ! Et quel séminariste candide et pieux ! Nous l'avons apprécié à « Saint-Vincent », et nous aimions son visage franc et ouvert. Il était le bon esprit personifié : docile, prêt à tout, et, quoi qu'il arrivât, ne perdant jamais son sourire. Il resta au Séminaire ce qu'il fut à « Saint-Vincent », et je suis persuadé que ses compagnons, sur les champs de bataille, lui ont trouvé sans cesse la même bonne humeur et la même gaieté. Et quelle pureté, semblable à celle d'un enfant ! Elle se voyait sur sa figure et se lisait dans ses yeux si clairs et si limpides. Ne croyez pas, cependant, qu'il eût la légèreté d'un enfant. Il avait une volonté forte, de la virilité et de la fermeté dans sa fervente piété ; et je suis sûr que rien jamais n'aurait pu ébranler cette piété-là. Avec une merveilleuse bonne volonté, d'ailleurs, il savait l'alimenter aux meilleures sources : il s'approchait des sacrements le plus souvent qu'il pouvait, et jamais, lorsqu'il lui était possible, il ne négligeait de recevoir le bon Dieu dans la Sainte Communion. »

» Quel prêtre nous attendions qu'il fût ! Le bon Dieu l'a pris brusquement, mais l'a trouvé prêt, comme il l'était à « Saint-Vincent », et comme il était au Séminaire. Il s'était, depuis longtemps, jeté entre les mains de Dieu. Dieu a pris le Séminariste avant le Sacerdoce. Nous bénéficierons tous, « Saint-Vincent » et d'autres, de ce sacrifice. Par contre, dans nos prières, nos messes et communions, nous garderons son souvenir. »

Citations.

Jean Le Moal, aspirant à la 3^e Bie du 3^e R. A. P. : « Gradé animé d'un grand courage qui a servi d'exemple à toute la batterie, le 1^{er} Mars 1918 et pendant toute la période du 26 au 30 Mai 1918, alors que la position était soumise à de violents bombardements en obus à gaz et en obus explosifs de gros calibre ; volontaire pour accomplir une mission périlleuse en allant, le 2 Juin 1918, sur la position évacuée enlever deux des pièces. »

Jérôme Le Corre : « Jeune soldat de la classe 18. Le 30 Mai, n'a cessé de remplir sa mission de guetteur, malgré la violence du bombardement qui faisait subir à sa section de lourdes pertes. Blessé à la tête par éclat d'obus. » — (Ordre de la Brigade, 29 Juin 1918.)

François Eliès : « Signaleur de bataillon, d'une bravoure et d'un dévouement remarquables. Le 20 Février 1918, a assuré son service avec un sang-froid digne d'éloges, malgré les violentes rafales ennemies. »

Louis Guéguénat : 1^o 27 Février. « Jeune caporal dévoué et courageux. Au cours d'une rencontre avec l'ennemi, s'est bravement jeté à sa poursuite, accablant sa fuite et s'emparant du matériel qu'il avait abandonné. »

2^o 28 Mai : « Excellent sous-officier. S'est maintenu jusqu'au dernier moment en des postes particulièrement dangereux, faisant toujours preuve du plus grand dévouement et des plus belles qualités d'initiative. »

Louis Guéguénat est aujourd'hui élève à l'Ecole spéciale militaire de Saint-Cyr, ainsi que son ami et condisciple, *Yves Le Joncour*.

L'abbé *Le Cann*, professeur à « Saint-Vincent », brancardier-infirmier : « Fait fonction de brancardier-infirmier et remplit ses fonctions avec un grand dévouement. Au cours de nombreux bombardements subis par la batterie, a fait preuve d'un courage et d'un sang-froid remarquables, sortant aussitôt de son abri dès qu'un coup paraissait être tombé dans la batterie, et s'assurant que personne n'était atteint. A diverses reprises, a porté secours le premier à des militaires de tous grades blessés sur la route, sans se soucier des dangers qu'il pouvait courir. » — (Ordre du Corps d'Armée.)

Au prochain *Bulletin* paraîtront les citations de *R. Abguillerm*, *J. Le Dœuff*, *J.-L. Tanneau*.

Les « Samedis » de M. Prigent.

LA PRIÈRE

Samedi 7 Septembre 1918.

MES CHERS AMIS,

Voici, enfin, un jour où nous pouvons souffler un peu. J'aurais préféré que l'autorité eût attendu demain, dimanche, pour nous accorder le repos tant souhaité, dont d'ailleurs nous avions grandement besoin, car depuis un mois, vraiment, nous avons durement travaillé et sans relâche. Mais il faut que nous nous

contentions de ce que nous donne la direction : sans doute, nous reprendrons notre travail ce soir ou demain matin.

Cette fois, vous m'excuserez si je suis plus bref que d'ordinaire : je voudrais parcourir un peu ces paysages nouveaux pour moi, sur les bords de l'Avre, et dans la direction du canal que les Boches ont abandonné, il y a quelques jours, mais dont ils sont déjà loin.

Je vous dirai quelques mots de la prière du matin et du soir : qu'il faut, coûte que coûte, que nous n'y manquions jamais, et comment, malgré nos fatigues, nos courses, dans nos tranchées, dans nos dangers, dans nos batailles, comment vous et nous y serons chaque jour fidèles.

Nous devons, malgré la guerre, dire nos prières. Pourquoi ? Parce qu'il faut que la pensée de Dieu ne sorte pas de nos âmes, que nous ne le perdions pas de vue, que nous demeurions et que nous vivions en sa présence. Nous sommes prêtres ou nous le serons : or, être prêtre, c'est vivre face au bon Dieu, c'est l'avoir profondément gravé en nos cœurs, de façon que notre vie intérieure soit intense et que nous puissions communiquer aux autres un peu de cette vie débordante chez nous. Pour garder et développer cette vie-là, nous avons bien la communion ; mais elle est souvent impossible, tandis que rien ne peut empêcher la prière régulière de chaque jour. Matin et soir, nous déposerons notre âme devant Dieu et nous remettrons Dieu au fond de nos cœurs : ainsi, quelle que soit la durée de la guerre, la présence de Dieu ne disparaîtra pas de nos âmes ; au contraire, je crois que notre vie intérieure se mûrira et se fortifiera, et que la guerre terminée, nous nous retrouverons immédiatement dans « notre élément ».

En second lieu, je vous ai souvent recommandé la Communion des Saints entre nous, professeurs et élèves de « Saint-Vincent ». Nous sommes une famille, et nos prières ne sont jamais des prières individuelles, mais toujours collectives : nous prions ensemble, vous pour moi, moi pour vous, et nos prières, s'appuyant les unes sur les autres, se portant les unes les autres, montent plus rapides et plus puissantes jusqu'au bon Dieu. Or, quel moment est meilleur que le soir et le matin, le soir surtout, pour nous recueillir un instant, pour nous transporter à « Saint-Vincent », où quelques maîtres et les jeunes élèves prient sans cesse pour nous, sur tous les fronts, où « Saint-Vincent » est à la peine et à l'honneur aussi, jusqu'en Allemagne, où tant des nôtres souffrent, et pour monter jusqu'au Ciel, où plusieurs de nos amis ont reçu de Dieu leur récompense ? Alors, ou par une simple oraison jaculatoire ou par un *Pater*, nous nous unissons les uns aux autres et de notre prière à nous tous nous faisons une prière unique, forte, puissante, que le bon Dieu, j'en ai le ferme espoir, ne manquera pas d'exaucer.

Dimanche 8 Septembre.

J'ai dû m'arrêter brusquement, notre repos n'a été que de quelques heures : nous avons recommencé nos travaux, et ce matin, à 6 heures, à peine le temps de célébrer la messe, nous étions à la tâche. Je veux terminer ma lettre, et profite de quelques moments qui nous sont laissés après la soupe, jusqu'à midi. Comment, dans notre vie actuelle, pourrions-nous être constamment fidèles à la prière de chaque jour ? Ce sont des courses, des dangers, des batailles jour et nuit : comment réciter notre prière ? Il le faut, pourtant. Aussi la réduirons-nous souvent. Lorsque nous sommes au repos — hélas ! c'est assez rare en ce moment — il nous est possible de nous mettre à genoux et de réciter, sinon les formules ordinaires, du moins le *Pater*, l'*Ave*, le *Credo*, le *Confiteor*, avec les actes de Foi, d'Espérance, de Charité et de Contrition. S'il est impossible que nous soyons à genoux, nous dirons notre prière assis, debout, même en marchant. Parfois, peut-être, pourrions-nous la remplacer par le chapelet ou au moins une dizaine de notre chapelet. Mais que, chaque soir au moins, nous disions un *Pater* et un *Ave* en union avec tout « Saint-Vincent ». Si les circonstances nous y obligent, nous réduirons notre prière au *Pater*, à l'*Ave* et aux Actes, et, de cœur, nous remettrons notre âme, que nous aurons purifiée par un acte d'amour, entre les mains du bon Dieu. La prière vocale peut presque disparaître : l'essentiel est de nous placer face à Dieu et de nous jeter dans le divin Cœur de Notre Seigneur, auquel nous confierons ensemble tous les professeurs et élèves, vivants et morts, de notre Maison.

Voilà, mes chers amis, ce que je vous demande instamment chaque jour, matin et soir ; que jamais il n'y ait d'oubli ni d'omission de notre part. Je crois que, malgré vos fatigues, votre épuisement, vos agitations continuelles, il vous est possible à tous d'accomplir ce que je vous propose. Nous prions ensemble, unis tous dans le Cœur Sacré de Jésus, où je vous donne rendez-vous.

Votre tout dévoué, Y. PRIGENT.

Nouvelles de partout.

Minden, 5 Août 1918. — J'ai vu hier un Breton du 6^e Génie, Quillivic, d'Audierne, arrivé au camp de Minden. Il a été fait prisonnier au Chemin-des-Dames, puis après quelques semaines d'emploi dans un kommando, il a été évacué sur Minden pour rhumatismes. Il m'a dit avoir vu des hommes de la section de l'abbé Athanase L'Hostis, qui lui ont affirmé avoir porté, jusqu'à une ambulance, M. L'Hostis, grièvement blessé au côté d'un éclat d'obus, quelques instants avant d'être fait prisonnier. Qu'est-il devenu depuis ? Il n'en sait rien. Peut-être avez-vous maintenant des nouvelles. — Le bon Quillivic m'a fait d'Athanase un éloge qui ne m'a pas étonné (les Saints ne sont-ils pas naturellement des héros ?) mais qui m'a touché jusqu'aux larmes. Quand Athanase demandait un volontaire, toute sa section répondait à l'appel. Jamais officier ne fut plus aimé, parce que jamais officier ne se montra plus dévoué à ses hommes. — Dieu le garde au diocèse et à « Saint-Vincent » !

G. KERHERVÉ.

3 Septembre. — Nous sommes dans les pays dévastés. Les villages sont totalement rasés : des traces de murs, et c'est tout ; des arbres, il ne reste que les bases des troncs. Montdidier : des pans de murs. Quelle désolation ! Et le pays, naturellement, est aussi triste à voir : les trous d'obus se touchent partout. Tout est bouleversé. Ici, devant Roye, c'est pareil. Nous ne sommes pas dans la ville, mais tout contre, dans des baraques boches. La petite ville aussi est détruite presque comme Montdidier ; pourtant, quelques murs pourront être conservés. — L'église devait être assez coquette. Comme presque partout ailleurs, c'est l'abside qui est toute démolie. Ici, en pleins champs, nous réparons les baraques boches. — La messe, j'ai réussi à la dire, ce matin et hier, dans une baraque en partie démolie. Demain, sans doute, et dans la suite, je la dirai dans une sape, à plusieurs mètres sous terre. Là, je sentirai moins le vent, car vous savez que les nuits dernières et le matin même, il a fait bien froid.

Y. PRIGENT.

Aux Armées. — Vous avez eu l'heureuse idée de m'indiquer le lieu de la sépulture de Dréau. En effet, me trouvant dans la région, je me suis rendu, dimanche, dans l'après-midi, à Conty. Et là, dans le cimetière militaire, au milieu d'un grand nombre d'autres tombes, j'ai trouvé celle de Jean Le Dréau. Une humble croix de bois, peinte en blanc, marque l'endroit où il repose. Au pied de la croix gisait un bouquet de fleurs depuis longtemps fanées. Je les ai enlevées pour les remplacer par d'autres que je cueillis dans un champ voisin. Puis, je me suis agenouillé sur la tombe et j'ai supplié le Seigneur d'avoir pitié de notre cher ami Le Dréau et de le recevoir au plus tôt dans son paradis, s'il n'y est déjà.

J.-M. JUGEAU.

Karlsruhe, 14 Août. — J'ai quitté l'hôpital le 7 Août, et suis entré au camp de Karlsruhe, le 9. Le 10, je disais ma première messe en captivité. Le camp possédait tout le nécessaire pour le culte. En ce moment, j'y suis le seul prêtre prisonnier, mais je vois assez souvent l'aumônier officiel du camp, un Père bénédictin. Comme il ne peut venir le dimanche, c'est moi qui le remplacerai. J'aurai à chanter la grand-messe et à faire une courte instruction. Comme servent de messe, j'ai un jeune sous-lieutenant Irlandais, novice dans la Congrégation du Saint-Esprit. Dans le camp, il y a des officiers français, anglais et italiens.

Je n'ai pas encore de nouvelles de France... Soyez assuré que l'éloignement ne fait que resserrer davantage l'union de nos cœurs. A l'autel, je ne manque pas de porter le souvenir de tout « Saint-Vincent ». Vous pourrez le dire, à la rentrée, aux élèves. Je me recommande aux prières de la communauté.

ATH. L'HOSTIS.

Strasburg, 21 Août. — Voici trois mois que je suis prisonnier, et je n'ai encore reçu aucune nouvelle ni de « Saint-Vincent » ni de ma famille. Du reste, c'est le cas de tous ceux qui ont été faits prisonniers avec moi. Rester si longtemps sans nouvelles du pays est la plus grande épreuve du captif. Depuis que je suis venu dans ce camp, au fond de la Prusse, je n'ai pas d'autres plaintes à exprimer. Nous ne souffrons plus de la faim, grâce à l'envoi régulier des biscuits français et à la générosité des autres captifs dont les colis arrivent sans trop de retard... J'avais l'intention de faire une retraite, cette année, pendant ma permission de Juin. La Providence y a pourvu, car ici je puis trouver le calme et la solitude nécessaires pour une bonne retraite... Je compte être libéré en Octobre,

JOSEPH FOLL.

Des Armées, 1^{er} Septembre. — Je viens de passer par de dures journées. La Division, après avoir poursuivi le Boche pendant plus de vingt kilomètres sur l'Ourq, a été immédiatement jetée sur l'Avre, et là encore, depuis Moreuil jusqu'au canal du Nord, a combattu sans arrêt... Nous avons eu à soigner autant d'Allemands que de Français... Mais quel champ de bataille ! Vrai champ de pourriture dans le plus horrible chaos. Voilà déjà huit jours que nous sommes au repos, à 80 kilomètres du front, et cette vision et ces odeurs me poursuivent toujours... Les Boches ont laissé derrière eux un pays entièrement rasé et vide. Ils sont passés maîtres dans l'art de piller. Je me souviens d'un château, près d'Hangest en Santerre. L'extérieur avait relativement peu souffert, mais dans les chambres et salons tout était nu ; les tapisseries elles-mêmes avaient pris la direction de l'Allemagne. Et le déménagement n'était pas fini. L'œuvre des Français l'avait interrompu. Les gouttières avaient été arrachées, martelées, coupées en plaques, mises en petits paquets, ficelées et étiquetées. Tous les objets métalliques, poignées et ferrures de portes, tringles de rideaux, crochets, etc., étaient déjà en sac. La bibliothèque et plusieurs caisses de vieux papiers (dont les registres d'état-civil) n'attendaient plus que d'être mis en wagons...

RENÉ CHUTO.

C. Cloarec nous apprend qu'Yves Pennec vient encore d'être blessé, mais légèrement. — **Joseph Cornec**, du 407^e R. I. aura désormais droit à la fourragère, car son régiment vient d'être cité une troisième fois à l'Ordre de l'Armée pour les batailles de Mai-Juin. Espère venir sans tarder faire un tour au pays natal. — **François Quinquis**, au 12 Septembre, se trouve dans un gentil petit village alsacien, où il peut assister à la messe tous les jours, a dans son bataillon deux autres sous-lieutenants séminaristes comme lui. — **Jean Guilcher**, à son retour de permission, a trouvé son régiment à 9 ou 10 kilomètres plus en avant, et depuis il a continué à avancer en chassant le Boche, qui ne s'en va pas tout seul, quoi qu'on ait dit. — **François Eliès**, intoxiqué par les gaz, aux combats de Montdidier, sortira bientôt de l'hôpital Château-Gontier, guéri de ses maux. — **Joseph Brenniel**, après quelques jours passés au beau pays de Châteauneuf, est affecté comme aspirant au 10^e bataillon de Chasseurs. — **René Le Bot**, actuellement au repos dans un village de la Marne, attend le moment de rentrer dans la bataille. — **Gustave Lespagnol** quitte Alençon pour Granville, et se trouve logé à proximité de la mer. Rien ne pouvait être plus agréable à un habitué des grèves de Lanvéoc. — **Corentin Buhánic** est sorti indemne des combats de Château-Thierry. — **M. Pape**, lieutenant au 500^e d'artillerie, travaille du matin au soir à se perfectionner dans l'art de conduire les chars d'assaut, a appris à diriger des automobiles et a parcouru, pour s'exercer, toutes les campagnes du Loiret ; a entrepris maintenant l'étude du char d'assaut, regrette de n'avoir pas fait autrefois assez de dessin, car la connaissance du dessin lui aurait été fort utile. — **M. Pouliquen**, à Salonique, a encore été incommodé par son ancienne blessure à l'épaule, a dû subir une petite opération chirurgicale, mais va bien maintenant. — **M. Bossus**, aidé d'un autre aumônier seulement, assure provisoirement le service religieux dans toute sa Division, ce qui l'oblige à recourir souvent à sa bicyclette, pour aller vite où le devoir l'appelle. — **E. Chavet**, dont le régiment a fait des prouesses, viendra bientôt nous montrer sa fourragère.

« Saint-Vincent » à Lourdes.

Au début du mois d'Août, j'eus la douce surprise de recevoir une invitation à représenter « Saint-Vincent » à Lourdes. Mon voyage m'était payé par quelqu'un qui est mobilisé, dont je ne cite pas le nom, craignant de lui déplaire, mais auquel j'exprime ici, du fond du cœur, mes plus sincères remerciements. Moi à Lourdes ? Je comptais y aller plus tard, quand je serais prêtre, mais y aller cette année même, quelle joie !

Je quittai donc, plein d'enthousiasme, notre chère Bretagne. Vous l'avouerez-je ? Le voyage diminua mon ardeur. La Sainte Vierge semble avoir voulu me faire payer d'avance les trésors de grâces qu'elle me réservait. Brisé de fatigue, accablé par la chaleur qui était très forte, je me disais : « Pourquoi la Sainte Vierge est-elle apparue si loin de chez nous ? La Bretagne lui eût offert un site aussi enchanteur. Les Bretons « fidèles » lui eussent taillé dans leur granit une aussi belle basilique. » Et la réponse de la Croix me revint à la mémoire : « C'est pour être le plus loin possible des Boches qui l'ont insultée. »

Mes fatigues s'évanouirent comme par enchantement, dès le moment où

J'aperçus la ville bénie. Qui ne se fait une idée de Lourdes ? Grâce aux innombrables cartes postales qui circulent, nous arrivons à nous représenter ces lieux, même quand nous n'avons pas eu le bonheur de les visiter. Nous les embellissons à plaisir comme ces orfèvres royaux qui se plaisaient à décorer de nombreuses pierres précieuses le trône qu'ils construisaient pour leur reine... Eh bien ! quelque belle que soit cette image forgée par votre imagination, jamais elle n'approchera de la réalité. Ce cirque de monts qui se dressent vers les cieux ; cette basilique plantée sur le roc ; ces mille cierges qui brillent dans la Grotte miraculeuse ; ce Gavé qui bondit en murmurant ; tout cela constitue un spectacle sans pareil. Quand on le contemple pour la première fois, on se sent pénétré d'un religieux respect ; on a la sensation du divin ; on s'écrie avec le Psalmiste : « Oui, vraiment, ce lieu est terrible ! C'est la maison de Dieu, c'est la Porte du Ciel. »

Maison de Dieu, Porte du Ciel, Lourdes est bien le lieu de la prière, et c'est avec raison que les catholiques français ont voulu s'y réunir, au début de cette cinquième année de guerre. Dans une lettre circulaire, Mgr Schœffer les y avait invités, montrant la nécessité d'appeler les bénédictions de Dieu sur notre chère Patrie par la toute-puissante intercession de la Vierge Immaculée. Près de trente mille pèlerins avaient répondu à son appel. Français du Midi, du Centre, de l'Est et du Nord, des régions envahies, Français de l'Ouest, Bretons bretonnants aux chapeaux larges, Bretonnes au costume pittoresque. De nombreux Belges, venus se retremper dans leur « refuge », mêlaient leurs voix à celles de leurs frères de France. D'ailleurs, ne sont-ils pas un peu Français, eux qui ont tout perdu en essayant de barrer à l'ennemi l'accès de notre territoire ! L'Amérique, la Grande-Bretagne, l'Italie, le Portugal avaient leurs délégués. Le clergé était bien représenté. Six prélats : Mgr Schœffer, Mgr Halle, les Evêques de Bayonne, de Pamiers, d'Oran ; Mgr Baudrillart, recteur de l'Institut Catholique de Paris ; une multitude de prêtres et de religieux de tous ordres formaient les cadres de cette armée de Dieu.

Vous dirai-je la foi qui animait tous ces pèlerins, foi ardente, irrésistible ? Ah ! il n'y a pas de place pour le respect humain en ces lieux bénis. Ici, un homme agenouillé sur le sol, les bras en croix ; plus loin, un autre baise humblement la terre. Jésus disait à ses disciples : « Si vous aviez la foi et que vous disiez à cette montagne : « Lève-toi, et jette-toi dans la mer, il en serait ainsi ». Et voici qu'aux accents de la foule massée sur l'esplanade, les malades quittent leurs grabats, glorifiant le Seigneur.

Vous décrirai-je les triomphes du Saint-Sacrement, les ovations faites à Jésus-Hostie ? Au temps de jadis, me disais-je en acclamant le Christ qui passait, le roi de France se montrait parfois à ses sujets. Et les Parisiens en délire s'écriaient : « Vive le Roy » ! Plus favorisées que le bon peuple de Paris, les foules de Lourdes voient tous les jours leur Dieu au milieu d'elles ; il vient les visiter ; il ne faut pas que leur enthousiasme soit moindre. Et il ne l'était pas, en effet. « Hosanna au Fils de David ! Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! » De quel cœur nous les répétions, ces invocations qui retentissaient autrefois sur les chemins de la Judée, au jour glorieux de l'entrée triomphale de Jésus dans Jérusalem !

Vous parlerai-je de la retraite aux flambeaux ? De ces trente mille cierges ondulant au chant de l'Ave et du Credo royal ? Du haut de l'esplanade, on eût dit une immense constellation d'étoiles se balançant aux pieds de la Vierge couronnée.... Je veux, du moins, vous raconter les cérémonies qui se déroulèrent le dimanche 25 Août. Cette fête de saint Louis, jour de prières nationales, fut célébrée à Lourdes avec une magnificence sans pareille. La messe solennelle fut chantée, à 9 heures, à la Grotte, par Mgr Schœffer, qui, à l'issue de la messe, nous adressa la parole. Il nous rappela, d'abord, que cette année 1918, soixantième anniversaire des apparitions, marque les noces de diamant de la Vierge de Massabielle. « Il y a soixante ans, la Sainte Vierge, Mère de Dieu, posait son pied virginal sur la roche où se dresse à présent cette statue et apparaissait à une humble enfant, Bernadette Soubirous... Chaque fois que je revois la Grotte, je me sens profondément ému, à la pensée que la Reine du Ciel a visité ces lieux. Oui, Lourdes est vraiment le seuil du Paradis... Puis il nous redit le but de cette journée de supplications nationales. « Dieu est l'arbitre souverain des nations. Pour que nous soyons victorieux, il nous faut son concours, il nous faut donc le prier. C'est ce que faisaient les conquérants des temps passés : Philippe-Auguste, avant Bouvines, Jeanne d'Arc, avant chaque combat. C'est ce que font aujourd'hui encore les gouvernements étrangers, Grande-Bretagne, États-Unis... Et

l'éloquent prélat nous exhortait à imiter les Américains et à consacrer quelques minutes par jour à recommander au Dieu des armées les soldats qui combattent pour nous.... Puis, il conclut : « Le gouvernement se refusant à reconnaître Dieu, c'est à vous, peuple de France, à réparer sa faute et sa négligence ; car vous êtes réellement, pèlerins de Lourdes, une représentation nationale. Vous êtes les délégués du Pays. Chacun de vous tient la place de milliers d'autres Français qui n'ont pu venir. Priez donc au nom de tous. »

A ces paroles, il m'a semblé voir la France tout entière tournée vers ce petit coin des Pyrénées. J'ai pénétré en esprit dans les innombrables sanctuaires qui couvrent notre sol : antiques cathédrales, « basiliques moussues, toutes remplies des générations des décedés » ; églises des villes ; pauvres chapelles perdues au fond des campagnes... Une foule pieuse y priait, en union avec nous. Et j'ai cru voir des légions d'âmes, les âmes des glorieux morts, entourer la Grotte : c'était l'Eglise triomphante qui se joignait à l'Eglise militante pour supplier le Très-Haut.

C'est alors surtout que ma pensée s'est reportée vers « Saint-Vincent ». « Voilà la « portion de France » que je représente, me suis-je dit. C'est au nom du Petit Séminaire que je m'unis aux autres pèlerins pour proclamer que si le Christ est le Roi des individus, Il est aussi le Roi des sociétés, le Roi des Nations... »

A deux heures, à la Grotte, on chanta les vêpres, immédiatement suivies de la procession du Saint-Sacrement. Je n'ai pas eu le bonheur de voir les miracles qui se sont produits. Une jeune fille, clouée depuis dix-sept ans sur un lit de souffrances, s'est mise à marcher en exaltant le nom de Marie. Une petite paralytique de cinq ans s'est levée au passage de Jésus. J'ai aperçu, dans la suite, cette heureuse enfant, qui disait à tous son bonheur et sa reconnaissance.

Cette journée se termina par une procession aux flambeaux, plus belle encore que les précédentes. Quel spectacle, dans la nuit, que cette basilique en feu, illuminée de mille becs électriques de toutes couleurs ! Dans ces derniers *Ave Maria* adressés à la Vierge, c'était bien la France qui chantait son inébranlable espoir.

Le lendemain, avant de repartir, j'allai dire adieu à la Grotte, et graver une dernière fois au fond de mon esprit l'image de ces lieux sacrés. Je m'agenouillai aux pieds de Marie, et c'est le cœur plein d'une émotion tout à la fois douce et douloureuse que je lui fis ma dernière prière. Je lui recommandai « Saint-Vincent » tout entier, maîtres et élèves du front et de l'arrière. Elle daignera m'exaucer et répandre à pleines mains ses bénédictions sur toute la « maison-née ». En passant près du Calvaire breton, je demandai à Dieu de garder à notre chère petite Patrie sa foi religieuse, solide comme ce granit, afin que nous soyons toujours les dignes fils de ce « Pays d'Arvor où le sol est dur, où le cœur est fort... »

O Grotte de Massabielle ! O basilique de Lourdes ! O montagnes pyrénéennes ! O terre sacrée ! Votre souvenir restera vivant en moi, tant que mon cœur battra ! Et vous, O Vierge bénie, qui avez daigné éclairer de votre sourire ce coin de la France, soyez toujours la lumière de ma vie... LUCIEN PONDAVEN.

« In Memoriam » (suite).

De *Pierre Clottre*. — « Il y a déjà cinq ans que j'ai quitté « Saint-Vincent », mais cette séparation ne m'a point fait oublier l'affection et les bons conseils de M. l'Econome. La Sainte Vierge, qu'il nous fit tant aimer, obtiendra pour lui la récompense céleste qu'une vie toute d'abnégation et de sacrifice aura méritée à ce bon serviteur. »

Du sergent *Messager*. — « Certes, je prierai pour M. l'abbé Salaün. Sa vie exemplaire, pleine d'austérité et de dignité, a fait sur moi une profonde impression. »

De *Joseph Corbin*. — « J'ai été bien peiné en apprenant la mort de M. l'Econome. Plusieurs fois il a eu l'occasion de me gronder, et je le méritais bien ; mais je l'aimais bien, car on sentait que lui aussi était attristé d'avoir à prendre position de juge sévère. »

De *L. Thomas*. — « En apprenant la mort de M. l'Econome, ma douleur a été bien forte, et moi qui, auparavant, tenais mon fusil d'une main sûre, je sentais après votre carte le cœur me manquer et le fusil m'échapper des mains. J'ai été de ceux que M. l'Econome avait tancés, pour employer l'expression de M. Prigent ; mais je vous assure que, depuis la guerre, j'aimais à repasser par

« Saint-Vincent » pour remercier M. l'Econome des conseils qu'il m'avait donnés et des remontrances qu'il m'avait faites, car bien souvent, pendant ces années de guerre, ces conseils reçus me revenaient à l'esprit et m'aidaient à tenir. »

De *F. Lapous*. — « Je viens de recevoir la lettre mensuelle de « Saint-Vincent ». Je l'attendais avec impatience, pour avoir des précisions sur la mort de M. Salaün. J'osais à peine y croire, quand j'ai reçu votre carte ; mais une lettre de F. Quinquis est venue me confirmer le fait. Cette mort m'a beaucoup frappé et peiné. »

De *Jean Le Dœuff*. — « Le Bulletin d'Août nous a fait du bien, parce qu'il nous donne beaucoup de nouvelles de M. Salaün, universellement regretté de tous ceux qui l'ont connu. Il était si bon pour tous ! »

De *Jean Bis*. — « J'avais déjà appris l'affreux malheur qui vient de tomber sur « Saint-Vincent ». Le souvenir de ce prêtre si bon, si dévoué, ne s'effacera jamais de mon cœur. »

De *Léon Toulemont*. — « Je devais personnellement beaucoup à M. l'Econome. Pendant mes années de collège, comme directeur de la Congrégation, il m'a dirigé, conseillé avec tact, une science des âmes et une ardeur d'apôtre qui lui ont attiré toute ma reconnaissance et toute mon affection. C'était un saint. »

De *M. Kerhervé, Minden*. — « Ma lettre allait partir, mercredi, quand me fut remise votre carte du 11 Juillet, qui m'annonçait la terrible nouvelle de la mort de M. l'Econome. Depuis lors, je n'ai pu me remettre de l'émotion ressentie. Je ne puis me faire à l'idée que je ne le reverrai pas, à vos côtés, au jour tant attendu du retour, accueillant avec son bon sourire tous ceux que la guerre aura épargnés. La volonté de Dieu soit faite ! Chaque jour, mes prières s'uniront aux vôtres pour le repos de son âme. »

De *Jean Cochard*. — « Etant toujours en mouvement, je n'ai appris qu'indirectement, par la lettre d'un de mes camarades, la mort presque subite de M. l'Econome. Cette nouvelle m'a attristé jusqu'au fond du cœur. Je pleure en lui celui qui s'est tant dépensé pour « Saint-Vincent » et qui m'a fait tant de bien. J'espère un jour pouvoir aller à Brasparts m'agenouiller sur sa tombe. »

De *René Chuto*. — « ... Et quand, oubliant la guerre, je me retourne vers « Saint-Vincent », ma première pensée ne peut être que pour M. Salaün. Il ne sera jamais trop tard pour parler de lui, car son souvenir demeurera toujours en nous qui n'avons jamais vu « Saint-Vincent » sans lui et qui ne pourrions le concevoir sans lui. Il me disait souvent : « Vivez le moment présent : lui seul répare le passé et prépare l'avenir ». Il le vivait, lui, le moment présent, déployant à chaque instant toute son activité pour nous préparer l'avenir à nous ; mais, sans aucun doute, son dévouement et sa piété lui ont préparé, à lui aussi, un avenir de bonheur au point que j'ose à peine prier pour lui, mais que je le supplie plutôt de nous protéger tous, nous et la Maison à laquelle il consacra une si grande partie de sa vie. »

Adresses nouvelles. — Changements d'adresses.

Brenniel, aspirant 10^e Bon Chasseurs, groupe 10. C. I. D., secteur 221.

Cochard, 113^e R. A. L. C. L. du 5^e groupe, secteur 100.

Guéguénat, C. I. S. A., 4^e Cie, Saint-Cyr.

Le Joncour, id., id., id.

L'Hostis Ath., Karlsruhe, I. B. Allemagne.

Pengam S., caporal, 19^e R. I. C. R. P. M., La Roche-sur-Yon (Vendée).

Trebaol G., interprète A^{rea} commandant 's. office, Renescure R. E. F. (Nord).

Trellu X., b^{te} fourrier, 7^e escadrille de patrouille, division navale de Syrie, Bureau naval Marseille (Jauré-Annexe).

A cause d'une épidémie qui sévit dans le département, la rentrée, dans tous les Etablissements, est ajournée par ordre du Préfet.



INSTITUTION SAINT-VINCENT, QUIMPER

1^{er} Novembre 1918.

Bien chers Amis,

Dans la lettre d'Octobre, vous avez vu que la rentrée de toutes les écoles du département avait été ajournée par ordre du Préfet, à cause de l'épidémie de grippe qui sévissait un peu partout.

Cette mesure était justifiée, car malheureusement l'épidémie a fait beaucoup de victimes dans le pays. Mais tous s'accordent à dire, aujourd'hui, qu'elle est en décroissance et même en voie de disparaître.

C'est pourquoi les écoles seront sans tarder autorisées à recevoir leurs élèves. A partir du 4 Novembre, dans la plupart des communes, les élèves pourront rentrer. A « Saint-Vincent », la rentrée est fixée au jeudi, 7 Novembre.

Il nous arrive de différents côtés que les élèves s'ennuient chez eux et ont hâte de voir leurs vacances se terminer. Ils vont donc se mettre avec ardeur au travail pour réparer le temps perdu.

De votre côté, vous, soldats du front, vous allez faire un dernier effort pour compléter votre victoire déjà si glorieuse et obliger les Allemands à accepter les conditions que vous leur dicterez.

Quelques mois encore et vos épreuves seront finies, la guerre sera terminée et vous reviendrez dans votre Bretagne.

Vous pouvez compter sur nos prières jusqu'à la fin.

Journées du Souvenir.

Novembre : le 2 et le 12.

Décembre : le 9.

Souscription pour le « Bulletin » et la Messe du Souvenir.

F. Galès ; M. Le Gall, recteur de Molène ; C. Buhanic ; L. Le Pape ; Y. Le Scao ; M. Derven ; M. l'abbé Le Guern.

Nos Morts.

La gloire se paie et la victoire aussi : elle se paie avec du sang et des larmes. Chaque bataille gagnée par nos troupes amène des blessés dans les hôpitaux, des morts dans les cimetières, et tous les mois de nouveaux noms viennent s'ajouter à la liste déjà bien longue de nos morts.

Voici, parmi les élèves qui ont passé par « Saint-Vincent », les noms de ceux qui sont morts pour la France ; *J.-L. Berrivin*, de Plonéour-Lanvern ; *Louis Berthéléme*, de Pleyben ; *Corentin Berthou*, de Nèvez ; *Noël Boin*, de Clédén-Cap-Sizun ; *François Boulben*, de Querrien ; *François Breunierc'h*, de Recouvrance ; *Yves Cariou*, de Plogonnec ; *Auguste Cloastre*, de Saint-Pierre-Quilbignon ; *Joseph Corbin*, de Brest ; *Yves Cozic*, de Saint-Goazec ; *Simon Dagorn*, de Goulien ; *François Derrien*, de Quimper ; *Jean-François D'Hervais*, de Lennon ; *Jean Dréau*, du Cloître-Pleyben ; *Noël Gentric*, de Quimper ; *Auguste et Joseph Georgelin*, de Lannilis ; *Joseph Gorgeu* et *Joseph Gourlaouen*, de Douarnenez ; *Jules Kerinec*, de Crozon ; *Jean Lamballe*, de Dinéault ; *Thivisiau Le Ber*, de Landivisiau ; *Jules Le Gall*, de Douarnenez ; *René Le Gall*, de Kerfeunteun ; *Maurice Le Meur*, de Concarneau ; *Pierre Le Meur*, de Bannalec ;

Louis Le Pape, de Loctudy ; Guillaume Lécuyer, de Guerlesquin ; Jean et Pierre Mao, de Plomodiern ; Gabriel Mear, de Lampaul-Guimiliau ; Félix Miliner, de l'île de Sein ; Hervé Morvan, de Rosnoën ; François Nicol, de Scaër ; Jean-Marie Normant, de Plozévet ; Joseph Postec, de Brest ; Paul Salaün, de Bohars ; Olivier Sergeant, de Beuzec-Cap-Sizun ; Jean-Pierre Talabardon, de Saint-Thégonnec ; Jean Thomas, de Scaër ; Gustave Tromeur, de Saint-Joseph du Pilier-Rouge ; Yves Vasselet, de Lothey ; Pierre Yvinou, de Kerfeunteun.

La liste n'est pas complète. Nous prions nos lecteurs de nous aider à la compléter, en nous envoyant les noms de tous les anciens de « Saint-Vincent » qui, à leur connaissance, sont morts au champ d'honneur.

Parmi les disparus, nous pouvons citer : M. Broust, surveillant à « Saint-Vincent » ; Jacques Le Corre, Corentin Cariou.

Joseph Corbin.

Entré à « Saint-Vincent » en Janvier 1910, Joseph Corbin en sortit en 1916 et suivit l'appel de la classe 17.

Nature généreuse, il cachait, sous une certaine apparence de légèreté, une âme profondément chrétienne. On n'a pas oublié le beau panégyrique de la Sainte Vierge qu'il composa en 1916, et qui fut publié dans notre *Bulletin*.

Il eût voulu s'illustrer, comme tant d'autres de ses condisciples, au service de la France, mais sa santé, qui ne fut jamais vigoureuse, ne lui permit pas de réaliser ses désirs. Une congestion pulmonaire grave, tôt après son entrée à la caserne, mit ses jours en danger, et depuis il n'a connu que la vie ennuyeuse des hôpitaux. Dans ses lettres, il se montre résigné ; il a offert pour la France ses peines et ses ennuis.

C'est à l'hospice de Morlaix qu'il est mort, le 16 Octobre.

Nous ne l'oublierons pas dans nos prières.

Examens d'Octobre.

Les examens du baccalauréat ont été ajournés jusqu'au 4 Novembre, pour les candidats du Finistère. Cependant, Joseph Cariou, admissible en Juillet, a été appelé à l'oral le 30 Octobre et a réussi.

L'examen du brevet élémentaire s'est tenu à la date ordinaire, et deux de nos élèves ont été reçus : F. Guédès et P. Hétet. En Juillet, les reçus furent : N. Cloarec, C. Parcheminou et N. Vézier, auxquels il faut ajouter MM. Labbé et Courtet. Cinq furent admissibles, mais échouèrent à l'oral : Y. Bleuzen, N. Gourlaouen, L. Jacolot, N. Kernéis, J. Suignard.

La classe 20.

Aux Conseils de revision de Septembre, beaucoup de nos élèves ont été jugés bons pour le service. *De Rhétorique* : J. Cariou, P. Guéguen, A. Guilcher, R. Kéréal, J. Le Gall, J.-M. Le Guellec, L. Le Menn, J. Le Quéau, J. Morvan, F. Olier ; *de Seconde* : Y. Cotonéa, S. Durand, Y. Hénaff, L. Jaouen, J. Le Guen, M. Malgorn, Y. Pérennès ; *de Troisième* : A. Guiziou, M. Larreur, M. Thomas.

Ont été ajournés : H. Cudennec, M. Larnicol, M. Messenger, L. Pondaven, J.-M. Coadou, A. Le Brazidec, J.-L. Rannou.

Plusieurs se sont présentés à l'examen du certificat d'aptitude militaire et ont tous réussi. A Landerneau, ont été reçus : L. Jaouen, L. Le Menn, J. Le Gall ; à Quimper : A. Guilcher, F. Olier, J. Le Quéau, J. Morvan, H. Cudennec, Y. Hénaff, J.-M. Le Guellec, P. Guéguen, Y. Cotonéa, J. Cariou.

Beaucoup d'entre eux comptaient prendre part, à Paris, à la grande fête sportive du 20 Octobre et faire un joli voyage aux frais de « la Princesse ». Hélas ! la grippe, la maudite grippe est venue déranger tous les plans, et les Finistériens ont dû rester chez eux.

Citations et Promotions.

René Abguillerm : « Très bon sous-officier, énergique et brave. Le 8 Juillet 1918, au cours d'un coup de main, a continué à combattre, bien que blessé au bras, et n'a été évacué qu'en arrivant au cantonnement. »

J.-L. Tanneau : « Excellent brancardier. Pendant les opérations du 6 Juin, n'a pas hésité à se porter en terrain découvert et à proximité des lignes ennemies, pour ramasser des blessés, malgré un feu intense de mitrailleuses ennemies. » (4^e citation.)

Louis Tirilly : « Agent de liaison d'une activité et d'un dévouement au-dessus de tout éloge. Volontaire pour toutes les missions périlleuses. Le 24 Juillet 1918, a assuré la liaison sous de violents bombardements. »

Joseph Uguen : « Jeune soldat, agent de liaison. Au cours des attaques du 11 au 16 Août 1918, a toujours rempli sa mission avec le plus grand zèle. »

Yves Nicolas : « Jeune sous-officier, d'un entrain endiable, qu'il sait communiquer à tous ses hommes. Par son exemple et son ascendant, a opposé à l'ennemi, qui s'avancait après de terribles bombardements, une résistance acharnée qui a brisé toutes ses attaques. » Signé : GOURAUD. — Ordre de l'Armée, 15 Juillet 1918. (3^e citation.)

« Excellent sous-officier, tempérament ardent et combatif. Le 2 Septembre 1918, l'ennemi ayant tenté un coup de main précédé d'un violent bombardement de minen et d'obus de tous calibres, a électrisé sa demi-section, sur laquelle se portait le plus gros effort de l'attaque, l'a brisé net, sans lui permettre d'atteindre la tranchée. » Signé : NAULIN. — Ordre de l'Armée, 15 Juillet 1918. (4^e citation.)

Jean Le Moal a été promu sous-lieutenant.

M. Prigent devient aumônier d'un groupe d'aviation.

Une causerie de M. Salaün aux Congréganistes.

(Nous avons été assez heureux pour retrouver, dans les papiers de M. Salaün, les résumés des instructions qu'il donnait à ses chers congréganistes. Nous en publions quelques-uns dans le *Bulletin*.)

22 Janvier 1913. — « Mes chers Amis, j'aurais voulu pouvoir terminer notre entretien de mercredi soir par la parole même de N. S. à ses Apôtres : « Je vous » donne la paix », cette paix dont saint Paul dit qu'elle dépasse tout ce qui est sensible, cette paix qui réside dans le plus profond de l'âme, cette paix qui est le fondement nécessaire de tout vrai bonheur, de toute vraie joie. Mais hélas ! il n'est pas en mon pouvoir de vous donner cette paix. La parole de Jésus, oui, était une parole créatrice qui donnait en vérité la paix aux Apôtres. Moi je ne puis que vous indiquer les divers moyens que vous avez à votre disposition pour acquérir la paix et pour la garder.

» Isaïe disait de la paix qu'elle est le fruit de la justice : on la goûte en rendant à Dieu ce qui est à Dieu et à la créature ce qui est à la créature... La paix, selon saint Augustin, est la tranquillité de l'ordre.

» Celui qui fait tout ce qu'il a à faire avec ordre, dans l'ordre, est tranquille, et cette tranquillité c'est la paix. Si je vous demandais : « Menez-vous une vie » d'ordre ? », vous me répondriez tous : « Oui ! puisque nous sommes soumis » à un règlement qui ordonne nos actes de chaque jour et nous indique la manière d'employer notre temps : il y a un temps pour la classe, pour l'étude, » pour la récréation, et la cloche nous appelle aux différents exercices. » — Ce n'est pas de cet ordre-là que j'ai à vous parler. Cet ordre est le même pour tous, et l'ordre dont il s'agit est un ordre particulier qui varie nécessairement avec vos caractères, vos tournures d'esprit, vos aspirations, vos projets d'avenir, avec vos facultés, votre intelligence, votre volonté, votre volonté surtout, car l'ordre est, avant tout, une question de volonté.

» Il s'agit d'un ordre dans l'ordre, d'un règlement particulier dans le règlement général.

» Menez-vous une vie d'ordre ? Plusieurs seront étonnés que je pose cette question. A quoi cela sert-il de réglementer ainsi sa vie ? diront les uns. — D'autres seront étonnés, quand j'aurai fini, de voir qu'ils mènent une vie d'ordre parfait : sans le savoir, ils mènent une vie où il y a de la prose, puisqu'on l'appelle prosaïque, mais qui, parce qu'elle est toute simple, tout unie, sans imprévu, est une vie d'ordre.

» A quoi bon une vie d'ordre ?... Pour ne pas gaspiller sa vie, pour éviter le danger que présentent les caprices, les boutades, les mauvaises habitudes, pour avoir une vie pleine, enrichie par les sacrifices, une vie agréable à Dieu, méritoire, une vie enfin qui même tout droit à la vie éternelle. — Vous pensez

— 4 —
peut-être qu'il est difficile de se mouvoir entre les barrières où l'on se renferme ainsi soi-même. Erreur profonde. La vie d'ordre est douce, et elle devient un besoin : c'est l'avis unanime de ceux qui en ont fait quelque temps l'expérience.

» Comment ordonner votre vie ? Je laisse à vos professeurs le soin de vous enseigner les méthodes pour ordonner vos études, à vos confesseurs le soin de vous apprendre à éviter le péché. — Je ne m'occupe ici que de votre vie de piété. Comment ordonner votre vie de piété ? 1^o Prenez une plume et écrivez votre petit règlement ; 2^o qu'il ne soit, ni trop long ni trop court ; 3^o qu'il embrasse tous les moments de la journée où vous pouvez faire à votre tête, et qu'il règle bien ce que vous ferez et ce que vous ne ferez pas ; 4^o relisez-le souvent. Je vous l'ai dit. Autant vous êtes ici d'élèves, autant il devra y avoir de règlements particuliers.

» Voici un modèle que vous pourrez imiter et compléter.

» I. AU COLLÈGE. — Le matin, dès le premier coup de cloche, signe de croix et debout. — Pendant la toilette, penser au Tabernacle. — En descendant du dortoir, offrir au bon Dieu toutes les prières et les actions de la journée, en vue de gagner toutes les indulgences possibles. — En entrant à la chapelle, signe de croix avec eau bénite. — Première génuflexion de la journée avec attention et respect. — En attendant la prière, réciter l'acte de consécration à la Sainte Vierge. Avant la prière, une intention toute spéciale pour moi, pour mes parents, pour telle ou telle personne qui a besoin d'une grâce quelconque. — Pendant la prière, suivre les paroles dans le livre ou tenir les yeux fermés, pour éviter les distractions. — La méditation. Bien écouter la lecture et m'appliquer quelqu'un des conseils qu'elle me suggère. — La communion. Avant : telle ou telle formule abrégée, par exemple : *Credo, quia verus ; spero quia fidus ; amo, quia bonus*. Recueillement profond. — Après : action de grâces. Deux parties : 1^o entretien avec Notre Seigneur ; 2^o demande des grâces dont j'ai besoin, moi et tous ceux pour qui je dois prier.

» Voilà pour le commencement de la journée. »

Les « Samedis » de M. Prigent.

LA GUERRE SOURCE DE PROGRÈS SPIRITUEL

Ce titre étonnera peut-être quelques-uns, surtout à l'intérieur. Il leur paraît, en effet, que la guerre est, sinon un recul, du moins un arrêt dans notre vie surnaturelle. Non. Nos exercices de piété en souffrent, évidemment ; la méditation à heure fixe, préparée d'avance, sur quelque vérité de notre foi, disparaît ou peu s'en faut ; pas de messe souvent ; pas ou peu de lectures pieuses ; c'est là un fait. Ces exercices sont de puissants stimulants et des moyens efficaces de vie spirituelle ; cependant ne les confondons pas avec la piété ; ces stimulants peuvent être remplacés par d'autres.

D'abord, il est certain que la guerre nous aura mûris. Je ne dis pas que vous serez moins gais. Non ; écarter la gravité sénatoriale, et revenez-nous joyeux, prêts à reprendre les jeux et les ébats d'autrefois. Mais nous aurons plus compris la valeur et la grandeur de la vie. Vous direz peut-être mon affirmation paradoxale, puisque tant de vies sont sacrifiées et qu'à chacune, semble-t-il, on attache peu d'importance. Et pourtant, c'est la vérité. Nous nous serons dit et répété : « Que de ruines autour de nous, ruines de toute sorte ; que de ruines morales ! Ces ruines, il faudra les réparer, et pour cela il faudra travailler, se sacrifier. Quelle belle tâche s'offre à nous et quelles magnifiques occasions de remplir utilement notre vie ! » Puis, chaque jour, face à la mort, face au ciel, est-ce que nous n'aurons pas plus intensément senti le prix de la vie qui nous prépare au ciel par delà la mort ?

Nos convictions se seront affirmées ; et je ne parle pas de croyance purement intellectuelle, je dis les convictions chaudes, ardentes, auxquelles participe l'âme tout entière. Car en maintes circonstances, chaque jour, presque à chaque instant, est-ce que nous n'aurons pas senti que Dieu seul, que Jésus seul vaut la peine qu'on le recherche et qu'on s'attache à lui, et que le reste n'est rien ?

Notre volonté sera devenue plus énergique. Nous aurons mené l'existence la plus pénible, supporté des fatigues inouïes, affronté les plus grands dangers. Quelle force d'âme cette vie aura exigée de nous ! Notre volonté se sera fait de solides racines, jusqu'à devenir inébranlable.

— 5 —
Quelques-uns d'entre vous auront été des chefs ; heureux sont-ils ! Ils se rendront compte de ce qu'est la responsabilité et s'habitueront, écartant la légèreté, à réfléchir leurs paroles et leurs actes : qualité précieuse. D'autres auront obéi, et dans les postes les plus humbles. Hélas ! n'est-ce pas le plus dur, souvent du moins, le plus dur de la vie militaire ? Eux aussi, ils se seront habitués à se dominer et à se maîtriser : obéir, en certaines circonstances surtout, ponctuellement, sans murmure, cela exige une grande maîtrise de soi.

Ainsi tous mûris par la guerre, nous reviendrons dans notre chère Bretagne, profondément convaincus que nous avons une belle mission à remplir et prêts à tout accepter joyeusement pour bien remplir cette mission.

Il est une dévotion qui se sera largement développée en nous : n'est-ce pas que nous nous serons tous plus fortement attachés à la croix, à Jésus crucifié ? Dans la tranchée boueuse, sous les obus, avant, pendant les attaques, nos regards naturellement se sont tournés sur le Calvaire où N. S. J.-C. a souffert avant nous et pour nous. Nous aurons vu, dans notre esprit et notre imagination, N. S. en croix, nous précédant — *Exemplum dedi vobis* — nous invitant à suivre ses traces, — *si quis vult venire post me, tollat crucem* — et nous donnant la force de marcher en sa compagnie — *ecce ego vobiscum sum*. — Et la dévotion à N. S. en croix aura pénétré au fond de nos âmes, aura rempli nos âmes qui se seront liées, enchaînées au Divin Crucifié. Et l'attachement à la Croix n'est-il pas le centre de notre religion ?

Je suis persuadé que nous aurons davantage le désir et le goût de la pureté et que nous irons plus haut dans le goût de la vertu angélique. C'est notre grande vertu, à nous, prêtres d'aujourd'hui ou de demain. Que nos aspirations, que nos affections soient nobles, belles, élevées ; écartons le terrestre et le charnel, et attachons-nous au céleste et au divin. Or, nous aurons été témoins attristés de nombreuses impuretés ; nous aurons vu des choses bien vilaines, entendu des paroles grossières. Tout cela nous aura donné plus de dégoût encore pour le vice de l'impureté. Nous nous serons dit : « Non, mon âme n'est pas créée pour cela, c'est trop indigne de l'homme ; il ne faut pas qu'elle descende dans ce borborygme, mais qu'elle monte toujours plus haut dans l'azur pur du ciel ». Et nous aurons énergiquement réagi, nous nous serons attachés plus fortement à N. S., qui nous aura donné la force d'écarter les tentations et de demeurer sans cesse, avec lui, dans la pureté.

Enfin, nous aurons plus d'amour pour l'Eucharistie. Que de communions ferventes nous aurons faites dans un abri, sous bois, dans une tente, dans une grange, dans une maison abandonnée, en partie démolie par les obus ! Nous nous souviendrons de ces communions-là, où nous disions à Jésus, avec plus de ferveur que jamais : « Oui, mon Dieu, je vous crois réellement en moi, et je vous affectionne de toutes les forces de mon cœur ». Il se sera formé, j'en ai la conviction, il se sera formé en nous un besoin de l'Eucharistie. N'est-ce pas que nous sentons un grand vide, lorsque, pendant quelque temps, nous sommes privés de la messe et de la communion ? Nous avons l'impression que quelque chose nous manque, que la journée ne nous a pas satisfaits, lorsque nous n'avons pas reçu notre Dieu. Ce besoin-là durera et nous enchaînera plus solidement à Jésus eucharistique.

Je pourrais continuer, vous montrer que la guerre nous a habitués à nous abandonner entre les mains de Dieu, qu'elle nous a liés davantage à notre Maison et entre nous. — Peut-être, la guerre aura-t-elle été cause de quelques taches, car la faiblesse humaine est grande, mais ces taches auront été vite lavées et réparées, et nous retournerons chez nous, bien résolus tous à être d'excellents Séminaristes, des prêtres parfaits, des apôtres accomplis de N. S. J.-C.

YVES PRIGENT.

Nouvelles de partout.

C. Toscer a réussi à son examen d'élève-aspirant, ainsi que Quélen, J. Guilou, J^h Henry, J. Gloaguen ; ils sont allés suivre des cours pour devenir aspirants. — M. Jaffrez, qui était reparti pour le front, a dû être dirigé sur l'hôpital de Dôle, pour un phlegmon à la cuisse ; a été opéré deux fois et est en bonne voie de guérison. — R. Abguillerm, à l'armée d'Italie, se trouve à proximité du lac de Garde, à quelques kilomètres de Rivoli, dans un pays magnifique à voir et où l'on respire l'air le plus pur, mais la température a déjà bien changé ; aux grandes chaleurs a succédé un froid assez intense, et sur les montagnes on aper-

çoit la neige, qui ne disparaîtra que vers Mai ou Juin. — *Yves Le Scao*, tout en s'acquittant de ses devoirs militaires au front, trouve encore le moyen de travailler un peu le latin et le grec pour ne pas tout oublier. — *J. Le Moal* a été heureux de trouver un prêtre dans la nouvelle batterie à laquelle il a été affecté. — *A. Parquer* a reçu le dernier *Bulletin* en revenant de manœuvres dans la région du front où il achève son instruction militaire avant d'entrer en ligne. — *F. Abarnou* a également quitté Lorient pour la région de Troyes ; a trouvé là-bas, heureusement, beaucoup de séminaristes ; un curé de campagne les réunit souvent, et, tous les soirs, ils ont à l'église le Salut du Saint-Sacrement, consolation bien douce au milieu de la vie monotone et triste des camps. — *Corentin Cloarec*, avec ses Sénégalais, a cueilli dans les derniers combats, beaucoup de prisonniers autrichiens. Il remercie M. Prigent des bons conseils qu'il donne dans... ses « samedis ». Cela fait du bien. — Le lieutenant *Cadiou* a pris part à tous les combats autour de Somme-Py, Sainte-Marie-Py, et dans la boucle de l'Aisne, combats très durs ; mais le moral de la troupe est excellent. Cette avance si importante en pays occupé a quelque peu grisé nos soldats. — *F. Lapous* a quitté la Champagne pour aller dans un village aux environs de Nancy, où il attend l'ordre de rejoindre un nouveau secteur. — *M. Andro*, caporal infirmier à Exissou (Grèce), attend l'ordre de quitter Exissou pour une autre destination. Heureux mortel ! La guerre est finie là-bas, l'hôpital est vide ! Quand verra-t-on la même chose dans tous les hôpitaux de France ? — *J.-M. Piton*, avec *H. Le Gall*, est cantonné dans une ferme de la région de Troyes, en attendant d'être appelé à rejoindre sa compagnie. — *C. Larnicol*, guéri de ses blessures, a quitté le lazaret de Darmstadt pour le camp de prisonniers de la même localité ; a appris, le 10 Septembre, la maladie et la mort de M. l'Econome, et joint ses prières à celles de tout « Saint-Vincent » pour le repos de son âme. — *M. Foll*, à Strasbourg, n'avait encore reçu, le 16 Septembre, aucune nouvelle, ni de sa famille, ni de « Saint-Vincent », alors qu'il est prisonnier depuis le 27 Mai ; a eu cependant beaucoup de plaisir à entendre lire et commenter au camp les journaux allemands, car il est manifeste que tout va très bien pour nous. — Le sergent *F. Bricc* écrit, le 15 Septembre, de Langensalza : « Blessé, prisonnier. Amélioration rapide. » — *M. Kerkervé* a eu, à Minden, la visite du nonce apostolique, Mgr Pacelli qui, sur la demande du Pape, visite en ce moment quelques camps de prisonniers ; il est resté quelques heures parmi les prisonniers de Minden, auxquels sa visite a fait bien plaisir. — Dans les derniers combats, quelques-uns des nôtres ont été blessés. *René Le Bot* est en traitement à l'hôpital de Cravant, pour blessure au genou droit reçue le 1^{er} Octobre, devant Somme-Py. — *Jérôme Le Corre* a eu la jambe gauche légèrement brûlée par les gaz et a été évacué sur l'hôpital d'Issy-les-Moulineaux, installé au grand séminaire ; il est heureux de pouvoir servir la messe tous les matins et de communier. — *H. Donnart* a été assez grièvement blessé, le 29 Septembre, à l'articulation du genou gauche, à Somme-Py ; est en traitement à l'hôpital Buffon, Paris. — *E. Chavet* a été blessé de deux balles au bras et à la cuisse, le 27 Septembre, à l'attaque de Somme-Py également : voyant que l'agent de liaison du bataillon était blessé par un obus, il se porta à son secours et lui fit son pansement, puis il prit un pli qu'avait l'agent de liaison et se dirigea vers le poste de commandement ; c'est en sautant dans la tranchée qu'il fut atteint par une balle. Soigné à l'hôpital 8 de Valence. — *Joseph Le Ber*, dont le frère *Thibisau* a été tué récemment, a été blessé lui-même, le 7 Octobre, en Champagne. L'œil et l'épaule gauches ont été atteints par des éclats d'obus. On a tiré deux éclats de l'œil, qui sera peut-être perdu. Les autres blessures ne sont pas graves. Soigné à l'hôpital 30 de Toulouse. — *Jean Bescond*, lieutenant d'artillerie, a été blessé à l'attaque du 8 Octobre, en Champagne, par un éclat d'obus au-dessous du genou droit, au moment où il conduisait sa section de tanks. A déjà subi deux opérations. Regrette de se voir ainsi immobilisé et de n'être plus là-bas pour achever ce qui a été si bien commencé. A fait du bon travail avec sa batterie, particulièrement le 28 Septembre. Ce n'est plus comme avec les appareils du début. Est en traitement à l'hôpital 27 de Guingamp. — *C. Buhanic* a été aussi blessé aux combats de Septembre, mais est déjà guéri. A passé par « Saint-Vincent », en allant en permission à Beuzec. — *E. Marec*, l'aviateur, nous écrit que son instruction est terminée et qu'il est attaché à une escadrille du front. Il sera en compagnie d'excellents aviateurs, dont deux déjà célèbres, et il espère faire à son tour du bon travail. — *E. Favennec*, ainsi que ses amis *A. Gourmelen*, *E. Le Pape*, est sorti indemne des derniers combats et

se recommande aux prières de tout « Saint-Vincent » ; a le bonheur, au repos, d'assister à la messe de M. Bossus. — *J.-L. Tanneau* écrit, d'une ambulance du front, qu'il a eu le bras et l'avant-bras gauche traversés par une balle de mitrailleuse, au moment où il portait secours à un blessé. C'était le 18 Octobre. Il a été, en outre, intoxiqué par les gaz, mais espère que la guérison viendra vite. Une 5^{me} citation viendra sans doute s'ajouter à la 4^{me} que publie aujourd'hui notre *Bulletin*. — *H. Madéo* est soigné à l'hôpital 8, Montauban, pour blessures au bras et au pied droits, reçues le 28 Septembre, en Champagne. — L'aspirant *Joseph Brenniel* a été blessé, le 26 Octobre, à l'attaque de Banogne ; a reçu de nombreuses éclats d'obus ; est immobilisé et impotent pour un mois environ, mais les blessures sont sans gravité.

Nous avons reçu, en ce mois, la visite de : *M. Derven*, *F. Galès*, *C. Buhanic*, *H. Derrien*, *H. Gonidec*, *E. Tromeur*, des lieutenants *Cadiou* et *Pape*.

DE CI DE LA

Dans les vignobles champenois, ce 17 Octobre. — Maintenant que nous sommes un peu à l'arrière, dame Anastasie me permettra peut-être de dire en quelques mots la part qui revient dans la bataille à ma Division.

Nos régiments bretons entrèrent dans la danse le 26 Septembre au matin, dans le secteur de Souain. La bataille commença par un arrosage copieux de 5 heures des tranchées boches. Elles étaient vides. Toutes les précautions d'approche que nous avions multipliées : marches de nuit, cantonnements dans les bois, installations camouflées, n'avaient pas empêché l'ennemi de sentir venir l'orage, et imitant la manœuvre du général Gouraud, il s'était retiré quelque peu à l'arrière. C'était une ruse. Elle fut vite éventée, et les canons allongèrent aussitôt leur tir, puis nos troupes s'élancèrent à l'attaque, s'emparèrent de la crête de la ferme Navarin et arrivèrent bientôt devant Somme-Py, devant les tranchées du Pacha, des Prussiens et d'Essen ensuite, qui, par ses défenses, les arrêta tout un jour.

Puis ce fut la retraite précipitée, la fuite des ennemis, à la poursuite desquels la Division s'élança, négligeant quelques blockaus, qui longtemps après son passage, devaient continuer à mitrailler les retardataires et les obliger à se terrer des heures entières dans des trous d'obus.

Saint-Etienne à Arnes arrêta quelque peu l'avance. Ce village fut pris, perdu, repris et finalement resta entre nos mains.

Et les Boches continuèrent leur retraite dans la direction de la Retourne. Ils ne devaient s'arrêter qu'à l'Aisne.

Le rôle de la Division était terminé. Il avait été brillant, et jamais elle n'avait fait si bon travail. Il ne lui reste plus qu'à se reposer, se reformer en vue des derniers coups de boutoir à donner. Elle a pu constater la manière délicate des Boches de signer leur demande d'armistice : ravages inutiles, églises détruites, maisons incendiées, et elle comprendra, je l'espère, la nécessité de mettre aux abois la bête enragée que nous traquons.

J'ai manqué de peu l'aspirant *Brenniel*, *Yves Nicolas* et *Henri Lérans*.

En arrivant au repos, j'ai eu le plaisir de rencontrer les gâs de « Saint-Vincent » que nous avons dans la Division : *Armand Gourmelen*, *Emile Favennec*, *Eugène Le Pape*, les frères *Séité*. Ils ont retrouvé leur sourire, qui, à certaines heures de ce dur combat, avait dû les abandonner. H. BOSSUS.

Aux armées, 17 Octobre. — Excusez-moi de ne vous avoir pas écrit plus tôt. Depuis le 3 Octobre, nous étions lancés à la poursuite de l'ennemi, et nous n'avions guère le loisir de penser à notre correspondance.

Enfin, dans la nuit du 13 au 14, une Division nous relevait des bords de l'Aisne, où nous étions parvenus après une avance de 20 à 25 kilomètres. N'allez pas croire, cependant, que nous ayons parcouru ce trajet sans difficulté. Contrairement à ce que beaucoup de journalistes ont raconté, les Allemands nous ont opposé, à maintes reprises, une résistance acharnée, que seule notre supériorité matérielle a fait tomber. L'armée couvrait sa retraite par de fortes arrière-gardes armées de nombreuses mitrailleuses et composées de soldats d'élite résolus à se faire tuer sur place.

C'est les larmes aux yeux et la tristesse au cœur que nous avons traversé ce vaste champ de bataille pillé, miné, brûlé par l'ennemi en se retirant. Les villages fument encore quand nous y passons, et au loin ce ne sont que foyers immenses en activité. Nous avons eu, cependant, la consolation de délivrer 1.500 civils, captifs depuis quatre ans, qui pleuraient de joie à notre arrivée.

Pour l'instant, nous cantonnons dans un camp où les Allemands étaient encore, il y a quatre jours. Et dans quelque temps, le régiment sera encore en état de reprendre sa marche en avant.

Continuez de prier et de faire prier pour moi. La fin de la guerre approche et, bientôt, une paix victorieuse nous rassemblera tous dans notre chère Maison

PIERRE KERBOUL.

Karlsruhe, 22 Septembre. — J'ai retardé le plus possible ma lettre de Septembre, dans l'espoir de la faire servir de réponse. Mais ne recevant rien de Quimper, je me décide à vous écrire. Vous avez, sans doute, reçu mes lettres précédentes. Je vous ai demandé de m'envoyer mon bréviaire et des livres de piété et de théologie qui me sont indispensables pour le succès de mon ministère sacerdotal.

Je me fais à la vie du camp. Mes fonctions d'aumônier me donnent assez d'occupation. Voulez-vous connaître mon emploi du temps ? Le voici : lever vers 6 heures ; messe à 7 h. 1/2, parce qu'en ce moment nous sommes deux prêtres, mais lorsque je serai seul, ma messe sera à 8 h. 30 ; c'est la messe de règle. Jusqu'à cette heure, tout est bien calme dans le camp. C'est le moment le plus favorable à la réflexion et au recueillement. Après la messe, le petit déjeuner qui se compose d'un quart de café avec un biscuit français. Jusqu'à l'appel de 10 heures, lecture de l'Ecriture Sainte. De 10 heures à 12 heures, étude ; théologie de préférence. A midi, la soupe ; puis une récréation d'une demi-heure ; récitation des vêpres et complies ; de 2 heures à 5 heures, étude ; lectures, histoire, littérature. A 5 heures, matines et laudes ; le Père Bénédictin m'a procuré un bréviaire, en attendant que j'aie reçu le mien. A 6 heures, la soupe, puis lecture jusqu'à la prière du soir, qui se fait en commun, à 8 heures. A 8 h. 3/4, l'appel ; à 9 heures, l'extinction des feux, puis récréation : on s'efforce de marcher le plus vite possible, pour se donner du mouvement et pour se fatiguer. Après avoir ainsi bien marché, on se couche vers 10 heures. Bien entendu, chacun est libre d'arranger son règlement comme il l'entend.

Quand cette lettre vous parviendra, la rentrée sera faite depuis longtemps. Toute l'année, je serai de cœur avec vous.

ATHANASE L'HOSTIS.

Strasbourg, 23 Septembre. — Merci, grand merci pour votre lettre du 21 Août, reçue le 17 Septembre. — Avec un petit mot de mon oncle, reçu le même jour, c'est tout ce que j'ai comme nouvelles du pays. Aucun des colis que vous m'avez expédiés ne m'est parvenu. Les colis de linge surtout m'auraient été d'une grande utilité... La fin de Septembre approche et il n'est pas question de rapatriement... Mes amitiés à tous. J'ai de très bonnes nouvelles de M. Brézel. Cela me fait plaisir. Je prie chaque jour pour « Saint-Vincent ».

Jh FOLL.

Du sous-lieutenant F. Quinquis : « Je suis en route pour l'Orient. Je ne suis pas encore parvenu au terme de mon voyage, mais je ne veux pas attendre plus longtemps sans vous donner de mes nouvelles. Je vous dirai que j'ai eu le plaisir de passer par Rome et d'y rester neuf heures. Je n'ai pas pu tout visiter, évidemment, mais j'ai vu Saint-Pierre, puis le Forum, le Capitole, etc. — De Rome, je suis allé à Tarente, ville mi-moderne, mi-ancienne. — En Grèce, j'ai pu passer quelques heures dans les ruines de Delphes, qui m'ont fait revenir à l'esprit mes notions d'Histoire ancienne. »

F. QUINQUIS.

Adresses nouvelles. — Changements d'adresses.

- F. Abarnou, 28^e R. A., 54^e Bie, s. p. 29.
J. Bescond, hôpital 27, Guingamp.
F. Brie, prisonnier, camp de Langensalza i-Th., 5^e Cie (Allemagne).
E. Chavet, Hôp. 8, 2^e Division, Valence.
C. Larnicol, Darmstadt, 11^e Cie, 3^e Bon.
J. Le Ber, Hôp. 30, 1^{re} Don, Toulouse.
J. Le Moal, s.-l. 156^e R. A., 3^e Bie, s. p. 220.
E. Marec, pilote aviateur, Escadrille Spad. 94, s. p. 25.
J.-M. Piton, 116^e R. I., 9^e Bon, 5^e Cie E. C., s. p. 183.
F. Quinquis, s.-l. au 122^e D. L. s. p. 517.
Y. Prigent, groupe d'aviation du 10^e Corps, s. p. 72.



INSTITUTION SAINT-VINCENT, QUIMPER

2 Décembre 1918.

Bien chers Amis,

Lorsque, il y a un mois, nous vous envoyions notre lettre mensuelle, la victoire paraissait définitivement fixée dans le camp français. Cependant, nous ne croyions pas si proche la fin des hostilités, et nous redoutions pour vous les souffrances d'un cinquième hiver de guerre.

Grâce à Dieu, les événements se sont précipités, l'armistice est signé. Comme l'écrivait J.-L. Tanneau, de son hôpital de Lyon, où il achevait de guérir, « c'est fini ! L'Allemagne a capitulé. Car c'est une capitulation et non pas une suspension d'armes pour un temps limité. L'Allemagne s'incline et accepte toutes nos conditions. Elle doit livrer ses forteresses, sa flotte, ses chemins de fer, ses avions, ses canons, ses mitrailleuses, évacuer la Belgique, l'Alsace-Lorraine, et retirer ses troupes au delà du Rhin. Elle doit restituer ce qu'elle a volé, réparer ce qu'elle a détruit... Ah ! l'épouvantable spectacle, la terrible vision d'enfer ! Mon Dieu, quelles heures angoissantes nous avons vécu ! Quelles souffrances ! que de deuils, que de larmes !

» Et c'est fini. Le cauchemar s'est évanoui, et la France s'est réveillée dans une aube de victoire.

» Cependant, nous ne devons pas nous donner entièrement à la joie. Notre pensée doit se porter vers les héros, principalement vers les amis que nous avons connus à « Saint-Vincent » qui sont glorieusement tombés, et dont le sacrifice fut la rançon du salut de la Patrie. Nos prières reconnaissantes doivent aller vers leurs âmes immortelles. Et vous, Seigneur, qui avez protégé nos armes et n'avez pas voulu que périclisse cette France qui fut toujours votre terre de prédilection, soyez béni. *Te Deum laudamus.* »

On ne saurait mieux dire. Oui, chers Amis, acceptez aujourd'hui toutes nos félicitations. Vous avez été à la peine. Il est juste que vous soyez à l'honneur.

Gloire aux héros morts et vivants ! Et gloire surtout à Dieu, qui a montré de façon si manifeste qu'il aime toujours la nation des Franks.

Journées du Souvenir.

Décembre : le 9 ;

Janvier : le 16.

Souscription pour le « Bulletin » et la Messe du Souvenir.

M. Mao, recteur d'Esquibien ; M. Boléat, aumônier à Quimperlé ; M. Guivarc'h, libraire à Quimper ; S. Durand ; J.-M. Cariou ; X. Trellu ; M^{me} Guilcher, Ile de Sein ; P. Le Grannec, Pleyben ; M^{me} Dréau, Cloître-Pleyben ; P. Courtet, ancien professeur à « Saint-Vincent » ; J.-M. Coadou, P. Le Roy, M. Larnicol, Y. Nénez, A. Guilcher, séminaristes ; E. Hall, surveillant ; M. Le Pape, recteur de Lannédern ; M^{me} Queinnec, Douarnenez ; M. Gaonac'h, professeur ; M. Mayet, professeur ; M. le Supérieur ; M. Branquec, aumônier à Kerbernès ; M. et M^{me} Fichoux, Quimper ; J.-L. Tanneau, Y. Salaün, F. Olier, séminaristes.

Nos Morts.

Charles Poulhazan, de Kerfeunteun, sergent au 24^e régiment d'Infanterie coloniale.

Le soir même de la rentrée, nous avons eu à recommander aux prières

Charles Poulhazan, de Kerfeunteun, mort au champ d'honneur, un des derniers jours d'Octobre.

Entré au Collège, en Cinquième, au mois d'Octobre 1909, *Ch. Poulhazan* fut un élève sérieux et travailleur, désireux de donner satisfaction à ses maîtres, qui gardent de lui le meilleur souvenir. Il termina ses études en Juillet 1915, après avoir subi avec succès les épreuves du baccalauréat. Quelque temps après, il était appelé à la caserne et fut incorporé dans un régiment d'Infanterie coloniale. On sait que ces régiments n'ont pas chômé pendant la guerre.

Charles Poulhazan prit part à bien des combats, et fut blessé une première fois en 1917. Dès qu'il fut remis de sa blessure, il retourna au front et continua de combattre. Il était, en dernier lieu, sergent au 24^e régiment d'Infanterie coloniale, et c'est dans les combats acharnés livrés près de Rethel qu'il a trouvé la mort. Blessé au ventre par un éclat d'obus, il fut relevé après l'attaque, mais il mourut pendant qu'on le transportait au poste de secours. Il n'avait pas encore 21 ans.

Il était prêt à paraître devant Dieu, et ses parents ont eu la consolation d'apprendre, par l'aumônier, qu'il s'était confessé la veille de sa mort.

Son corps repose dans le petit cimetière de Blanzay (Aisne).

Jean Le Dœuff, de Scaër, aspirant au 264^e R. I.

Encore une victime de cette paroisse de Scaër, qui a déjà perdu *Jean Thomas* et *François Nicol*.

Tous les trois, élèves de « Saint-Vincent », ils avaient été choisis par les prêtres de la paroisse, qui en étaient justement fiers, car c'étaient d'excellents élèves. Les deux premiers étaient déjà entrés au Grand Séminaire. *Jean Le Dœuff* devait les y rejoindre.

Et les voilà morts tous les trois, morts pour la France.

Jean Le Dœuff nous arriva en Octobre 1910. Il commençait sa Rhétorique en 1914, et dut partir, au mois de Décembre, pour la caserne. Quelque temps après, il alla au front, et mérita d'être cité à l'ordre du jour pour son courage et son sang-froid. Blessé une première fois par une balle qui pénétra dans la région du ventre, il écrivait que sans l'intervention rapide d'un chirurgien habile, il aurait succombé à sa blessure. Il guérit, mais fut versé dans le service auxiliaire. Il aurait pu trouver ainsi, jusqu'à la fin de la guerre, un poste de toute sécurité, s'il l'avait voulu; mais il ne s'y résigna pas. Apprenant la mort de son compatriote, *Jean Thomas*, il se dit qu'il fallait le venger et aider à chasser les Allemands de France, et il demanda à être placé de nouveau dans le service armé. Ses grandes qualités attirèrent l'attention de ses chefs, qui le firent entrer à Saint-Cyr. Il s'y trouva avec *Jean Le Dréau*, tombé comme lui au champ d'honneur.

Les détails manquent encore sur la mort de *Jean Le Dœuff*. L'annonce officielle parvenue à la mairie porte seulement qu'il est mort, le 11 Octobre, des suites de blessures de guerre, et une lettre de lui parvenue à Scaër porte la date du 10 Octobre. On croit qu'il est tombé près de Vouziers.

C'était un noble cœur, une volonté énergique, un caractère fortement trempé. Autrefois, au collège, il était assez timide et réservé. La guerre l'avait mûri, et c'était maintenant un jeune homme accompli, sachant parfaitement exprimer et dans ses conversations et dans ses lettres les sentiments généreux dont il était inspiré. Sa vocation se raffermissait de plus en plus et il eût aimé, la guerre finie, à travailler au salut des âmes. Dieu ne l'a pas voulu, et lui a demandé tout de suite le sacrifice de sa vie. Nous pouvons affirmer sans crainte que *Jean Le Dœuff* l'a accepté de tout cœur.

Citations et Promotions.

Corentin Buhanic : « Très bon soldat; a pris part à de très nombreux combats, dans lesquels il s'est toujours bien comporté. Blessé le 28 Septembre, à l'assaut des positions ennemies. » (Ordre du Régiment n° 109.)

Lieutenant Cadiou : « Officier de la plus grande valeur. Auxiliaire précieux du chef de Corps. Pendant les combats du 26 Septembre au 12 Octobre, a fait de nombreuses reconnaissances, accomplissant toutes les missions dont il était chargé, avec sa sérénité et sa modestie coutumières. » (Ordre de la Division.) — (5^e citation.)

François Eliès, 411^e R. I., 9^e Cie : « Excellent soldat. Au cours des combats d'Octobre 1918, faisant partie d'une patrouille dont le chef était blessé entre les lignes, ne l'a pas quitté, attendant jusqu'au jour et sous le feu des mitrailleuses ennemies, l'arrivée des secours. A fait preuve d'une grande énergie en contribuant à ramener le blessé dans nos lignes. » (Ordre du Régiment n° 263.)

Joseph Roudaut est sorti aspirant de l'Ecole Saint-Maixent. — L'aspirant *P. Kerboul* est promu sous-lieutenant.

Nouvelles de la Maison.

La rentrée s'est donc faite le 7 Novembre. Les classes ont commencé dès le lendemain, car il n'y a pas de temps à perdre.

Les classes de Première et de Seconde sont réunies, comme les autres années, pour le français, le latin, le grec et le catéchisme. M. Gaonach y fait encore le français et le latin; M. Jaouen (Grégoire), le grec et le catéchisme et s'occupe en outre de la classe de Troisième. En Quatrième, M. Joseph Queinnec a remplacé M. Labbé rentré au Grand Séminaire. En Cinquième, le professeur est M. Rosec; en Sixième, M. Boëzennec; en Septième et Huitième, c'est M. Jaouen (Isidore), aidé de MM. Néa, Catherine et Hall, qui sont en même temps surveillants et professeurs. M. Mayet fait encore des cours en Huitième et en Sixième. M. Donnard enseigne, comme autrefois, les mathématiques, M. Jaouen (Louis), l'anglais, et M. Le Pemp l'histoire et la géographie.

La Philosophie compte 9 élèves; la Rhétorique, 27; la seconde, 19; la troisième, 38; la quatrième, 40; la cinquième, 61; la sixième, 72; la septième, 30, et la huitième, 21.

Il manque encore 6 ou 7 élèves.

Les nouveaux.

En Quatrième : Vincent Bléas, de Brest; Félix Colliot, de Saint-Pierre; Antoine Moullec, de Plouhinec.

En Cinquième : René Georgelin, de Landéda; Robert Jan, de Quimper; Jean-Marie Kerdoncuff, de Daoulas; Arthur Le Beuze, de Trégunc; Victor Monfort, de Clohars-Carnoët; Sylvain Péron, de Quimperlé; Jean Pichavant, de Ploaré.

En Sixième : Robert Barré, de Quimper; Daniel Bidan, de Plonévez-Porzay; François Caradec, de Ploaré; Jérôme Cariou, de Quimper; Louis Craff, de Pluguffan; Gabriel Fagon, du Bourg-Blanc; René Gannat, de Plonévez-Porzay; Pierre Gourmelen, de Saint-Yvi; Pierre Grunhec, de Quimper; Joseph Guédès, de l'Hôpital-Camfrout; Joseph Guéguen, du Bourg-Blanc; Corentin Guillou, de Moëlan; Pierre Jacq, de Langolen; Alfred Jan, de Fouesnant; Laurent Kerdévez, de Lopérec; Jean-Pierre Kérinec, de Trégarvan; Jean Le Brusq, de Pont-Croix; François-M. Le Cann, de Hanvec; François Le Gall, de Scaër; Emile Le Goff, de Querrien; François Le Gouill, de Mahalon; Jean-M. Le Noac'h, de Plogonnec; Jean-Et. Léost, de Landerneau; Jean-J^h Marchand, de Crozon; Joseph Mévellec, de Coray; Pierre Mévellec, de Trégourez; Joseph Piriou, de Plomodiern; Jean Quéré, de Scaër; Joseph Quidéau, de Plonéour-Lanvern; François Quinquis, de Hanvec; Joseph Rognant, de Plomodiern; Roland Sévère, de Quimper; Léon Tanguy, de Moëlan; Jean-Yves Thalant, d'Esquibien; Laurent Toulemont, de Plonéour-Lanvern; Emmanuel Uguen, de Kerlouan; Jean Villard, de Quimper.

En Septième : Jean Bernard, de Coray; François Bosson, de Carhaix; Louis Cloarec, de Lanriec; Laurent Daniel, de Treffiat; Louis Daniel, de Treffiat; Pierre Diverrès, de l'Hôpital-Camfrout; Pierre Duigou, de Rosporden; François Gloaguen, de Plomeur; Claude Larreur, de Plougastel-Daoulas; Joseph Le Coz, de Landudec; Louis Le Doaré, de Châteaulin; Louis Le Gall, de Rosporden; Marcel Le Hénaff, de Landudec; Guillaume Le Jeune, de Lanmeur; Alfred Maedec, de Lopérec; Paul Menut, de Lanmeur; Jean Michelet, de Laz; Yves Moal, de Pleyben; Emile Quintin, de Saint-Ségal; François Stéphan, de Treffiat; Corentin Toulemont, de Plonéour-Lanvern; Louis Urvoy, de Douarnenez; Corentin Youinou, du Juch.

En Huitième : Jean-Louis Boussard, de Plogonnec; Ronan Coadou, de Plogonnec; Alain Deschard, de Quimper; Jean-Yves Donnard, de Goulien; Joseph

Barher, de Plouigneau ; Corentin Le Du, de Trégourez ; Francis Kénélec, du Rélecq-Kerhuon ; Germain Nicolas, de Dinéault ; Guillaume Nicolas, de Locronan ; Jean Pernez, de Plonéis ; Jean-Pierre Quéré, de Telgruc ; Pierre Quidéau, de Plonéour-Lanvern ; Corentin Rognant, de Plomodiern ; Thomas Rognant, de Plomodiern,

AU JOUR LE JOUR

7 Novembre. — La rentrée. Le temps est très beau, les visages sont gais. L'impression générale est que le séjour à la maison a assez duré... Un mois de perdu ! Il va falloir « bûcher », s'écrit près de moi un rhétoricien, qui se voit déjà aux prises avec les examens de fin d'année.

8 Novembre. — Il est d'usage que, le lendemain des vacances, il y ait promenade. Mais je crois que la guerre aura fait bien des entorses à la tradition. M. le Supérieur a décidé que les classes commenceraient dès aujourd'hui, à 9 heures, et ce soir, de 2 heures à 4 heures, il y aura classe et non promenade.

10 Novembre. — La messe du Saint-Esprit a été remise à ce jour, afin que le nombre des élèves y assistant fût plus nombreux. C'est que la rentrée n'a pas été complète dès le jeudi 7 Novembre. Les élèves des communes consignées par suite de l'épidémie de grippe, arrivent en retard ; tous les jours, nous voyons venir des groupes nouveaux.

11 Novembre. — L'armistice, la France victorieuse, la paix ! Dès 10 heures, la nouvelle se répand que l'armistice est signé. Mais comme jeudi on a eu une fausse joie, on attend la confirmation officielle. A midi, plus de doute. Toutes les cloches de Quimper sont en branle, le canon tonne sur le mont Frugy ; puis, à leur tour, les sirènes de toutes les usines, les locomotives de la gare se mettent à rugir et à siffler. Des groupes joyeux parcourent la ville, où les drapeaux apparaissent à toutes les fenêtres... Vive la France !...

12 Novembre. — Temps splendide. Le soleil, qui brille comme en un jour d'été, veut rendre plus belle encore la victoire de la France. Pendant la classe du matin, M. le Supérieur nous annonce que, ce soir, nous aurons congé pour fêter l'armistice.

14 Novembre. — N'oublions pas les morts. A 7 heures, un service solennel est chanté pour les maîtres, élèves et bienfaiteurs défunts.

17 Novembre. — Aujourd'hui, grande joie pour tous les grands et pour les petits qui font partie de la chorale. A 9 heures, ils se sont rendus à la cathédrale, pour le *Te Deum* d'action de grâces. Fête superbe. L'église est comble. Officiers de tout grade, délégations de tous les hôpitaux, membres des diverses associations patriotiques, etc. Nous avons chanté un *Tollite hostias* et un *O salutaris* de toute beauté. Puis Monseigneur, revêtu de la chape en drap d'or, est monté en chaire et a chanté notre victoire avec son éloquence ordinaire, glorifiant les chefs militaires, les soldats, les pouvoirs publics et tous ceux qui ont contribué à assurer le succès de nos armes, mais rendant à Dieu ce qui est à Dieu. L'action de la Providence s'est manifestée d'une façon éclatante pendant cette guerre, et voilà pourquoi nous devons remercier Dieu... Les chefs, les soldats ont fait leur devoir, tout leur devoir, ils ont bataillé, mais, comme au temps de Clovis, de Jeanne d'Arc, c'est toujours Dieu qui donne la victoire.

Le *Te Deum* retentit enfin, éclatant. Après le Salut, c'est le chant « A l'Eten-dard ».

Rarement, je crois, les voûtes de la cathédrale ont été ébranlées comme en ce jour.

17 Novembre, soir. — C'est la retraite qui commence, prêchée par M. Orain, missionnaire apostolique du diocèse de Rennes... La retraite, c'est un mont Thabor où nous allons, loin du monde et du bruit, contempler ce même Jésus que Pierre, Jacques et Jean virent se transfigurer devant eux. La montée pourra être rude, les obstacles nombreux : imitons les Apôtres, en particulier Pierre, qui ne voit que son Maître.

18 Novembre. — Que sert à l'homme de gagner l'univers, s'il vient à perdre son âme ? Ce matin, le Prédicateur nous a entretenus de la vanité des biens terrestres. Une chose importe : sauver son âme. — Dans la journée, il nous parle aussi de la mort et de ses enseignements. La mort ne respecte rien, ne respecte personne. Elle frappe à tort et à travers. Elle vient comme un voleur. Suivons donc le conseil de Bourdaloue : « Enlevons-lui le pouvoir de nous trahir ».

19 Novembre. — Les dangers qui menacent notre pureté : les lectures mauvaises qui font perdre au jeune homme la foi et l'intégrité des mœurs ; les mau-

vaises compagnies. Le corrupteur est comparable au serpent de « l'Enfer » du Dante. L'horrible bête étirent le corps du damné qu'elle couvre de sa bave puante ; le plaisir. Nous ne sommes pas des « machines à jouissances ». La jeunesse comprend deux groupes : le premier est celui des débauchés ; le second, celui des saints. Pas de milieu. Un adolescent, avec sa nature fougueuse, ne se donne pas à moitié : ou bien il sera esclave de ses passions, ou bien il sera un apôtre. Choisissons !

20 Novembre. — Ce matin, le Prédicateur nous a donné une notion exacte de la piété. Comme le dit saint Thomas, c'est un don du Saint-Esprit, par lequel nous aimons Dieu, notre Père, d'un amour filial ; nous le portons, cet amour filial, dans l'accomplissement des devoirs d'état, dans les occupations plus ou moins prosaïques qui forment la trame de notre existence. Cela nous amène à voir en toutes choses la main de Dieu. Soumission à sa volonté, voilà la piété.

La vocation : elle consiste en un appel intime de Dieu, appel que corroborent, chez le futur prêtre, certaines dispositions, certains goûts. Il faut étudier sa vocation, demander conseil à des directeurs éclairés ; il faut la préserver contre les dangers qui la menacent ; la légèreté, l'orgueil, les passions qui, mal dirigées, arrivent à éteindre tout sentiment généreux. Oh ! qu'il est beau, le prêtre, le jour de sa première messe, lorsqu'il gravit les degrés de l'autel, « le front rayonnant de l'éclat de sa virginité, le cœur enflammé de l'amour divin ! » Qu'elle est sublime sa mission ! Le prêtre rapproche la terre du Ciel ; il fait descendre le Ciel sur la terre...

21 Novembre. — C'est aujourd'hui que finit la retraite. La messe de communion a été dite à 7 heures. Les beaux et antiques chants ont encore retenti sous la voûte de la chapelle. Nous avons reçu dans notre cœur Jésus-Eucharistie, et nous avons prié pour tout le monde. Les soldats n'ont pas été oubliés, ni les morts non plus : pour eux nous avons récité ensemble un *De profundis* à la fin de la messe.

A 10 heures, grand'messe solennelle, célébrée par M. Cléac'h, professeur au Grand Séminaire. — Les vêpres ont été chantées à 1 h. 1/2 ; et ensuite nous avons eu une délicieuse promenade, car le temps, quoique froid, est très beau depuis la rentrée.

22 Novembre. — C'est la vie, ordinaire qui reprend : études, classes. Nous ne nous en plaignons pas, car nous voulons voir tout notre programme.

24 Novembre. — On a recommencé à jouer au foot-ball. Les grands jouent, et les petits aussi. E. Chavet, qui est venu assister à notre première partie, s'est déclaré content et a assuré qu'il y aura encore des « as » à « Saint-Vincent ».

L. B.

Les « Samedis » de M. Prigent.

21 Novembre : La Fête du Séminaire. Présentation de la Sainte Vierge au Temple.

J'aurais voulu vous parler de l'Alsace retrouvée, de Strasbourg et de Sainte-Odile : ce sera pour Janvier. L'aviation est entrée en Alsace, par la voie des airs, le 20 Novembre : je regrette qu'une escadrille soit demeurée pour quelques jours dans les Vosges, et que je lui aie tenu compagnie.

Nous nous rappellerons qu'en ce jour, jadis, nous étions en fête. Nous nous transporterons en esprit au Séminaire — nous y serons bientôt réellement, puisque la guerre est terminée et la victoire gagnée — ; nous nous unirons aux rares amis que nous y avons laissés et nous recueillerons nos impressions.

C'est un jour inoubliable que celui-là où, pour la première fois, entre les mains de l'Evêque, nous nous engageons au service de N. S., comme celui où nous nous consacrons définitivement à lui et celui où nous devenons ses prêtres. Nous en conservons une impression ineffaçable et précise, qui revit avec son intensité première et sa netteté de jadis, lorsque nous renouvelons nos engagements. « Le Seigneur est la part qui m'est échue et la portion d'héritage qui m'est destinée. » Est-ce qu'il n'est pas l'héritage de tous les fidèles ? Il est vrai. Mais saisissez le sens complet du verset — c'est dans leur sens strict que les paroles du Psalmiste s'appliquent à nous — ; nous abandonnons tout ce qui n'est pas Dieu pour nous livrer uniquement et entièrement à Lui.

A Dieu notre intelligence. Notre étude, c'est lui ; de savoir combien il est grand et combien il est bon ; de comprendre avec quelle force il nous aime, puisque, n'ayant aucun besoin de nos hommages, étant infiniment riche de lui-

même, il s'abaissa jusqu'à nous, jusqu'à nos souffrances et jusqu'à la mort, pour nous témoigner son amour et nous attirer à lui. « C'est la vie éternelle, que de connaître Dieu, et, ce qui revient au même, le Christ qu'il a envoyé » : c'est aussi la vie du prêtre. — Que, dès ce moment, où la guerre finie nous laisse des loisirs et des libertés, il y ait dans nos journées une place régulière pour les livres qui nous parlent de Dieu, en particulier pour l'Evangile, qui nous dit dans toutes ses pages l'amour immense avec lequel Dieu nous aime en faisant descendre parmi nous son Fils unique.

Laissons-nous de côté les sciences ? Non. Il faut que nous soyons, non certes des maîtres en chaque science, mais des savants, à qui rien d'essentiel n'a échappé. Vous me permettez, toutefois, deux remarques. D'abord, nous jugerons toutes les sciences d'après Dieu, je veux dire que nous rejeterons ce qui est contre Lui et contre son Evangile. Nous aurons l'esprit large et ne considérerons pas la science comme l'ennemie de Dieu : au contraire, elle est sa servante et sa meilleure amie. Mais les affirmations contraires à la révélation sont fausses : nous les rejeterons. En second lieu, nous puiserons dans nos études de quoi connaître davantage Dieu et de quoi le défendre. Elles nous manifesteront son action dans le monde, nous feront admirer le plan divin et apprécier la hauteur de sa sagesse. Et que d'arguments elles nous fourniront en faveur de la création, de la Providence, de la transcendance de notre Eglise ! Nous écarterons les affirmations incertaines : nous nous appuierons seulement sur des vérités incontestables.

A Dieu notre cœur. Ce cœur a des capacités d'affection indéfinies ; Dieu a de quoi les combler ; qu'il se livre, jusqu'à être rempli par lui, sans restriction, à N. S. Jésus. Que Jésus soit vraiment le Dieu de notre cœur, éternellement ; de toutes nos forces, avec toute notre ardeur, lions et enchaînons notre âme à sa divine personne. Vous rappelez-vous une page extraite d'un discours de Lacordaire, que citait votre Manuel de Morale ? Relisez-la dès que vous en aurez l'occasion. Seule l'âme demeurée jeune et enthousiaste de Lacordaire était capable de traduire en des termes aussi chauds et aussi passionnés l'amour que mérite et qu'a de fait gagné, depuis vingt siècles, la personne de Jésus. Lisez ensuite la page, différente d'accent, plus éloquente peut-être, où Bossuet, dans l'éloge de la princesse de Clèves, nous dit la charité incompréhensible de Dieu à notre égard. Prenez l'Evangile, aux chapitres treizième et suivants de S. Jean, et terminez par l'incomparable chapitre dix-septième. Vous méditez un instant, et vous me direz si, vraiment, il n'est pas juste, s'il ne faut pas que notre cœur, totalement, se jette et se précipite dans le Cœur de Jésus.

Pareille liaison en exclut beaucoup d'autres, qui lui sont contraires. Il faut que nous combattons et que nous brisons ces inclinations et ces liaisons — il est inutile que je précise davantage — qui diminuent ou qui étouffent l'élan de notre âme vers le divin, qui empêchent l'affection et l'union entre Dieu et nous.

A Dieu notre volonté. Qu'elle s'identifie à celle de Dieu. Que nous soyons maîtres de nos tendances, de nos décisions, de nos actions, de notre corps aussi — il n'est pas besoin que je vous dise qu'il faut que le corps aussi soit au service de Dieu. — Coûte que coûte, que nous acquérions, car cela s'acquiert, la volonté qu'exige la maîtrise de notre âme, afin que nous la conformions à ce que Dieu veut. Des chutes se comprennent en un laïc ; en nous, elles ne s'excusent pas et ne sont pas excusées, même une seule fois, surtout en certaines matières. Je sais que la guerre nous aura faits plus forts : rendons-nous plus maîtres encore de notre volonté, afin que nous puissions la plier à notre gré et au gré de N. S.

Que ferons-nous, dès ce moment, où nous aurons du temps libre, en attendant que la libération nous permette d'entrer au Séminaire ? Fixons-nous un règlement de vie, assez élastique pour qu'il s'adapte aux changements qu'entraînera la vie que nous menons, assez strict toutefois et précis, prévoyant les exercices de piété et les lectures, surtout lorsque, la paix signée, nous allons vivre de la vie monotone de garnison, et soyons fidèles à ce règlement que nous nous serons imposé : je ne connais rien qui nous apprenne plus efficacement à nous dominer et à nous rendre maîtres chez nous.

Le Psalmiste ajoute : « La part qui me revient n'est pas une part commune, mais elle me distingue et m'ennoblit : *Hereditas præclara est mihi* ». Nous sommes au service de Dieu, « *Cui servire regnare est*. » Il n'est pas besoin que j'insiste sur l'élevation de la vocation sacerdotale. La guerre nous en aura convaincus plus fortement que jamais. Nous aurons été témoins d'actes héroïques ; mais,

en dehors de ces héroïsmes, que de choses mesquines, grossières et basses ! En face, nous aurons mieux senti la hauteur de notre vocation et de notre mission. D'ailleurs, les soldats eux-mêmes nous auront forcés, nous prêtres, à la sentir, par la réserve à laquelle ils se condamnent devant nous, par le respect que, malgré leurs affirmations et leurs cris contraires, sans exception, ils ont, en notre présence, pour nous.

Qu'on a déclamé depuis quatre ans, ces derniers jours surtout (je vous renvoie à Barrès), sur le spirituel, sur les forces morales, sur les idées divines qu'il est nécessaire que le monde conserve, sous peine de ne plus valoir qu'on y vive ! C'est nous, sans aucun doute, c'est nous qui avons la charge de maintenir le spirituel, c'est-à-dire Dieu, sur la terre ; qui affirmons le moral, et non seulement, des forces, mais un principe substantiel nécessaire qui est la racine de ces forces ; qui empêchons de disparaître les idées divines en même temps que ce qui en est la source, l'Esprit divin, avec le nôtre, qui en est la participation. Voilà notre rôle : maintenir Dieu dans le monde, et, avec Dieu, la réalité du spirituel, sans quoi le monde n'aurait plus de sens et ne vaudrait pas qu'on y habite, sans quoi il serait comme une nuit d'hiver obscure, sans étoiles, sans lumière et sans ciel.

Y. P.

Lettre d'un rescapé.

(Jean Le Daré, disparu depuis le 27 Mai et dont on était sans nouvelles.)

Belfort, 22 Novembre 1918. — Bien cher Monsieur l'Econome. (Il écrit à M. Saladin, dont il ignore la mort.)

Deo gratias ! Me voilà rentré en France sain et sauf, après six mois de captivité. Je suis heureux, content, comme vous pouvez le penser. Merci pour toutes les prières que vous avez faites pour moi, et merci aussi à toute la maisonnée. On priait tant à « Saint-Vincent » pour les soldats ! Vous allez peut-être me gronder, parce que je ne vous ai pas écrit d'Allemagne. De grâce, ne vous fâchez pas, ou, si vous tenez à vous fâcher, fâchez-vous contre les Boches. — Prisonnier depuis le mois de Mai, je n'ai pu écrire qu'à la fin de Septembre. Et même, les lettres que j'ai pu écrire, sont-elles arrivées à destination ? Je n'en sais rien, je n'ai eu aucune réponse ; de sorte que depuis six mois, je suis absolument sans nouvelles du pays. Heureusement, j'irai en permission dans quelques jours. Pourvu que je n'apprenne pas de mauvaises nouvelles en arrivant ! — Que de fois j'ai pensé à mes frères, à mes amis qui étaient au front, lorsque j'entendais parler des grands combats qui se livraient par là, ou que j'entendais gronder le canon, car, jusqu'au mois de Septembre j'étais dans la zone des armées, parfois même assez près du front, si bien qu'on était obligé de déménager, de s'enfuir devant les Français, quand ceux-ci avançaient.

Je suis en bonne santé, Dieu merci ! Ma santé s'est maintenue durant tout le temps de ma captivité. C'est heureux, car là-bas il ne fait pas beau être malade. Le mal dont je souffrais le plus souvent, c'était la faim. Mais ne parlons pas de ces petites misères, puisque tout est passé maintenant. Actuellement, je suis dans un hôpital de Belfort. Tous les prisonniers passent par un hôpital, pour se remettre pendant quelques jours, pour passer la visite, toucher d'autres effets, pour passer aux douches et à la désinfection... Cela fait du bien, je vous assure, d'avoir du bon pain blanc de France à discrétion.

JEAN LE DARÉ.

L'armistice au front.

22 Novembre. — Je ne vous ai pas écrit depuis le grand jour qui a mis enfin un terme à la cruelle tragédie qui ensanglantait notre France.

Le 11 Novembre, j'étais en première ligne, dans la cave de la mairie de Flize, à 30 mètres de la Meuse, lorsqu'à 1 heure du matin, un message téléphoné nous apprend que, jusqu'à nouvel ordre, tout mouvement en avant doit être suspendu. A 5 h. 30, un deuxième message nous apprend que les hostilités prennent fin à 11 heures. Je renonce à vous dire la joie qu'apportait l'heureuse nouvelle. En toute première ligne, ce ne fut pas toutefois le délire des villes de l'arrière. Nous nous regardions tous, nous demandant si ce n'était pas un rêve... Dans les caves de la mairie et dans le village, on dénicha quantité de drapeaux et d'oriflammes,

et, dès le matin, on commença à pavoiser, sans se montrer toutefois à l'ennemi, qui continua ses tirs de mitrailleuses, comme si rien n'était.

A 11 heures, les clairons français, selon l'ordre donné, sonnèrent « Cessez le feu ». L'ennemi répondit par une sonnerie semblable, et mit en branle une malheureuse petite cloche qui avait échappé au massacre.

Sans perdre un moment, nous sortons de nos trous en criant, hurlant, chantant je ne sais quoi. D'un bond, nous sommes sur les tranchées allemandes, d'où l'ennemi est sorti aussi. Nous nous regardons d'abord interdits, puis au cri de « Vive la France » nous plantons sur leurs positions les petits drapeaux tricolores que nous avions trouvés. Je me trouve face à face avec un lieutenant allemand qui, en larmes, me dit sa tristesse de se voir vaincu et de voir l'Allemagne vaincue. « Il faut vous en prendre à votre Kayser, lui dis-je, et à vous-mêmes : Pourquoi avoir voulu tant de crimes ? » Naturellement, il protesta de son innocence et de celle de son pays.

Malgré la mauvaise nouvelle, les soldats ne cachaient pas leur joie de voir la fin de leurs misères, et sur les positions qu'ils défendaient 5 minutes auparavant, ils se mirent à danser...

Depuis, nous avons continué notre marche en avant vers le Rhin, recevant un accueil enthousiaste auprès des populations libérées. Nous avons passé par Sedan, Bazeille, Carignan, musique en tête, au milieu d'une foule en délire ; nous avons défilé sous des arcs de triomphe et des faisceaux de drapeaux alliés... Aujourd'hui, nous sommes en Belgique, où l'on nous fête comme en France. Dans les villages, nous sommes reçus par le bourgmestre, le curé et l'instituteur...

Remercions le bon Dieu de la grande grâce qu'il a faite à notre pays. Car si nous avons lutté, c'est Dieu qui nous a donné la victoire, victoire complète et qui nous arrive plus tôt que nous ne l'espérions.

J. CADIOU.

« In Memoriam » (suite).

Strasburg, 27 Septembre 1918. — J'ai reçu hier votre carte du 13 Juillet. Quelle affreuse nouvelle vous m'annoncez ! Quel grand vide a dû faire à « Saint-Vincent » la mort de M. l'Econome, rappelé à Dieu si inopinément ! Nous pouvons avoir l'espérance que le prêtre saint et zélé qu'était M. Salaün a trouvé bon accueil auprès de Dieu. Aussi, dans les messes que je dirai pour le repos de son âme et dans mes prières, ma pensée ira également vers notre chère Maison, si cruellement éprouvée. — JOSEPH FOLL.

Karlsruhe, 15 Octobre 1918. — C'est le 9 de ce mois que j'ai reçu la fatale nouvelle. Depuis ce jour, je pleure le bon M. Salaün, et, chaque matin, je dis la messe à son intention. Dieu nous l'a ravi. Notre saint ami est allé recevoir au Ciel la récompense méritée par ses œuvres. Il continuera à s'intéresser à « Saint-Vincent ». Vous savez combien il aimait le Petit Séminaire et combien il se dévouait pour lui. Ne peut-on pas dire, en toute vérité, qu'il a donné sa vie pour cette œuvre, la plus sainte et la plus importante dans les temps présents ? Son souvenir sera toujours dans l'âme de ses nombreux disciples. Tous, jeunes maîtres qu'il a formés, petits séminaristes qu'il a dirigés, nous nous souviendrons de ses conseils et de ses leçons, et nous y tiendrons fidèlement pendant toute notre vie. Il restera notre modèle à tous.

Je sais la grande perte que vous faites et votre immense chagrin. Moi-même, je suis profondément affligé ; je perds un ami, un père qui fut le bon directeur, l'aimable conseiller de mes premières années de sacerdoce.

C'est dans ces moments de douleur extrême que l'on sent toute la beauté du dogme de la Communion des Saints. Nous nous retrouvons dans le Cœur de Jésus ; par Lui nous nous communiquons nos pensées, nos désirs, nos joies, nos peines.

Je prierai pour M. l'Econome, mais en même temps je ne vous oublierai pas, je n'oublierai pas « Saint-Vincent ». Ne dois-je pas, maintenant, essayer de remplir un peu le rôle de Moïse, priant pour son peuple sur la montagne ? — ATHANASE L'HOSTIS.